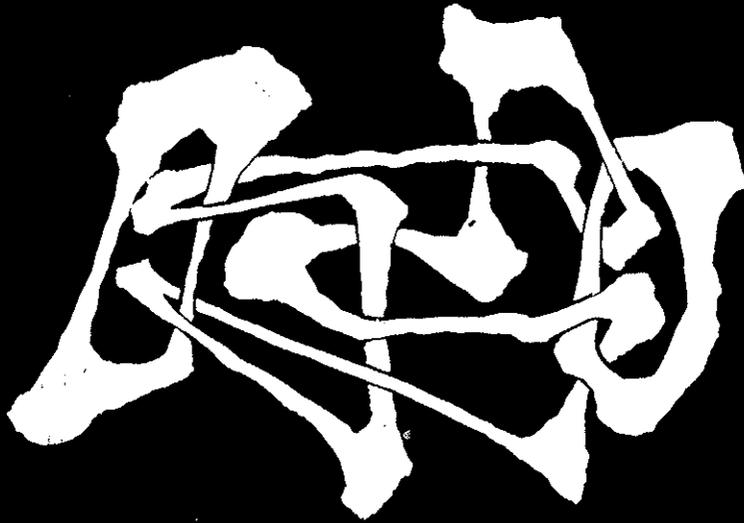


école lacanienne
de psychanalyse

Littoral



18

l'enfant
et le psychanalyste

Littoral

N° 18 - L'ENFANT ET LE PSYCHANALYSTE

Erik Porge	5	<i>Le transfert à la cantonnade</i>
Jacqueline Poulain-Colombier	17	<i>Historique des concepts et des techniques</i>
Martine Gauthron	27	<i>Avec un enfant, un analysant passe</i>
Anne-Marie Deutsch	37	<i>La tare et le symbole</i>
José Attal	45	<i>Transfert et fin d'analyse avec l'enfant</i>
Mayette Viltard	53	<i>La vie n'est pas un songe</i>
Eugénie Sokolnika	59	<i>Analyse d'une névrose obsessionnelle infantile</i>

INTENSION ET EXTENSION DE LA PSYCHANALYSE

Raphaël Brossart	77	<i>La croix et le mot</i>
Jacques Mayer	107	<i>Anagrammes et isotopies anagrammatiques</i>
Guy Le Caufey	127	<i>Le trou du savoir</i>
Laurent Motttron	135	<i>Recouvrements et incompatibilités entre René Thom et Jacques Lacan</i>
Gérôme Taillandier	157	<i>Chronique du séminaire</i>

RÉCRÉATIONS TOPOLOGIQUES

Erik Porge	161	<i>Le lien borroméen</i>
------------	-----	--------------------------

Dessin de couverture réalisé pour Littoral par Xia Jia-nong
Publié avec le concours du Centre National des Lettres

SONT DE LA REVUE :

• *un comité de rédaction*

Jean Allouch, Philippe Julien, Guy Le Gaufey,
Erik Porge (direction), Mayette Viltard.

• *des correspondants*

en France :

C. Amirault (Bordeaux), C. Bertrand (Le Havre), J. Briffe (Antibes),
B. Casanova (Tours), E. Decocq (Reims), M. Demangeat (Bor-
deaux), J.-P. Dreyfuss (Strasbourg), J. Fourton (Limoges), P. Alerini
(Marseille), M. Gauthron (Angers), N. Glissant-Succab (Antilles), A.
Gorges (Orléans), P. Marie (Nice), J. Milhau (Nîmes), D. Poissonnier
(Lille), A.-M. Ringenbach (Le Havre), P. Sorel (Lyon), M. Thiberge
(Toulouse), F. Wilder (Montpellier), H. Zysman (Besançon);

à l'étranger :

J. Bennani (Rabat), Clinica de atendimentos psicológicos e psiquiá-
tricos (Salvador de Bahia-Brésil), D. Cromphout (Bruxelles), M.
Drazien (Rome), B. Garber (Barcelone), S. Gilbert (Oslo),
M. Halayem (Tunisie), G. Izaguirre (Buenos Aires), E. Maldonado
(Cordoba-Argentine), F. Peraldi (Montréal), W.J. Richardson (Bos-
ton), S. Schneiderman (New York), M.F. Sosa (Mexico).

• *Rédaction* : Littoral, 1, rue Mizon, 75015 Paris.

• *Administration* : Editions Erès, 19, rue Gustave-Courbet,
F 31400 Toulouse.

Abonnements (à adresser aux Editions Erès) :

— annuel (4 numéros) : France : 305 F.

Etranger : 340 F.

(Pour les envois par avion, ajouter 50 F)

— de soutien : 500 F.

Tout changement d'adresse est à signaler aux éditions Erès.

• *Diffusion France et étranger* : DIFFEDIT, 96, Bd du Montparnasse
- 75014 PARIS.

Le transfert à la cantonnade

En me préparant à écrire ce texte, je n'arrivais d'abord pas à rassembler mes idées. Puis je me rendis compte qu'il y avait une chose que je voulais dire et que j'écartais à la fois, la jugeant trop simple. Quand je compris que ce n'était pas une raison pour ne pas la dire, la suite du texte se mit en place toute seule. Voici cette chose.

Comme la plupart des collègues de ma génération j'ai commencé par recevoir des enfants dans des institutions. Comme la plupart d'entre eux aussi, je faisais avec les enfants des séances plus longues, je prenais des notes après, je faisais dessiner, modeler de la pâte, je me mettais à quatre pattes et même si je ne communiquais pas mes pensées à l'enfant je traduisais ce qu'il exprimait.

Puis, toujours comme beaucoup de collègues, j'ai éprouvé une certaine désaffection pour cette pratique. Il y a lieu de s'interroger sur cette évolution par laquelle les analystes abandonnent la pratique avec les enfants, d'autant plus que cette évolution ne signifie pas nécessairement l'abandon des préjugés sur la dite pratique. Pour ma part, malgré le recul de mon intérêt pour la pratique avec les enfants j'ai cependant continué à en écouter, soutenu en cela par une recherche sur les vicissitudes de l'apprentissage de la lecture¹.

C'est alors que je réalisai qu'on pouvait faire un travail analytique avec les enfants sans attirails de jeux, de dessins (de sorte que si un enfant se mettait à dessiner cela changeait la valeur de cette activité), sans contrainte de temps, c'est-à-dire en faisant des séances ponctuelles.

1. E. Porge, Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme, *Littoral* 7/8, fév. 83, Erès, Toulouse.

Bref, ma pratique, dans ses aspects dits techniques, ne devenait pas foncièrement différente de celle avec des analysants ayant passé la puberté. Il fallut du temps pour que j'arrive à procéder ainsi, encore du temps pour que je le reprenne ouvertement à mon compte sans honte ni vis-à-vis des collègues ni vis-à-vis des parents. Ce fut aussi une surprise de constater combien mieux se portaient les enfants de ce genre de régime.

Une des questions qui surgit souvent à propos de la pratique des analystes avec les enfants est celle-ci : est-ce vraiment de l'analyse ?

La pratique avec les enfants est une pratique plus exposée que celle avec les adultes car elle se déroule en impliquant des tiers qui peuvent intervenir directement auprès de l'analyste. Peut-être est-ce pourquoi on demande à cette pratique, plus qu'à d'autres, de fournir ses raisons. De plus, on pose souvent à l'analyse d'enfants, au nom d'un modèle de l'analyse d'adultes, et en faisant comme si il y avait une cure type qui n'avait jamais évolué ni avec Freud ni depuis, des questions qui ne sont pas résolues pour l'analyse d'adultes. N'oublions pas que l'analyse avec les adultes a pu bénéficier d'apports de l'analyse avec les enfants².

Plutôt que de poser des questions de légitimité abstraite de la psychanalyse d'enfants, je me demande quel est le minimum que l'analyste peut et doit faire dès lors qu'on s'adresse à lui pour un enfant. Quel est le minimum que seul un analyste est apte à effectuer dès lors que des parents viennent consulter un « psy » ? Je ne prendrai pas pour point de départ les soi-disants aménagements techniques contingents mais l'un des fondements de la psychanalyse : le transfert.

B. est une petite fille très éveillée de quatre ans. Ses parents viennent consulter parce qu'elle est agressive avec eux. Elle manifeste de la haine le matin au réveil, dit la mère. Elle est rebelle, toujours en conflit, y compris avec son frère plus jeune. Mais en même temps elle ne peut pas se séparer de ses parents, elle ne peut pas aller seule dans sa chambre. Elle a peur du noir, peur d'un ours qui s'y trouverait.

Son grand-père paternel est mort quand son père avait huit ans.

Sa mère est née quand sa propre mère avait vingt ans. Sa mère n'a jamais connu son père, qui est toujours vivant. C'était une enfant mal tombée. La grand-mère maternelle de B. s'est remariée quand la mère

2. Cf. les remarques de Freud à ce sujet : *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (34°), Gallimard, Paris, 1984, p. 198. Cf. aussi Ferenczi : *Analyses d'enfants avec les adultes*, Oeuvres complètes, t. 4, Payot, Paris, 1982, p. 98.

tombée. La grand-mère maternelle de B. s'est remariée quand la mère de B. avait 18 ans, avec un homme qui avait déjà des enfants. L'arrivée de ce beau-père a mis fin au rêve de la mère de B. de retrouver son propre père. Le beau-père de la mère de B. occupait une place centrale dans la famille. Aucune décision importante ne se prenait sans lui. Il incarnait l'autorité. Le jour de la première consultation, le père de B. inscrit la date de naissance de son fils, frère cadet de B., sur le chèque qu'il me remet, au lieu de la date du jour. Quand cet enfant est né il fut au départ mal accepté dans la famille parce que ça allait faire des frais et que le beau-père avait réservé de l'argent pour acheter une maison au couple.

Ce beau-père est mort brutalement pendant les vacances quelques mois avant la consultation. La mère de B. en a été très affectée et c'est depuis cet événement que B. ne va pas bien.

Pendant environ trois mois, je verrai B. seule, puis son père ou sa mère alternativement, seuls. On n'avait jamais parlé auparavant de l'existence du vrai père de sa mère. B. pose beaucoup de questions à ce sujet à sa mère. Après quelques entretiens B. peut aller seule dans sa chambre, elle ne rêve plus d'ours, s'endort sans lumières avec un berceau et « mille poupées » à côté. Sa haine matinale se dissipe. La mère me dit : « Ça s'est à-peser ». Et B. : « quand j'étais petite, je pensais à la mort du père de mon père et j'avais peur ». Je suggère qu'on pourra arrêter les séances la semaine suivante, ce que chacun accepte. Au cours de cette semaine B. dit à sa mère qu'elle avait cru que « papy » (le beau-père de la mère de B.) s'était transformé en ogre. Elle s'est déguisée et regardée dans le miroir. La mère m'avait dit la fois dernière à propos de la naissance de B. : « c'est comme si je me sentais en faute d'avoir un autre enfant » — « Quel autre ? » demandé-je — « moi » répond-elle. Au cours de la dernière séance B. me dit qu'elle avait eu peur de l'ours parce que son papy était mort. Que c'est fini. Que sa maman lui a expliqué que papy était « le papa de sa maman » mais qu'avant il avait été marié et s'était marié après avec sa mamynoute. Sa mère n'a pas eu un autre papa avant.

Ainsi la condensation fonctionnait.

En 1926, Freud ne fait pas de distinction entre la *névrose infantile* telle qu'elle est reconstruite à partir de l'analyse des adultes et la *névrose infantine*, c'est-à-dire une symptomatologie névrotique chez les enfants. La question qu'il se pose est de savoir si on retrouve cette névrose chez les enfants ou pas. Oui, dit-il, en cas de névrose chez l'adulte : « chez aucun de ceux qui ont eu une névrose ultérieurement ne manque le lien avec une affection infantile (*kindliche Erkrankung*) qui

en son temps n'a pas été forcément très apparente ». Mais de toutes façons la « névrose des enfants n'est pas l'exception mais la règle »³.

Par contre en 1932 Freud amorce une distinction entre des états propres aux enfants et la névrose. Ce n'est plus la névrose des enfants qui est la règle mais ce sont « des états que l'on peut faire équivaloir (*gleichstellen*) aux névroses » que traversent beaucoup d'enfants au cours de leurs premières années. C'est le cas chez tous ceux qui tombent par la suite malades alors que « chez certains enfants la maladie névrotique n'attend pas le moment de la maturité, elle éclate dès la période infantile »⁴. Ainsi se fait jour une distinction entre une maladie névrotique et des états équivalents. Que sont ces états équivalents ? Un peu plus loin Freud ajoute : « le transfert, étant donné que les parents réels existent encore, joue un rôle différent »⁵ sous entendu : de chez l'adulte. Quel rôle joue-t-il chez l'enfant ? Pour répondre à cette question et à la précédente rappelons-nous le rôle que joue le transfert chez l'adulte, tel que Freud le théorise dans *Remémorer, répéter et perlaborer* : « Lorsque le patient montre seulement autant de complaisance qu'il respecte les conditions d'existence du traitement, nous réussissons régulièrement à donner une nouvelle signification de transfert à tous les symptômes de la maladie, à remplacer sa névrose ordinaire par une névrose de transfert, de laquelle il peut être guéri par le travail thérapeutique. Le transfert crée ainsi un royaume intermédiaire entre la maladie et la vie par lequel s'effectue le passage de la première à la dernière. Le nouvel état a endossé tous les caractères de la maladie, mais il présente une maladie artificielle, qui est, en tout lieu, accessible à nos interventions. Il est simultanément un fragment d'expérience vécue réelle, mais rendu possible par des conditions particulièrement favorables et il est de la nature d'un provisoire⁶. »

Si le transfert joue chez l'enfant un rôle différent de celui qu'il joue chez l'adulte, n'est-ce pas parce que chez l'enfant il ne se substitue pas à une névrose ordinaire ? Chez l'enfant il est cette névrose ordinaire ; d'où le terme « équivaloir » employé chez Freud. Ces états névrotiques que traversent beaucoup d'enfants sont des névroses de transfert, non substituées à une névrose ordinaire. Le rapport avec les maladies névrotiques (les névroses de transfert, selon l'équivoque dont Freud

3. S. Freud, *La question de l'analyse profane*, Callimard, Paris, 1985, p. 80-1.

4. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 197-8.

5. *Ibid.*, p. 198.

6. *Remémorer, répéter et perlaborer*, GW 10, Fischer Verlag, p. 135. Publié dans *La technique psychanalytique*, P.U.F., Paris, 1967. Nous citons la traduction parue dans *La Transa* n° 7, avril 85, p. 22.

use⁷) serait donc inverse de ce qui se passe dans l'analyse : chez l'enfant la névrose ordinaire se substituerait à une névrose de transfert non résolue.

Mais sur qui, sur quoi l'enfant dirige-t-il une névrose de transfert ? Et pourquoi ?

Sur qui ? Sur n'importe quel objet parental proche : le père, la mère, un frère, une sœur... Hans est névrosé pour avoir perdu les règles du jeu dans son transfert sur sa mère. La névrose de transfert éclate vis-à-vis de qui ne soutient plus le transfert de l'enfant, à l'occasion bien souvent d'un changement de places dans la famille, par naissance ou mort. Dans le désarroi du discours des parents est perceptible qu'ils n'assument plus une place de sujet supposé savoir. A la limite l'enfant devient « persécutif » — en général d'une « persécution » telle qu'on la trouve dans l'hystérie — pour les parents. Ils perçoivent le trouble de leur enfant comme s'il était dirigé contre eux : « il me fait une crise » peut-on entendre de leur bouche. Ou encore une mère qui se plaignait de son enfant qui n'apprend rien et ne parle presque pas : « on voudrait qu'il nous apprenne quelque chose ». L'ambiguïté de la formule est très révélatrice. Le symptôme de l'enfant est simultanément le représentant pour les parents d'un savoir supposé, que l'enfant cache, ne dit pas et que l'analyste devrait découvrir. On peut rattacher à cela le rêve « du nourrisson savant » dont parle Ferenczi⁸.

C'est comme s'il y avait rupture dans la transmission de savoir. Rupture qui prouve qu'à l'envers ce savoir n'est rien d'autre que le savoir d'une transmission, que le savoir c'est ce qui se produit d'un certain lien social ; ou plutôt que la famille est prise dans un type de discours — celui de l'hystérique — où le savoir est à la place du produit⁹. Le sujet supposé savoir surgit au point de défaillance du savoir comme produit. C'est ce qui, me semble-t-il, apparaît dans le cas de B.

Cela fait partie des effets psychopathologiques où, comme l'affirmait Lacan dans ses premiers travaux (avant 1953) sont révélées les tensions

7. *Introduction à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1965, p. 422. GW 11, p. 462.

8. Ferenczi, *Oeuvres complètes*, Payot, Paris, t. 3, p. 203, 1974. Cet exemple a été repris par lui dans plusieurs autres articles.

9. Voici la formule du discours hystérique que donne Lacan : $\frac{\$}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2}$

Les places sont celles de : $\frac{\text{l'agent}}{\text{la vérité}}$ $\frac{\text{l'autre}}{\text{la production}}$

Les termes sont : S₁ le signifiant maître ; S₂ le savoir ; \$ le sujet ; a le plus-de-jour.
J. Lacan. Radiophonie. *Scilicet* 2/3, Le Seuil, Paris, 1970, p. 99.

issues de l'œdipisme : ils expriment une déhiscence du groupe familial au sein de la société, dû à un accroissement de la puissance captatrice de ce groupe sur l'individu (dans ses premières identifications) à la mesure même du déclin de sa puissance sociale¹⁰. Le trouble chez l'enfant vient manifester un point de rupture dans ce qui d'un savoir familial, du fait de sa « puissance captatrice », n'est plus transmissible au groupe social. N'est plus transmissible à la façon du mot d'esprit, soit de ce qui passe la barrière d'une relation duelle pour se produire en un lieu tiers. A certains moments le message de l'enfant directement adressé à une personne implique que ce lieu tiers soit posé et soit une instance agissante afin que le message arrive à destination, car ce lieu est celui de la destination véritable du message. Il y a dans la cure de Hans le repérage d'un de ces moments. C'est le moment où Freud en note s'adresse directement à Hans. C'est au cours d'un dialogue entre Hans et son père. Ce dernier suggère à son fils qu'il a voulu éliminer sa petite sœur Anna :

« *Le père* : Et tu serais alors seul avec la maman. Et un garçon sage ne souhaite quand même pas cela.

Hans : Mais il peut l' penser.

Le père : c'est quand même pas bien.

Hans : s'il le pense c'est quand même bien afin qu'on l'écrive au professeur. » C'est à cet endroit précis que Freud rajoute en note une adresse à Hans (le fait est unique dans l'œuvre de Freud) : « *Wacker, kleiner Hans! Ich wünschte mir bei keinem Erwachsenen ein besseres Verstandnis der Psychoanalyse* » (Bravo, petit Hans! Je n'oserais souhaiter chez aucun adulte une meilleure compréhension de la psychanalyse)¹¹.

Hans s'adresse à son père mais il lui fait clairement comprendre que son message est destiné à Freud. A bon entendeur, salut. Freud a été bon entendeur en répondant sur le même mode à Hans : il s'adresse à l'enfant (*Wacker*) mais ce n'est pas lui qui va l'entendre : Freud destine son message aux lecteurs, spécialement aux analystes.

Cette simultanéité de deux plans dans l'adresse du message s'appelle « parler à la cantonnade ». Cantonnade était un terme de théâtre ; il désignait dans les pièces italiennes un côté du théâtre où une partie des spectateurs était assise, sur des bancs en forme de petit amphithéâtre.

10. J. Lacan, *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 132-3.

11. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1967, p. 143. GW 7, p. 307, retraduit par nous.

Puis il a désigné les coulisses. Parler à la cantonnade c'est parler à un personnage qui n'est pas en scène¹².

Lacan avait déjà attiré l'attention sur ce mode d'adresse de l'enfant : « L'erreur piagétique — pour les gens qui croiraient que c'est là un néologisme, je souligne qu'il s'agit de Monsieur Piaget — est une erreur qui gît dans la notion de ce qu'on appelle le discours *égocentrique* de l'enfant, défini comme le stade où il manquerait de ce que cette psychologie alpine nomme la réciprocité. La réciprocité est bien loin de l'horizon de ce qui doit nous nécessiter à ce moment-là, et la notion de discours égocentrique est un contre-sens. L'enfant dans ce fameux discours, qu'on peut magnétophoner, ne parle pas pour lui comme on le dit. Sans doute il ne s'adresse pas à l'autre, si on utilise ici la répartition théorique qu'on nous déduit de la fonction du *je* et du *tu*. Mais il faut qu'il y en ait d'autres là — c'est pendant qu'ils sont là, les petits, tous ensemble à se livrer, par exemple, à des petits jeux d'opérations, comme on leur donne dans certaines méthodes dites d'éducation active, c'est là qu'ils parlent — ils ne s'adressent pas à tel ou à tel, ils parlent, si vous me permettez le mot, à la cantonnade. Ce discours égocentrique, c'est un à bon entendeur salut¹³ ! »

Le point de rupture du transfert chez un des parents est ce point où il n'est plus bon entendeur, où il n'entend plus la division du sujet dans son message, là où justement il serait important qu'il l'entende. Cette défaillance est aussi générale que la névrose infantine.

Cette névrose infantine, névrose de transfert, se déclare quand celui qui est chargé de faire passer socialement le message familial n'assume plus sa fonction de sujet supposé savoir faire passer ; quand il refuse le transfert en confondant dans son écoute de l'enfant l'énoncé du message directement adressé à lui avec le lieu tiers à qui ce message est destiné et d'où justement il peut faire retour au sujet ; cette confusion prend la valeur d'une réponse mensongère.

Ce mode de défaillance assigne à l'analyste, quand il est sollicité, une place équivalente à celle que joue pour l'enfant le roman familial (l'ensemble des fantasmes par lesquels l'enfant s'imagine qu'il est un enfant adopté, d'un autre lit, et que ses vrais parents sont des parents plus distingués que ceux qu'il fréquente). Comme le souligne Freud, contrairement à l'apparence, ces fantasmes qui « substituent au père effectif (*wirklich*) un père plus distingué, ne font qu'exprimer chez

12. E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. 1, Hachette, Paris, 1877.

13. J. Lacan, *Livre 11*, Le Seuil, Paris, 1973, p. 189.

l'enfant la nostalgie du temps heureux et révolu où son père lui est apparu comme l'homme le plus fort et le plus distingué et sa mère comme la femme la plus chère (*liebste*) et la plus belle. L'enfant n'élimine pas à proprement parler son père mais il l'élève »¹⁴. Le roman familial est une façon de rétablir le piédestal d'où les parents sont tombés. L'analyste est amené à remplir la même fonction, à rétablir un transfert mis à l'épreuve. C'est ce qu'il fait dans le meilleur des cas. Cela marque la limite du rôle de l'analyste dans l'analyse d'enfant et permet d'aborder la question de la fin de l'analyse d'enfant.

Tout d'abord il apparaît qu'un transfert sur l'analyste par l'enfant n'est pas du tout une chose évidente ; c'est pourquoi on est toujours frappé à la lecture de comptes rendus d'analyse d'enfant de la façon dont dès les premières rencontres l'analyste en quelque sorte force le transfert de l'enfant. D'emblée l'analyste s'adresse à l'enfant comme s'il avait compris. Dans le cas de la petite « Piggie », sur lequel je reviendrai, dès la première consultation Winnicott traduit le comportement de la petite fille : « Alors elle a pris un petit bâton et l'a poussé dans la fenêtre et a dit : "Bâton entre". J'ai parlé de l'homme qui met quelque chose dans la femme pour faire un bébé¹⁵. »

Et puis on se souvient de la fameuse rencontre de Freud avec Hans où il lui dit : « Bien avant qu'il ne vînt au monde, j'avais déjà su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait par suite forcé d'avoir peur de son père, et je l'avais annoncé à son père. » A la suite de quoi Hans demande à son père : « Le professeur parle-t-il avec le bon Dieu pour qu'il puisse savoir tout ça d'avance¹⁶ ? »

De fait l'analyste arrive à trouver une place dans la névrose de transfert de l'enfant. Mais ce ne sera pas, comme chez l'adulte, une névrose de transfert qui se substituera à la névrose ordinaire puisque cette névrose ordinaire pour l'enfant est déjà le transfert. Comment appeler dès lors le transfert particulier dont il va s'agir dans l'analyse d'enfant. C'est un transfert indirect qui vise à soutenir le transfert sur la personne qui au départ s'est révélée inapte à le supporter. C'est aussi bien un transfert indirect qui est contemporain de l'établissement d'un lien de transfert sur un parent au moment même où ce dernier défaille. En rapport avec ce que j'ai présenté précédemment je propose d'appeler le transfert particulier dont il va s'agir avec l'analyste un transfert à la cantonnade.

14. S. Freud, *Der Familienroman der Neurotiker* (1909), GW 7, p. 427.

15. D.-W. Winnicott, *La petite « Piggie »*, Payot, Paris, 1980, p. 28.

16. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 120, GW 7, p. 278.

L'analyste va permettre que la névrose de transfert de l'enfant se développe et que l'entourage le tolère. Ce fut le cas par exemple dans la cure de Hans où Freud parle d'un transfert sur l'objet phobique¹⁷. C'est aussi ce que constate Winnicott : « la maladie de Gabrielle est devenue une caractéristique prévalente et s'est clairement organisée en tant que maladie après les premières séances »¹⁸.

Ce que demande l'enfant c'est qu'on lui laisse faire sa névrose. Il veut pouvoir parler à la cantonnade, c'est sa façon à lui de monter sur la scène. Encore faut-il que le lieu de cette cantonnade soit préservé et différencié. Les interventions de l'analyste sur le réglage (*Einstellung*¹⁹) des parents vis-à-vis de la névrose de l'enfant sont autant sinon plus importante que ses interventions directes sur cette névrose. De ces interventions la plus simple mais pas la moins efficace consiste tout simplement à fermer la porte du bureau où on reçoit l'enfant.

Le transfert sur la personne même de l'analyste ne peut pas être analysé comme tel par l'enfant. C'est corrélatif du fait que la névrose infantile est déjà constituée comme névrose de transfert avant de rencontrer l'analyste. Le transfert de l'enfant n'est analysé que pour autant qu'il remplace l'enfant dans un cadre œdipien ; le travail de l'analyste est sa contribution sociale à l'œdipisme.

S'il y a une limite structurale à l'interprétation du transfert à l'analyste il ne saurait y avoir de fin d'analyse avec l'enfant.

Cette limite structurale existe. Il n'y a pas d'analyse du transfert amoureux enfant-analyste. Celui-ci est systématiquement projeté sur le plan œdipien. Sinon on se trouve dans un au-delà de la cure, comme cela apparaît pour le cas de la petite Piggie : la dernière phrase de la dernière séance est une déclaration d'amour de Winnicott :

« *Moi* : tu es trop timide pour me dire certaines des choses que tu penses.

Elle acquiesça, mais ça paraissait être sans enthousiasme.

Moi : Je sais quand tu es vraiment timide et ça c'est quand tu veux me dire que tu m'aimes.

Elle a été très positive dans son geste d'acquiescement²⁰. »

Winnicott remarque d'ailleurs que cette dernière séance ne s'est pas déroulée comme les précédentes et « qu'elle ressemblait plus à une visite d'un ami à un ami »...

17. S. Freud, *idem*, p. 127.

18. D.-W. Winnicott, *op. cit.*, p. 21.

19. Cf. la note p. 4 de *La Transa*, n° 7.

20. D.-W. Winnicott, *op. cit.*, p. 187-9.

L'enfant ne peut accéder à l'analyse du transfert amoureux avec l'analyste parce qu'il n'accède pas à ce qui dans et par la rencontre sexuelle le met dans la détermination de la formule « il n'y a pas de rapport sexuel », formule qui ne se confond aucunement avec l'interdit de l'inceste tel que l'a théorisé Freud, et qui, lui, se déploie dans le champ d'un rapport sexuel, celui entre les parents et les enfants²¹. C'est l'effectuation de cet interdit qui peut dans le meilleur des cas se réaliser avec la psychanalyse pour l'enfant. Mais l'*interdit* n'est pas sur le même plan que l'*impossible* du rapport sexuel.

Certes Freud a écrit : « avant la puberté l'enfant est prêt pour l'amour, excepté pour la reproduction »²². Mais quel amour ?

Ce n'est pas seulement excepté pour la reproduction c'est aussi excepté un savoir du « il n'y a pas de rapport sexuel ». Non savoir auquel suppléent les théories sexuelles infantiles. L'amour auquel l'enfant est prêt est l'amour déterminé par les théories sexuelles infantiles : tous les humains ont un pénis, ce qui provoque une *Verwerfung* du savoir du vagin et un effet paralysant ; l'enfant est évacué par l'anus ; la conception sadique du coït²³.

Il est très fréquent, sinon habituel, de se rendre compte dans les analyses d'adultes que les théories sexuelles infantiles, plus ou moins distordues, continuent d'avoir cours, inconsciemment et simultanément aux reconnaissances des faits, et qu'elles déterminent des fantasmes, des symptômes, des modes relationnels, des façons de vivre une grossesse... Mais il est permis d'espérer que cela puisse s'analyser chez l'adulte du fait de la mise en acte de sa sexualité et au moyen de la reconnaissance de ce à quoi ces théories suppléent. Cela prend du temps et ce n'est pas une simple affaire d'acceptation consciente puisque de toutes façons consciemment les sujets savent que ces théories sont fausses. Mais ils se comportent comme s'ils y croyaient.

Winnicott reconnaît qu'une cure d'enfant aussi jeune que Gabrielle reste inachevée : « Je ne dirais pas de ce traitement qu'il est terminé. Pour ma part j'hésiterais à affirmer qu'une analyse d'enfant puisse être considérée comme complète lorsque la patiente est si jeune que les processus de développement ne font que prendre le relais au moment où

21. Cf. pour cette distinction capitale entre Freud et Lacan : E. Porge, Comme est dit du père, *Littoral* 11/12, fév. 84, Erès, Toulouse, p. 261.

22. S. Freud, *Les explications sexuelles données aux enfants* (1907), dans *La vie sexuelle*, P.U.F., Paris, 1969, p. 9.

23. S. Freud, *Les théories sexuelles infantiles* (1908), dans *La vie sexuelle*, op. cit., p. 14.

l'analyse commence à aboutir²⁴. » Chacun sait, Lacan y a insisté, que la cure de Hans est inachevée et aboutit à un compromis : il marie son père avec sa grand-mère ; le plombier lui change le derrière mais pas le fait-pipi. Or c'est précisément sur le point de ses relations amoureuses que Lacan fait un pronostic : « il sera un chevalier dont les partenaires féminins auront été engendrés à partir des enfants imaginaires qu'il peut faire à la mère, eux-mêmes héritiers de ce phallus autour duquel tout le jeu primitif de la relation d'amour à la mère se sera joué »²⁵. Lacan ne fait pas un commentaire sur l'évolution de la structure mais sur le style de relation amoureuse possible avec un partenaire de l'autre sexe, plus tard. Il y a constatation de quelque chose d'inachevé, qui sera répété plus tard après la période de latence et la puberté. Ça reprendra là où ça s'est arrêté. Mais cela aurait pu s'arrêter autrement. Le commentaire de Lacan est donc aussi à entendre de la façon suivante : il y a un moment où l'analyse d'enfant s'arrête et cet arrêt se repère par rapport à la structure de la relation amoureuse, qui sera déterminante plus tard.

Alors comment finir une analyse avec un enfant dont on sait que par une nécessité de structure elle demeure inachevée ? La fin des troubles n'est pas forcément la fin de la névrose de transfert et la fin de cette névrose n'est pas forcément la fin de l'analyse. Comment finir de telle sorte que cela soit inachevé de la bonne façon ? On peut tenter de faire que la fin des troubles soit la fin de la névrose de transfert au sens où je l'ai définie. Ce n'est pas toujours le cas. Par contre il y a un écart à maintenir : entre une fin d'analyse de névrose de transfert et une fin d'analyse du transfert. Cet écart est en outre la garantie que le sujet puisse formuler une demande, s'il en ressent le besoin, quand il sera adulte.

Ainsi je pense qu'il était justifié d'arrêter l'analyse de B. à ce moment là : au moment où elle pouvait compter sur ses propres ressources symbolisantes.

Faut-il prendre un enfant en analyse ? Certains vont jusqu'à se le demander. Oui, répondrai-je, à condition de s'arrêter à temps. Freud dit que la névrose et ses équivalents sont la règle chez l'enfant mais que, contrairement à la tuberculose il n'y a pas de vaccination possible et qu'en général elle est spontanément surmontée²⁶.

24. D.-W. Winnicott, *op. cit.*, p. 20.

25. J. Lacan, *La relation d'objet*, 19 juin 1957, séminaire inédit.

26. S. Freud, *La question de l'analyse profane*, *op. cit.*, p. 81.

Lacan va plus loin encore quand, parlant de la période de l'homme aux loups comprise entre trois ans et un mois (premières plaintes de la mère au médecin) et quatre ans (rêve des loups, début de la phobie), il affirme que « au moins à cette date, cette névrose infantile est exactement la même chose qu'une psychanalyse »²⁷.

Ce qui émerge comme névrose de transfert, la névrose infantile, est-il susceptible d'une évolution spontanée telle qu'elle jouerait exactement le même rôle qu'une psychanalyse ? Oui mais sûrement pas sans qu'à un moment ou un autre ne se soit trouvé un bon entendeur. Alors pourquoi l'analyste ne serait-il pas celui-là ?

27. J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, Le Seuil, Paris, 1975, p. 215.

Etude historique
des concepts et des techniques
contribuant à la psychanalyse
avec les enfants

Le terme *historique* dans le titre de cette intervention demande à être précisé. Il ne s'agit pas ici d'un historique d'historien avec sa chronologie de dates et de noms, mais de ce que nous reconnaissons comme faisant histoire pour nous, ce qui est autre chose que la connaissance du passé comme tel. Cette construction ne peut se faire qu'à essayer de savoir où nous en sommes aujourd'hui et à quel moment d'histoire nous pouvons contribuer.

Deux éléments pris dans les tendances contemporaines observables se détachent, me semble-t-il.

1) 1909 : c'est la parution du petit Hans, événement historique au sens d'une première fois qui fait date pour les suites qu'il aura dans la psychanalyse. Mais comment se fait-il que, de nos jours, ce même petit Hans puisse être considéré comme « le point de départ » de la thérapie familiale¹ ?

2) 1920 : Freud introduit la notion de pulsion de mort, amenant ainsi ce qu'on appelle le tournant de 1920. Comment se fait-il que, de nos jours, se répande avec si peu de difficultés, l'influence d'un analyste,

1. A. Eiguer, *Un divan pour la famille*, Ed. du Centurion, 1983, p. 11 : « L'origine de la thérapie familiale est étroitement liée à la psychanalyse. Le cas du petit Hans traité par S. Freud d'après le récit de son père, analyste lui aussi, a souvent été considéré comme le point de départ. » « Où cet auteur a-t-il vu que Max Graf était analyste ? » Cf. Trad. de *Reminiscences of Professor Freud* — Dans le document de travail de la Documentation psychanalytique : 1942 : le manuscrit donné par Freud à Max Graf.

D. Winnicott, qui dit lui-même ne pas admettre la pulsion de mort ni chez Freud ni chez M. Klein² ?

Quand on lit toute une littérature contemporaine on finit par se demander si presque un siècle de pratique analytique doit aboutir à revenir à ce qu'était l'enfant avant l'avènement-Freud. Car c'est aussi un effet indirect de ces courants contemporains de révéler à quel point c'est la responsabilité originale, historique, de la psychanalyse d'avoir montré à un enfant cette place du patient. Comment pourrait-on faire croire que ce soit au nom de la psychanalyse que maintenant cette place lui soit déniée ?

Avec le petit Hans, Freud entendait démontrer que la cause de la névrose tient aux désirs sexuels de l'enfant et qu'elle est produite par un travail psychique qui ne doit rien aux conditions extérieures et qu'organise le « complexe de castration ». L'importance de cette observation-intervention analytique n'est pas pour Freud dans son effet thérapeutique mais dans l'appui qu'elle vient donner à ses assertions des *Trois Essais* (1905). La publication du petit Hans aurait-elle suscité un si grand émoi et une si grande indignation si elle n'avait témoigné que de la place d'un enfant dans sa famille, témoignage que la psychiatrie pouvait donner³ ?

Bien sûr, le contexte socio-juridique de l'enfant a changé, le système symbolique où s'inscrit la parenté change lui aussi sur certains points, mais les enfants d'aujourd'hui ne produisent-ils pas les mêmes théories sexuelles infantiles que le petit Hans ? Est-ce que les garçons sont moins affectés par cette énigme fondamentale qu'est leur désir pour leur mère et moins soumis à l'angoisse de sa castration ? Les filles seraient-elles moins dans la sollicitation du père ? Nous avons au contraire la confirmation sans cesse renouvelée que c'est bien là l'expérience cruciale des années d'enfance.

2. Cf. par exemple dans *Processus de maturation chez l'enfant*, Pbp, 146 : « il m'est tout simplement impossible de trouver un sens à son (Freud) idée d'instinct de mort », et p. 149 dans les contributions douteuses de M. Klein « le maintien de l'utilisation de la théorie des instincts de vie et de mort ». Il est surprenant que dans un livre consacré au Paradoxe de Winnicott par A. Clancier et J. Kalmanovitch, Payot, 1984, ce soit seulement dans une note en bas de page qu'il est rappelé que Winnicott n'admet pas la pulsion de mort — cf. p. 81.

3. Cf. l'argumentation de Freud autour du facteur infantile et sur « le principe du pars pro toto » : on laisse de côté, on rejette comme erreur justement ce qui dans la psychanalyse est neuf et lui appartient en propre. Les cinq psychanalyses, P.U.F. édit., 1966, p. 363 et 364.

Bien sûr, il y a eu un élargissement des « indications » comme l'on dit : les enfants que recevaient les premiers analystes ne sont pas toujours les mêmes que ceux que nous recevons aujourd'hui. Mais cette constatation clinique peut aussi bien être faite pour les patients adultes ; on n'a pas, pour autant, généralisé à la pratique analytique les paramètres des cures avec des patients « borderline » ou psychotiques. C'est pourtant ce qui se passe par rapport aux enfants où on en est venu à une orientation indifférenciée vers le parental, vers le familial. De la nécessité dans certaines cures de prendre en compte le lien parent-enfant et souvent mère-enfant, on en est venu à systématiser la « névrose familiale »⁴. Maud Mannoni surtout a développé cette notion de « discours collectif ». Si l'on peut considérer qu'avec certains enfants arriérés ou psychotiques il est nécessaire d'entendre quelque chose de l'histoire des lignées parentales, il paraît beaucoup plus discutable d'étendre cette conception de « l'enfant malade faisant partie d'un malaise collectif ». C'est ainsi que la lecture que fait M. Mannoni du petit Hans où elle plaque ce schéma aboutit à une déformation complète du travail de Freud⁵. Bien que M. Mannoni tente par la suite de se démarquer de la thérapie familiale, il est clair qu'elle lui fournit son assise⁶.

On est bien loin de ces « terribles peurs infantiles » qui constitueront l'inquiétante étrangeté où l'enfant est seul comme l'a révélé Freud, ce champ d'angoisse avec lequel travaillent des analystes qui, bien qu'elles aient été les premières à le faire avec des enfants, n'en sont pas moins inconnues de l'histoire ; non pas que d'autres déjà n'aient pas mentionné leurs noms, mais il ne s'agit pas d'un souci d'historien, il

⁴. Le terme « névrose familiale », rappelons-le, a été introduit par Laforgue. Cf. le témoignage de F. Dolto dans *Les analystes parlent*, J.A. Hess, Belfond, p. 91 et 92.

Cf. M. Mannoni, *Le premier rendez-vous avec le psychanalyste*, Ed. Gonthier, 1965, p. 36.

⁵. M. Mannoni, *L'enfant, sa maladie et les autres* — Ed. Le Seuil, 1967, p. 14 : « L'apparition de la maladie de Hans peut être considérée comme le surgissement de ce qui est en défaut chez les parents », cf. aussi p. 30 à 36.

⁶. Elle le fait d'ailleurs à propos de F. Dolto. Si la différence entre ce que fait F. Dolto et le thérapeute familial tenait à ce que F. Dolto vise « un dévoilement cathartique » cette différence n'irait pas loin. Il est curieux de voir le retour de la catharsis dans ce contexte... Cf. *D'un impossible à l'autre*, Seuil, p. 162. En ce qui concerne F. Dolto, cf. dans *le cas Dominique*, Édition du Seuil, 1971, p. 202 et 219 — où elle affirme sa position : « si je pense que le désir des parents induit leur enfant par effet de langage je pense que tout être humain est, dès son origine, à sa conception, lui-même source autonome de désir » — position qui se traduit dans sa pratique par une attention fondamentale à l'image du corps, propre au sujet.

s'agit de prendre en compte leur travail à travers leurs textes et de voir ce qui constitue l'acquis de la psychanalyse. Je prendrai comme fil de lecture la question du transfert et la question des parents.

H. Von Hug-Hellmuth : publiée à Vienne en 1921 : *Sur la technique de l'analyse d'enfant*. Il y a dans ce travail un certain nombre d'indications qui peuvent être dites propres à cet analyste, comme par exemple la fréquence des séances (3 à 4 par semaine et au domicile de l'enfant), mais d'autres indications relèvent des questions fondamentales. Avant 7, 8 ans il n'y a pas d'analyse possible mais seulement une application de méthodes d'éducation fondées sur la connaissance psychanalytique. Il n'est pas possible non plus d'allonger des enfants, qu'ils soient très jeunes ou plus âgés. Dans ce texte elle introduit l'idée que les activités de jeu sont révélatrices et qu'elles peuvent être intégrées dans le traitement.

Ce qu'elle dit du transfert me paraît le plus intéressant et le plus transmissible de son travail : avec l'enfant la position de l'analyste dans le transfert est celle d'un parent idéal qui s'énonce par exemple ainsi : « Le Docteur a dit que... », « je dois d'abord demander au Docteur... » etc. Le pouvoir de l'analyste et une grande partie du processus psychanalytique chez l'enfant s'effectuent dans l'inconscient et restent ainsi une permanence.

Ce plan du transfert, particulier avec les enfants, est suivi de considérations sur le facteur important que constitue la relation de l'analyste avec la famille de l'enfant. Bien que l'enfant vienne à l'initiative des parents, l'attachement transférentiel de l'enfant à l'analyste provoque « la jalousie » des mères, à laquelle l'analyste n'est pas toujours en mesure de parer. C'est d'ailleurs ce facteur du narcissisme qui lui fait dire qu'il est impossible, pour quiconque, d'analyser son propre enfant⁷.

Au même moment mais daté de Varsovie et de Paris, une autre analyste, *E. Sokolnicka*, fait paraître un cas de névrose obsessionnelle chez un enfant de 10 ans⁸. Ce cas est intéressant parce qu'il ne vient pas d'une analyste dont le nom est attaché aux enfants. Je ne donne pas en

7. H. von Hug-Hellmuth, *Intern. Journal of psycho-analysis*, vol. II, 1921.

8. E. Sokolnicka, « Analysis of an obsessional neurosis in a child », *International Journal of psycho-analysis*, vol. III, 1922. Cf. *La bataille de cent ans*, vol. I, Ed. Ramsay, p. 279 à 289 sur Sokolnicka et le compte-rendu de Pichon du cas de névrose obsessionnelle, p. 286 à 288, ainsi que dans la *Revue Française de psychanalyse*, 8, de 1934. Cet article est traduit à partir de sa version originale allemande dans ce même numéro de Littoral [NdIR].

détail la liste des symptômes obsessionnels de ce garçon, vous en aurez une idée par cette précision : l'analyste ne pouvait lui donner un rendez-vous que dans l'après-midi, car à cause de tous ses rites et cérémoniaux il n'arrivait à être habillé que vers midi et demi. Le traitement dure 6 semaines et se révèle un succès sur le plan des symptômes. Au niveau du travail dans les séances l'importance que l'analyste donne aux rêves et à leur analyse est assez frappante.

Sokolnicka clôt son travail sur cette question : est-ce que c'est un succès de transfert, est-ce que ça va durer ? Pour ce qui est du lien de ce garçon à sa mère, qui est un complément de ses symptômes, il est intéressant de voir comment l'analyste intervient pour séparer la mère de l'enfant : elle ne s'occupe pas de la mère mais amène l'enfant à renoncer à l'aide de sa mère et à demander lui-même à sa mère de ne plus l'aider.

Peu de temps avant l'arrêt des séances (fixé pour des raisons extérieures), elle formule comme un interdit à la mère de se prêter aux cérémoniaux et fait promettre à l'enfant de s'habiller tout seul. Un certain temps après le départ de cette famille à la campagne, l'analyste a de leurs nouvelles : tout semble aller bien du point de vue de la disparition des symptômes ; la mère ajoute cette précision qu'on peut tout lui faire faire, il suffit d'utiliser le nom de l'analyste !

Ce cas est historiquement important : c'est par une analyste qui ne laissera pas son nom dans le champ de la psychanalyse avec les enfants, que l'enfant en analyse est introduit en France.

En 1926, une autre analyste, *Sophie Morgenstern* va, pour la première fois en France, assurer « le Service du Laboratoire et du Dispensaire de Psychanalyse » à la Clinique-Annexe de Neuro-Psychiatrie infantile dans le service de G. Heuyer⁹. Dans la préface du livre de S. Morgenstern, Heuyer se donne le plaisir de revendiquer la priorité à S. Morgenstern de l'utilisation du dessin et de l'élaboration de cette utilisation dans la pratique avec les enfants, priorité sur ce qui se fait à la même date à Londres, sans citer aucun nom !

C'est en effet un pas de plus que fait S. Morgenstern : elle n'utilise pas seulement le dessin, elle tente de dépasser ce plan technique pour élaborer le symbolisme des créations imaginatives de l'enfant, à partir d'une équivalence entre le rêve et le dessin.

Les enfants qu'elle reçoit sont des enfants névrosés ou en difficulté

9. Contrairement à ce qu'affirme M. Mannoni qui ne cite pas le livre de S. Morgenstern consacré à la pratique analytique avec les enfants. *D'un impossible à l'autre*, Ed. du Seuil, p. 155 et 157.

avec l'entourage et avec des troubles du caractère. S'il y a des références à des éléments de l'histoire des parents, S. Morgenstern ne travaille pas avec eux, l'essentiel de ses repères étant dans les productions imaginatives de l'enfant qui sont analysées pendant les séances et dans leur plus-value transférentielle. Cette question du transfert, elle en situe très justement la difficulté : « difficulté de ne pas se contenter d'un travail cathartique et de permettre un travail plus assuré, plus durable en amenant l'enfant à trouver lui-même le jeu complet de ses symptômes »¹⁰. Un exemple me paraît condenser assez bien cette difficulté : il s'agit d'une fillette de 5 ans et demi ; « à la fin du traitement, quand elle fût guérie, ses rêves changèrent de caractère. Elle faisait, dans ses rêves, des voyages en compagnie de sa psychanalyste. Nous allions ensemble à Lourdes où nous produisions toutes les deux des miracles en guérissant des malades. Le transfert de notre petite malade sur sa psychanalyste s'exprimait en premier lieu dans le rêve, où elle, la psychanalyste, était la seule rescapée de la mort, mais aussi dans les rêves de la fin du traitement. Il s'y ajoute encore le mécanisme d'identification : notre petite malade devint elle-même médecin et accomplissait les mêmes miracles que sa psychanalyste, elle guérissait les malades, mais seulement en sa compagnie »¹¹. Ce plan du transfert est donc bien reconnu par ces analystes.

On a l'habitude de citer le désaccord entre A. Freud et M. Klein comme un point d'histoire célèbre. Il y eut pourtant, en 1932, un désaccord moins célèbre mais qui a eu des suites essentielles, entre D. Burlingham et M. Klein sur la question des parents et qui ouvrait une troisième voie entre Anna Freud et M. Klein.

Dans un travail publié à Vienne en 1932, *D. Burlingham* déplace l'accent sur « l'analyse de l'enfant et la mère » en engage à admettre que le rapport de l'enfant en analyse pour la mère peut avoir à passer par une écoute psychanalytique de celle-ci ; jusqu'où, dit-elle, une mère peut-elle supporter l'analyse de son enfant ? D. Burlingham préconise pour cette situation de double transfert une analyse simultanée de la mère et de l'enfant, par des analystes différents¹². Dans ce même texte

10. Sophie Morgenstern, *Psychanalyse infantile. Symbolisme et valeur clinique des créations imaginatives chez l'enfant*, Ed. Denoël, Paris, 1937, p. 37 et 38.

11. *Op. cit.*, p. 30 et 31.

12. « Child analysis and the mother », *Psychoanalytic quarterly* IV, 1935. Je signale que cette analyse a été publiée des travaux :

— sur le problème des jumeaux — cf. par ex. : *The psychoanalytic study of the child*, 1945, I, p. 205-210.

— sur l'analyse simultanée, cf. *Psychoanalytic Study of the child*, 1955, VI et X.

D. Burlingham donne des exemples de transfert, simultanément peut-on dire de la mère et de l'enfant; Freud le citera dans sa nouvelle conférence de 1932 sur le rêve et l'occultisme. Je donnerai ici l'exemple que Freud ne cite pas et que D. Burlingham trouve, elle, le plus étonnant d'un transfert de pensée entre une mère en analyse et un enfant en analyse avec des analystes différents : « Pendant sa séance, la mère a eu le fantasme de jeter un pichet d'eau bouillante sur quelqu'un dans un accès de colère. Elle avait été le témoin d'une scène semblable dans son enfance. Une heure plus tard, elle est à table avec ses enfants. Le plus jeune des enfants se disputait avec sa sœur plus âgée. Il se leva soudain de table et revint quelques secondes après portant une verre d'eau fumante. Il s'avança vers sa sœur criant : "Tu vas voir ce que je vais te faire" et en la menaçant. Cet acte était complètement inhabituel et inattendu de sa part. D'où un tel fait pouvait-il s'insérer dans l'analyse de l'enfant ? Est-ce qu'il avait vraiment à voir avec l'enfant ? Si non, qu'est ce que cette étrange forme de communication ? On sait que Freud n'hésitait pas à écrire que si ce genre d'observations "se confirment" elles ne doivent plus laisser "aucun doute sur la réalité de la transmission de pensée"¹³. » Quelle autre explication pourrait-on proposer ?

D. Burlingham termine son travail sur une remarque qui a sa valeur puisqu'au même moment Freud écrivait que l'analyse des enfants resterait sans doute l'apanage des analystes femmes¹⁴. Elle souligne au contraire la difficulté, pour une femme, de ne pas se laisser aller dans l'analyse à une pente maternelle à l'égard de l'enfant, avec l'idée que si elle était mère de l'enfant elle serait bien meilleure mère que la mère réelle.

On voit que ces différents analystes trouvent leur moyen d'action en même temps que leurs limites dans la question du transfert. C'est sans aucun doute ce point que nous pouvons reconnaître comme l'acquis de la psychanalyse : est-ce qu'il est possible de ne pas laisser comme reste ce transfert illimité à un adulte idéal ? Comment l'analyste que l'enfant rencontre dans ses années d'enfance peut-il articuler ce « plus tard », seule articulation à pouvoir tempérer une croyance dans la prévention par la psychanalyse des enfants ?

Pour commencer à répondre à ces questions peut-être faut-il

13. S. Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Idées NRF, p. 76 et 77. Sur cette question cf. également dans *L'occulte, objet de la pensée freudienne* de W. Granoff et J.M. Rey, P.U.F., 1983, p. 189 à 194.

14. *Op. cit.*, p. 195.

auparavant résoudre une difficulté. On n'arrive pas vraiment à sortir la psychanalyse avec les enfants d'un certain isolement qui finit par lui donner une indépendance de fait. Il est toujours difficile de faire participer à des discussions sur des questions de pratique avec des enfants, des non-analystes d'enfants si j'ose dire. L'E.F.P. n'a pas, d'ailleurs, échappé à cette tradition. Quand on relit les textes, on voit pourtant qu'il y a eu des moments importants, par exemple entre Lacan et F. Dolto. Une première fois, en 1953, F. Dolto marque son désaccord « ... il y a un passage qui m'a fait de la peine. J'y vais directement. C'est la façon péjorative avec laquelle Lacan parle de la mythologie de la maturation instinctive. Je ne peux pas supporter que soit discréditée cette hypothèse... ceci étant dit, Lacan semble ignorer tout ce qui peut se faire d'utile avec cette notion hypothétique, mais que j'estime pour ma part nécessaire, la notion de maturation affective. Non seulement je me sers de cette notion, mais je ne peux pas m'en passer pour travailler »¹⁵. Une deuxième fois, en 1964, F. Dolto se lève, lors d'un séminaire de Lacan, pour réaffirmer la nécessité des stades¹⁶. Ce sont là des moments importants mais sans suite, sans conséquence réciproque ni institutionnelle.

Comment avancer finalement, comment sortir de débats répétés sur les mêmes questions si elles ne concernent qu'une seule catégorie d'analystes, ceux qui reçoivent des enfants ? Il doit être possible pourtant, maintenant, avec bientôt un siècle de pratique analytique, de sortir la psychanalyse avec les enfants de ce statut de sous-spécialité de la psychanalyse. Si historiquement la psychanalyse s'est séparée en deux, l'une de Freud et l'autre de sa fille Anna, si c'est dans un transfert de Ferenczi à M. Klein que celle-ci commence sa pratique d'analyste par les enfants, ce qui est loin d'être acceptable, et si même les analystes d'aujourd'hui héritent de cette histoire qu'ils n'ont pas faite, c'est à eux qu'il revient d'en répondre, de ne pas la répéter sur les points qui n'ont pas à être répétés.

C'est de la pratique avec les adultes que la question de l'analyse pendant les années d'enfance devrait être reprise. Si on regarde toute cette somme d'expériences on peut faire deux constatations : l'une, plutôt déroutante, est que quels que soient les présupposés théoriques et les moyens techniques des analystes, la plupart des patients arrivent à

15. Intervention de F. Dolto au Congrès de Rome en 1953.

16. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Ed. du Seuil, p. 62.

des résultats ; l'autre que, dans tous les cas, on ne sait jamais rien sur ce que deviennent ces jeunes patients à l'âge adulte. Cette absence de travaux vient-elle de ce que le traitement a si bien réussi pendant les années d'enfance qu'il n'y a plus d'appel à l'analyste, ce qui confirmerait un effet de prévention ? Ou bien, ce sur quoi le travail analytique s'arrête, ce reste au transfert dont j'ai parlé, empêche-t-il plus tard un retour à l'analyse ? Dernière hypothèse, est-ce que les analystes qui retrouvent certains de ces patients à l'âge adulte n'exploitent pas le matériel qu'ils ont et avec lequel ils pourraient élaborer ce « plus tard », parce qu'ils sont encore dans ce clivage historique de la psychanalyse ? Contribuer à surmonter ce clivage en repartant de ce point là, c'est-à-dire, de ce retour donné par des psychanalystes qui n'ont pas été l'analyste des années d'enfance, tel est me semble-t-il le pas que nous avons à franchir.



Martine Gauthron

Avec un enfant, un analysant passe

Est-ce que tu t'occupes d'enfants ?

Cette question circule entre collègues analystes, sollicités par des tiers, cherchant chez qui adresser un « jeune patient » ou des parents ayant exprimé leur inquiétude par rapport à leur enfant.

Utiliser un critère d'âge pour répartir les demandeurs d'une écoute analytique évoque l'idée d'une spécialité que l'on réserverait à certains psychanalystes (« spécialité » nous renvoie au discours médical), ou du moins l'idée d'un secteur particulier, d'une branche de la psychanalyse. Se profile alors l'image (banale chez ceux qui nous consultent, mais prégnante aussi chez certains analystes) d'un expert supposé *savoir y faire* avec les enfants, en vertu de son génie clinique ou de sa connaissance théorique.

Lorsque cette question m'est posée, elle résonne toujours pour moi d'une autre manière. Les enfants par rapport à la psychanalyse, cela évoque d'abord ceux que j'ai rencontrés dans le temps de ma formation. De cette rencontre, qui a été le lot de certains d'entre nous, quels enseignements pouvons-nous tirer ? Au-delà de nos itinéraires originaux et nécessairement singuliers, je vais essayer dans la relecture de ce parcours de dégager des points communs, une voie de passage, dirais-je de passe ?, pour les analysants que nous étions vers la fonction d'analyste.

J'essaierai ensuite de repérer les traces de ce passage telles qu'elles insistent dans ma politique actuelle auprès d'adultes et d'enfants.

Nous¹ sortions de nos études universitaires avec ce qu'elles nous avaient proposé comme savoir plus ou moins élaboré, orienté vers la

1. Je vais employer le « nous » ; il situe des personnes avec lesquelles j'ai eu l'occasion de constater un cheminement commun.

médecine ou les sciences humaines. Selon notre investissement lié à toute une organisation névrotique, nous avons intégré ce savoir de manière particulière. L'urgence était de gagner sa croûte et donc trouver un poste. Ils étaient rares et se trouvaient plus souvent à pourvoir dans les établissements pour enfants. C'est donc dans ce cadre que s'est nouée pour nous la rencontre avec des enfants, en présence d'un tiers nommé l'institution. Ce tiers nous payait, organisait le cadre de notre travail, voire son contenu imaginé dans un but *thérapeutique* et non-analytique, en réponse aux symptômes présentés par les enfants. Ces symptômes servaient aussi de carte d'identité aux établissements et de critère d'admission. Ils disaient *de quoi on avait à s'occuper* : de débiles, de caractériels, de cas sociaux, d'épileptiques, etc.

A la suite d'un certain nombre d'avatars, les enfants avaient été placés là. A la suite de leur cursus universitaire, les « psy » (selon l'expression consacrée) avaient trouvé une place là. Cette rencontre ne fut pas sans effets pour nous, effets inattendus en référence à l'attente escomptée pour l'institution. Le temps a passé et les souvenirs ont été modifiés par le travail de l'analyse personnelle. C'est donc dans l'après-coup que j'ai reconstruit les déplacements qu'a opérés la rencontre avec des enfants en institution, alors que nous n'étions pas rompus à la pratique de cures d'adultes ni d'enfants.

A l'écoute de ces enfants, nous étions soumis à des questions fondamentales au sens fort de « touchant à nos fondements ». Nous y répondions en *créant* des symptômes cherchant à nous protéger des remaniements angoissants engendrés par la *crise* produite en nous. Crise du savoir universitaire, inopérant dans ce contexte mais aussi de tout le savoir déposé en nous durant notre cursus social et familial, et de nos repères identificatoires.

Je situerai ces moments de crise autour de trois thèmes principaux.

1) le corps dans sa dimension pulsionnelle, pulsions actives et pulsions de mort (de repos) et l'articulation corps biologique/corps de jouissance ;

2) le corps dans sa dimension historique, renvoyant à une généalogie ;

3) le corps dans son lien avec le langage.

1. Rencontrer ces enfants, c'était d'abord se confronter à des corps, non sans heurt, dans la violence, dans une sensorialité mettant en œuvre des odeurs, des contacts de peau, des postures inhabituelles (enfants grabataires portant les marques de déformation), c'était découvrir des dysfonctionnements par rapport aux besoins fondamentaux, la faim, la soif, le sommeil qui nous angoissaient dans notre propre organisation

interne, réactivant les images archaïques inconscientes du corps, actives chez ces enfants, refoulées chez nous. Ces signes témoignaient d'une dynamique pulsionnelle non-marquée par les castrations culturellement conformes, ou à signifiante aberrante pour nous, c'est-à-dire représentant des scènes n'ayant jamais existé pour nous. Je ne développe pas sur le plan clinique, chacun évoquera sans peine des souvenirs. Certains enfants sans communication, absents dans leur regard, leur mimique, ou absorbés dans des stéréotypies, nous confrontaient à quelque chose de l'ordre du *réel* (au sens de ce qui revient toujours à la même place et ce sur quoi nous n'avons aucune prise). Devant l'insupportable de cette situation, nous tentions de recréer une enveloppe corporelle signifiante et de répartir les corps dans l'institution, organisant sans cesse l'espace, les rythmes de la journée et repensant la circulation des objets (le linge, la nourriture, les jouets). Autant de moyens pour *penser* (avec un *e* ou un *a*) le corps dévitalisé de l'enfant sans laisser trop résonner en nous les angoisses de morcellement, d'envahissement avec les fantasmes qu'elles sous-tendaient. Les nôtres servant de guide et d'interprète à celles des enfants, dans le non-dit. Qui dit interprète renvoie à un discours ou un texte à déchiffrer; le corps est codé, et nous n'en avons pas la clé.

2. Les corps d'enfants prenant trop de place ou pas assez, surgissaient dans l'institution et s'effaçaient (quelquefois par la mort). D'où venaient-ils? Nous étions confrontés à l'envie de savoir leur histoire et par là les causes possibles de leur souffrance. Les *traces* écrites dans les dossiers renvoyaient à un parcours de placements successifs. Les pièces médicales s'entassaient, accumulant des diagnostics comme autant de signes distinctifs d'identité. Nous cherchions à reconstituer une histoire autre, en convoquant les parents ou ceux qui avaient eu la charge de l'enfant, essayant de faire surgir les affects et les signifiants ayant présidé à l'attente de cet enfant, au choix de son prénom, à sa place dans les deux lignées. Ce travail sur le généalogique restait souvent en panne et marqué par notre propre roman familial. L'institution y paraît par sa propre histoire, avec ses récits sur sa fondation, les filiations qui s'y organisaient — dotant les enfants de surnoms; le nouveau venu trouvait une place dans les systèmes d'alliances proposés avec les adultes ou les autres enfants. Cette histoire-prothèse servait au moins de passé (le lourd passé institutionnel comme on dit) à des enfants sans avenir autre qu'institutionnel, l'entrée à l'asile psychiatrique à l'arrivée fatidique des 16 ans. C'est particulièrement avec des enfants que nous sommes soucieux de *trouver les substituts aux parents défailants* ou disparus c'est-à-dire à mettre en œuvre notre désir de réparation. En oubliant que l'enfant apporte avec

lui une longue histoire avec ses éléments de transmission d'inconscient à inconscient, sur plusieurs générations. Une histoire peut briller par son *absence*, le corps de l'enfant est une mise en acte de cette histoire. D. Dumas : « les mythes servent de couvercle à une réalité irréprésentable ».

3. J'en viens au troisième aspect de la crise. Le corps dans son lien avec le langage. La rencontre avec ces enfants mutiques ou bruyant continuellement nous précipitait dans un activisme de paroles et de réunions « il faut qu'on en parle ». Penser que certains enfants ne sont pas pris dans la langage, comme nous, est *subversif*. Nous ne pouvons l'imaginer. Une activité intense de lecture, de quête du sens devant les comportements qui nous restaient étrangers tentait de combler la béance. Coupure entre nos mots savants et le corps de l'enfant. Coupure entre notre langue et la sienne. Coupure entre notre discours et sa parole absente.

Ces angoisses, ces impasses, à l'écoute de ces enfants nous ont mis au travail.

Certains pouvaient tenter de s'y soustraire en quittant la place de l'écoute pour un rôle d'animateur de l'institution, de participation au travail éducatif. Dans la mesure où nous acceptions de maintenir notre écoute, je dirai que ces enfants nous ont conduit à la psychanalyse. *Ils étaient les dépositaires pour nous d'un savoir inconscient sur le corps et sur l'Autre*. Nous étions aux prises avec ce savoir d'une manière directe et avec notre propre enfance réactivée. Ils ont été nos premiers analystes (non pas nos thérapeutes).

C'est avec un adulte pourtant que nous faisons notre analyse et c'est dans une institution que nous avons trouvé nos formateurs et partenaires de travail. Pourquoi ce choix ? Ce serait l'objet d'une autre recherche que d'explorer ce lien entre notre expérience analytique et notre cheminement à l'EFPP. Je voudrais simplement mentionner le poids de paroles qui figuraient en préface à l'annuaire de l'école dans le texte : *Proposition du 9 octobre 1967* : « Nous n'avons de choix qu'entre affronter la vérité ou ridiculiser notre savoir », « Nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse », « Au commencement de la psychanalyse est le transfert. Le sujet supposé savoir est pour nous le pivot d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert. »

Ces textes nous mettaient aussi au travail. Il est trop tôt pour éclairer la place qu'ils prenaient par rapport à notre souffrance. Nous avons investi aussi une institution analytique, dans laquelle Françoise Dolto tenait ses séminaires : elle réagissait à notre non-compréhension de ce qui se passait entre les enfants et nous. Elle défaisait les projections que

nous continuions, en tant qu'adultes, à plaquer sur les paroles et comportements des enfants et nous apprenait à écouter le langage singulier de chacun. Elle situait aussi l'importance du travail sur les générations et l'image inconsciente du corps.

Après ce temps de formation, mon parcours m'a conduit à exercer la fonction d'analyste en privé... (Privé de quoi? privé de qui?). Entreprendre des cures en institutions ne me paraissait pas possible (j'y travaillais toujours cependant), à cause des interférences avec la vie de l'enfant dans la réalité, la rencontre possible des personnes chargées de son éducation et le poids des décisions concernant la durée de son placement. Ces difficultés ne sont pas pour autant toutes abolies quand nous recevons un enfant en dehors de l'institution. *Un enfant ne vient jamais seul. Il déplace* du monde avec lui, d'où la nécessité, dans un premier temps, de mettre à l'écoute ce collectif. Comme le dit la chansonnette : « ils étaient 6 dans le lit et le petit dit poussez-vous, poussez-vous, ils se poussèrent tous et l'un tomba du lit. Ils étaient 5 dans le lit etc. jusqu'à 1, et le petit dit : "ouf, enfin seul" ».

Dans le bureau de l'analyste, ils sont parfois plusieurs en même temps ou se suivant sur une période plus ou moins longue, on a parfois l'impression que l'un « chauffe la place » de l'autre. Dans la famille P., Madame consulte pour les symptômes du fils aîné. Après une série d'entretiens qui introduit dans le discours, un défilé de personnages des deux lignées de l'enfant et des tiers intervenant par rapport aux symptômes, un travail démarre avec l'enfant et se poursuit pendant plusieurs mois. Puis cet enfant demande à interrompre sa cure, sur fond de présence de sa mère qui se met à parler alors d'une petite sœur qui lui pose des problèmes. Ce sera ensuite vers le père que se déplacera l'angoisse. Ce père viendra quelques temps après et restera de nombreuses années en analyse avec moi. Vers la fin de sa cure, c'est le fils aîné qui reprendra les symptômes inquiétants à son compte. A suivre...

Je proposerai trois hypothèses pour rendre compte des déplacements qu'il m'a été donné de repérer avec les enfants que j'ai reçus jusqu'à ce jour et à partir aussi du matériel apporté par des adultes dans leur cure en particulier de l'expérience de la grossesse vécue pendant la cure.

Première hypothèse :

Un enfant nous met au travail en tant qu'il introduit du nouveau. Il est le nouveau-né qui fait l'événement (pas toujours heureux) et déplace la constellation familiale, la place de chacun en est remodelée. Moment

de crise pour certains à tonalité dépressive, moment d'avancée pour d'autres. C'est au moment où une femme accouche qu'elle constate qu'elle ne sera jamais sa propre mère. C'est quand il devient père qu'un homme sait qu'il ne sera jamais l'enfant de sa femme. C'est au moment où il est nommé que l'enfant peut tenir la place d'un revenant, ou d'un double. Freud évoque cette possibilité de la répétition des mêmes traits de caractère, des mêmes vicissitudes, des mêmes noms à travers plusieurs générations successives. Un enfant nous fait passer de l'*heimlich* à l'*unheimlich* : ce qui aurait du rester secret et caché, est venu au jour dans le corps de l'enfant. *Heimlich*, c'est l'intime, le familier mais aussi ce qui est caché, c'est un mot à signification double et ambiguë : ce qui se révèle et se cache. Beaucoup de symptômes autour de ce thème « rien n'est plus comme avant » sont apportés par les enfants ou les adultes au début de leur cure. L'enfant est le *révéléateur d'une organisation pathogène* familiale dont la folie ne laissait aucune place à la venue d'un vivant et de sa parole par avance censurée.

Exemple : Monsieur A... vient me demander de lui apprendre à vivre. Y-a-t-il des éducateurs pour son cas ? Dans sa fratrie, un autre est officiellement le malade mental qui fait carrière à l'hôpital psychiatrique, lui s'est développé comme il a pu, en se retirant de toute confrontation avec les autres. Il ne sait ni qui il est, ni ce qu'il faut faire avec une femme et avec les autres hommes. Son état était toléré par son entourage. C'est en quittant son milieu familial pour raisons professionnelles qu'il viendra consulter. L'enfant est celui qui confronte à la crise œdipienne ses parents et sa fratrie quand ils n'ont pas rencontré ou dépassé cette étape. Il est celui qui remet en question nos interrogations sur la naissance ou les provoque pour la fratrie. « D'où viennent les enfants ? » ou plutôt « De quoi sommes-nous nés ? ». La naissance d'un enfant, comme telle, n'est pas encore un événement, mais elle questionne : qu'est-ce qui à l'insu des parents a fait rencontre ? *Ce concept d'événement, quel statut pouvons-nous lui donner en psychanalyse*, par rapport à ce qui relève du fantasme et à ce que nous disons de l'inconscient ? Cf. les travaux sur le trauma et la notion de rencontre. Ce qui a été exclu dans la rencontre fait retour comme ce qui ne peut être introjecté. Qu'est-ce qu'un événement psychique, historique, psychanalytique ? Il y a une distance entre la déclaration à l'état civil, la déclaration d'amour ou de haine, la nomination concernant un enfant et la possibilité que du sujet advienne. Mais l'apparition d'un corps ponctue le texte familial ou apporte une nouvelle lettre qui bouscule l'écrit préexistant.

Deuxième hypothèse :

Un enfant déplace le dispositif social, familial en tant qu'il y introduit un écart. Le dispositif analytique que le psychanalyste offre au patient n'est pas épargné, non plus. L'analyste et l'entourage de l'enfant partagent en effet des projections sur l'enfance qui se retrouvent présentifiées dans le cadre matériel offert aux consultants : présence ou non de jouets-mobiliers d'enfants dans la salle d'attente, pièce pour enfant, décoration. (Un parent me dit un jour : les enfants ne doivent pas s'ennuyer chez vous, en apercevant des panneaux décorés par des enfants en institution).

Exemple 1 : Au début de sa cure, il fait un sort aux jouets offerts et me déloge rapidement de mon bureau pour m'assigner une place dans le couloir entre sa mère (dans la salle d'attente) et lui. Ecart de « conduite » par rapport aux comportements attendus dans une rencontre entre étrangers, selon les règles culturelles.

Exemple 2 : Elle me mord cruellement la main tendue pour lui souhaiter la bienvenue.

Exemple 3 : Elle court à la boîte dans laquelle je viens de ranger l'argent que sa mère m'a donné et fait la caisse sous le regard affolé de sa mère qui veut la lui faire rendre de force.

Quant aux objets traditionnellement proposés aux enfants comme les crayons de couleur, la pâte à modeler, ce sont souvent des adultes qui en ont réclamé l'utilisation comme médiation. Madame A... apportera ainsi longtemps des modelages ; Madame B... gardera chez elle la poupée-fleur que j'avais proposé dans mon matériel.

En déplaçant notre utilisation habituelle de l'espace, des objets, des postures du corps, ce sont des *écarts de langage* qu'introduit un enfant. Il nous rappelle ainsi que *nous communiquons par tous les moyens*. Il nous invite à répondre à sa façon de communiquer. Les mots que nous proposons appellent les mots, avec les erreurs possibles sur ce qui nous était dit. Avec cette importance du langage, un enfant nous confronte aux vastes problèmes de *l'accès à une langue* autre : importance de la langue maternelle comme étant celle qui nous a fait renoncer à nos possibilités physiologiques phonématiques pour élire les phonèmes des parents. Importance d'accéder à une langue autre, à l'étranger. Importance de la traduction d'une langue en une autre. *L'enfant a une écoute particulière* de la langue qui a des points communs avec notre écoute analytique des patients. L'analyste est attentif à l'aspect polysémique de la langue. Un effet inattendu de la langue parlée par un enfant est de nous confronter à notre utilisation de la langue psychanalytique. Nous n'avons pas avec un enfant ce vocabulaire

technique divulgué par les livres et les médias et que nos patients utilisent pour nous séduire. (Petite histoire du patient qui se plaint à son analyste ; pendant une séance silencieuse où il remuait ses orteils, son analyste fait remarquer ce mouvement corporel. Furieux, le patient répond : « je ne suis pas venu chez un analyste lacanien pour entendre parler de mes orteils »). Certains parents utilisent devant nous avec leur enfant une langue infantile (et non infantine), croyant ainsi être sur le même terrain qu'eux. Il est toujours important de remarquer les sujets de conversation qui sont ainsi traduits dans une langue, soi-disant, commune. Un enfant nous déplace du « silence analytique » attendu, ou commode pour l'analyste, vers la prise de parole. Il est intéressant de noter que deux théories extrêmes s'affrontent à propos du dire de l'enfant. Ou bien, il est l'*infans*, qui ne comprend rien, n'a rien à dire, n'entend pas, ne supporterait pas qu'on lui parle d'épreuves comme la mort, ou la jouissance. Ou bien, il est celui qui pose les questions essentielles, la vérité lui sortant de la bouche. Ce qui est affirmé par les extrêmes, est peut-être plutôt quelque chose à propos du rapport inadéquat entre les mots et le réel.

Troisième hypothèse :

Un enfant déplace notre relation au temps.

Nous gardons en mémoire les traces de la rencontre avec tel ou tel enfant, dans son apparence corporelle, un visage, un regard, une posture. Ces traits restent fixés à ce qui s'est passé pour nous avec lui. Nous les éternisons. Mais quand il arrive de revoir le même enfant dix ans après, nous découvrons une apparence physique autre. Le temps a passé. « On ne le voit pas grandir. Comme il a changé. » Quelque soit son retard et ses difficultés, l'enfant deviendra homme ou femme puis vieillard et parcourera son temps dans une direction. La société, l'école règlementent ce parcours, fixent les étapes de la vie avec les droits et les devoirs attendus à chaque âge. A partir de cette contrainte sociale, seront repérés et surveillés les décalages, dans le temps : les retards, la précocité. Pourtant, il n'y a pas de perspective génétique à propos du désir.

Un enfant déplace notre appréhension de l'avenir. Cf. Levinas : « Le fils n'est pas un événement quelconque qui m'arrive. Il n'est pas simplement mon œuvre ou un objet fabriqué. Il n'est pas non plus ma propriété. » La relation avec l'enfant ne peut s'indiquer en utilisant les catégories du pouvoir, ou celles de l'avoir. La paternité dépasse le projet de la dualité. Dédoublement du père qui retrouverait avec son fils une nouvelle jeunesse. Et relation fusionnelle : mon fils c'est moi, un autre

moi-même. L'existence du fils *convoque l'extériorité* du père par rapport au fils. L'avenir n'est plus alors ce sur quoi nous essayons d'avoir prise et maîtrise dans le temps présent. L'avenir arrive avec l'enfant en tant que c'est ce qui tombe sur nous, *l'avenir c'est l'autre*.

En conclusion :

- L'enfant, en tant qu'il crée l'expérience de la paternité.
- La femme, en tant qu'elle présente la différence sexuelle.
- La mort, en tant que surgissement de l'inconnu ont en commun d'être des situations porteuses d'altérité. « Porteuses », c'est-à-dire, annonçant cette altérité *dans une rencontre sous tendue par un corps qui l'énonce*.

La tare et le symbole
Eléments d'une psychothérapie
de mère d'autiste

Quand un psychanalyste voit arriver un enfant autiste et sa mère, il se demande qui prendre en charge. Dans le cas que nous allons ici étudier, j'ai choisi — nous verrons pourquoi par la suite — d'entreprendre la psychanalyse de l'enfant, à travers la psychothérapie de sa mère. C'est bien d'une psychanalyse dont-il s'agit pour cet enfant de quatre ans, puisque nous verrons apparaître des manifestations tout à fait *transférentielles*, en ce sens que l'enfant reproduira dans le transfert qu'il a avec moi par l'intermédiaire de sa mère, des comportements qu'il avait déjà ébauchés, vers l'âge de un, deux ou trois ans.

Cet enfant nous l'appellerons Jean-Dieudonné A. Le premier prénom a été choisi par la mère, Madame A., parce que c'est celui de son père bien aimé, mais tout autant, celui du père détesté de son mari — l'un venant ainsi annuler l'autre. Le deuxième prénom a été choisi par le père : c'est l'enfant attendu. « On ne voit pas pourquoi il a choisi ce prénom, puisqu'il ne voulait en aucun cas un garçon, mais seulement une fille », me dira Mme A. La valeur symbolique de ce prénom donné par le père, se trouvait donc totalement désavouée par la mère — on peut plutôt dire, forclose.

Ça commençait mal, et ça ne s'est pas arrangé par la suite, puisque la naissance, prévue au moment de Noël, et qui donnait ainsi au père l'espoir de voir réaliser le sens symbolique du prénom qu'il avait choisi, a été avancée de quelques jours, à la demande de la mère, par le médecin qui a provoqué l'accouchement. Cette naissance perdait ainsi toute signification pour Mme A. C'était « comme si elle n'avait pas existé au sens du refoulement »¹, ou plutôt du symbolique. On ne s'étonnera

1. Freud : in *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris, 1967.

donc pas que la mère ait présenté, à ce moment là, un délire de persécution.

Ça commençait mal, mais ce qui commençait tout aussi mal, c'était la psychanalyse de cet enfant. En effet, quand Mme A. est venue consulter avec son fils, je me suis trouvée désarmée, et me suis demandée de qui m'occuper : de cet enfant totalement atone et dont l'absence de réceptivité à toute approche la décourage aussitôt, ou de sa mère, dont le discours fermé ne laisse guère plus de place aux interventions de l'analyste, ou enfin des deux ? Mais dans ce cas, les difficultés rencontrées dans le mode d'approche de l'un ou l'autre, semblent s'additionner.

Avec Jean-Dieudonné et sa mère, mes hésitations m'ont portée de l'un à l'autre, et vice versa, jusqu'au moment où le climat de confiance entre la mère et moi, soit suffisamment établi, pour que je puisse m'étonner de son absence totale de sentiment de culpabilité vis-à-vis des symptômes de son fils. Son discours était à l'image de celui de la plupart des mères de psychotiques : « j'ai toujours tout fait pour mon enfant ». Mais à ma question sur son absence de culpabilité, elle a répondu : « Bien au contraire, j'ai toujours pensé qu'étant épileptique, je ne pouvais que transmettre cette tare à mon enfant, que je suis, en tout, responsable de ses troubles. »

I. La tare

Le sentiment de culpabilité ne se place donc pas dans le champ de l'Imaginaire : « j'ai toujours tout fait pour mon enfant », ni, nous le verrons, dans le champ du symbolique, mais bien, dans celui du réel : transmission héréditaire, génétique, biologique de la « tare ». Ce discours étiologique n'est pas si éloigné de celui de certains pédo-psychiatres qui ont souvent les honneurs des médias.

L'apparition, à vingt ans, de cette « tare » épileptique a eu plusieurs effets dans l'économie psychique de Madame A. Le premier a été de circonscrire en son point le sentiment dépressif généralisé, voire le vécu persécutif qui a pu amener un délire de persécution, au moment de la naissance de Jean-Dieudonné.

D'autre part, lieu de la négativité totale, « la tare » a permis d'atténuer un peu l'angoisse liée à une ambivalence massive vis-à-vis entre autres, de son père, à la fois adoré et détesté pour ne pas avoir répondu à son attente, ou de son mari, à la fois détesté, et tout autant estimé pour représenter ce que le père aurait aimé être.

Enfin, cette « tare » transmise à Jean-Dieudonné, a fait de lui son représentant vivant, autre moi-même de Madame A., premier objet

pour elle d'amour sans ambivalence, jusqu'au moment où... elle réapparaît sous l'effet de l'éveil symbolique de l'enfant grâce à la psychothérapie de sa mère.

Cette « tare » nous la situons donc dans le champ du réel, au détriment, nous l'avons vu, du champ de l'imaginaire (« J'ai toujours tout fait pour mon enfant »), et du champ du symbolique que nous allons maintenant étudier. La prééminence du réel sur les deux autres champs, est identique à celle que Lacan a défini dans son schéma des psychoses. Les deux champs du symbolique et de l'imaginaire sont donc restreints par le réel, mais aussi confondus l'un avec l'autre, ce qui est figuré, sur le schéma, par l'asymptote le long de laquelle ils glissent. C'est à tenter de les distinguer l'un de l'autre que s'emploie la psychothérapie, en dégagant tout d'abord le symbolique.

II. Le symbole

L'angoisse de Madame A. est bien liée au symbolique qui suppose l'impossibilité du choix d'un seul signifié pour un signifiant, choix qui lorsqu'il se réalise, est l'irruption du réel psychotique dans le symbolique.

C'est pourquoi l'existence d'un enfant psychotique, n'ayant pas accès au symbolique, évite toute possibilité d'erreur dans le choix du signifié, erreur vécue de manière d'autant plus dramatique, que pour de telles mères, l'erreur, c'est la faute, donc la culpabilité absolue, analogue à celle du mélancolique, alors que la culpabilité de l'obsessionnel n'est que relative, car liée à l'erreur.

C'est dans l'assimilation de l'erreur à la faute, que se fait la confusion entre l'imaginaire de l'erreur et le symbolique de la faute autour du réel de la tare. Et c'est ce qu'il s'agit de dénouer.

Il semble que les premiers entretiens que j'ai eus avec Madame A. à propos de sa « tare » aient permis à Jean-Dieudonné un accès à une vie symbolique. C'est sur l'étrangeté, pour elle, de ce monde symbolique, que portera la suite de la psychothérapie.

Ce sentiment d'étrangeté devant le monde symbolique de Jean-Dieudonné, est le même qu'elle a devant le monde symbolique de quiconque, et qu'elle avait, surtout, à l'adolescence, devant la pensée des autres, essentiellement, devant ce que les autres pensaient d'elle. Ce sentiment d'étrangeté devant la pensée des autres, avait pu se transformer, nous l'avons vu, en délire de persécution, au moment de la naissance de Jean-Dieudonné. Le sentiment d'étrangeté de Madame A. devant le symbolique est tel qu'il avait provoqué son isolement à

l'adolescence, et a entraîné une négation totale de toute activité symbolique chez son fils.

Il est à noter que la plupart des actes symboliques provoqués par Jean-Dieudonné à quatre ans, par la psychothérapie de sa mère sont de *nature transférentielle* en ce sens qu'ils reproduisent des comportements apparus de un à trois ans avant, et qui, devant l'absence de réponse apportée par la mère, ou devant sa réponse toute négative, avaient été abandonnés.

Le premier des actes symboliques de Jean-Dieudonné a été de prendre un biscuit pour le frotter contre la manche de sa mère, avant de le manger. Il n'est pas nécessaire d'être psychanalyste ni kleinien, pour comprendre que cet acte a la valeur d'une incorporation symbolique. Mais pour Madame A., d'une part, il était intolérable, d'autre part, il n'avait aucun sens.

Le deuxième acte symbolique a été l'action répétée de sortir-et-remettre le linge dans la machine à laver, que l'on peut interpréter comme l'action d'explorer le corps de sa mère.

Par la suite, les actes symboliques ont été la répétition de comportements déjà apparus, puis abandonnés, dans les années précédentes. Il s'est agi de se laisser tomber en marchant, pour attendre qu'on le relève, comme cela avait été le cas lors de l'acquisition de la marche, à trois ans ; mais, alors, cette acquisition s'était passée dans des conditions un peu orthopédiques ; pour Jean-Dieudonné, la marche n'avait aucune signification, puisqu'il n'avait aucun lieu où aller, personne à retrouver, car la présence-absence de la mère n'avait aucun sens.

Puis il s'est agi de recracher les aliments qu'il n'aimait pas, comme cela s'était déjà produit à l'âge de un an ; Madame A., pense l'avoir alors « gavé ». Ou bien, il gardait sur ses lèvres ce crachat, pour en salir les murs, table, et autre mobilier, ou enfin, il le ravalait et le recrachait, le gardant sur le bord des lèvres, semblant tracer là, une limite imaginaire entre lui et sa mère, entre le « bon » intériorisé, et le « mauvais » projeté à l'extérieur. C'est aussi à partir de ce jeu buccal que pourra se constituer le langage articulé.

Enfin, un autre acte symbolique avait été la constitution d'un objet transitionnel : il s'est mis à mâchonner divers objets textiles, provoquant ainsi leur détérioration. Ce comportement s'était déjà manifesté à un an : l'objet était alors, une petite girafe en peluche, que Madame A. s'était empressée de retirer à Jean-Dieudonné, dès qu'il était devenu évident qu'il lui avait apposé sa marque.

Je me suis demandé quelle devait être mon attitude devant ce blocage du symbolique chez Madame A., blocage tel que tout signifiant était

vécu comme proprement *scandaleux*. Passé le premier moment de stupeur devant tant d'incompréhension, j'ai pris le parti de donner à Madame A. des explications sur tel ou tel acte produit par son fils, leur donnant un sens, et me trouvant là, dans la position de faire une sorte d'éducation symbolique. C'est à cause de ce rôle éducatif que j'ai hésité, dans le cas de Madame A., à employer le mot de psychanalyse et que j'ai préféré celui de psychothérapie.

A propos de cette éducation symbolique, il faut remarquer, tout d'abord, que mes explications avaient pour effet de faire disparaître en même temps que l'angoisse, toute trace d'agressivité vis-à-vis de l'auteur de ces « forfaits », et que, par ailleurs, ces explications pouvaient, dans un deuxième temps, être réélaborées par la mère, source d'un véritable discours symbolique qu'elle commence à tenir sur son fils.

Il faut se demander en quoi ce rôle d'interprète symbolique que toute mère assume, peu ou prou, auprès de son enfant, ne pouvait en aucun cas être tenu par Madame A. Elle ne pouvait tenir ce rôle d'interprète symbolique parce qu'à ce jeu-là, on se trompe, et que, c'est ça, l'erreur, qu'il lui fallait à tout prix éviter puisque pour elle, l'erreur est la faute.

Mais, qu'ainsi, l'erreur puisse être totale, fait qu'en retour, la vérité serait absolue. On est là loin de ce « mi-dire » de la vérité, dont parlait Lacan, « mi-dire », précisément, source d'erreur.

Si, pour Madame A., la vérité doit être absolue, c'est pour maintenir intact le lieu d'où elle s'énonce, le lieu de l'Autre, représenté par un père symbolique pour le moins déficient dans ce cas. Si la psychothérapie de Madame A. n'a pas permis de bien connaître, ce qu'il en a été, dans l'enfance, de sa relation à son père, ce que l'on sait de sa relation, dans l'actuel, avec le père qu'elle a choisi pour son enfant, est pour le moins problématique. Il ne peut, en quoi que ce soit, être, pour elle, le support d'une élaboration symbolique de sa relation à son fils ; c'est en cela, qu'il y a forclusion de Nom-du-Père.

Le Nom du père est forclus, est incapable d'assurer la transmission symbolique dont il est normalement le support. Il est donc forclus du symbolique, mais il n'est pas perdu pour tout le monde dans son rôle de transmission, entre autre pour le réel. Car, c'est bien de réel dont il s'agit dans la transmission de la tare qui, conjointement à la transmission du spermatozoïde, a permis la naissance de Jean-Dieudonné.

Il importe de comprendre ce qui est à l'origine de l'impossibilité de la transmission symbolique : elle se situe au niveau de la *faute* que l'on peut qualifier d'originelle, puisqu'elle a été commise par l'arrière grand-père de Jean-Dieudonné.

III. La faute

Cette faute, nous avons pu l'aborder, alors que je m'interrogeais sur ce qui avait provoqué chez la mère, l'absence de référent symbolique vis-à-vis de son enfant : le père de Jean-Dieudonné, soit, mais pourquoi ? Pourquoi pas sa mère à elle, dont c'est bien le rôle de transmettre ce qu'il est de la fonction maternelle, dans son sens symbolique ?

De cette mère, elle ne m'avait jamais parlé, et justement, me dit-elle, parce qu'à cette mère était attribuée la perfection dans cette fonction symbolique — perfection telle, qu'elle avait été incapable de transmettre la fonction maternelle, au moins à deux de ses filles : l'aînée n'a pas eu d'enfant ; à la deuxième, Madame A., cette « mère parfaite » disait qu'elle ne devait pas avoir d'enfant — cette prédiction se confirme, pour elle, de l'état de Jean-Dieudonné. Cette perfection de la fonction maternelle chez la grand-mère de Jean-Dieudonné, si elle contraste avec celle de ses filles, contraste tout autant avec celle de ses parents.

Il faut remarquer, à ce sujet, la version, initialement toute dorée, de l'enfance de sa mère, donnée par Madame A., tellement dorée qu'on en était un peu écoeuré. Mais comme l'or est équivalent des excréments, voyons l'excrément : *la faute*.

C'est l'autre version donnée par Madame A. de l'enfance de sa mère, seule survivante d'une fratrie de six enfants, tous décédés très jeunes et, selon Madame A., pour la plupart de mort accidentelle. L'arrière grand-père de Jean-Dieudonné fait figure de *Cronos* dévorant ses enfants, puisque, c'est à lui qu'est attribué le décès des siens. Cet homme semble, également, avoir eu une attitude peu claire, dans des circonstances graves ; et là se situe la *faute symbolique* puisque faute d'honneur.

Il faut noter à ce propos le non-dit dans l'histoire maternelle. L'explication de ce non-dit, donnée par Madame A. sera : « nous n'avons pas l'esprit de famille » ; ce qui contraste avec l'assertion du début de la cure : « nous sommes une famille unie ».

Quoiqu'il en soit, quand elle réinterrogera sa mère sur l'histoire familiale, elle s'apercevra que la première version qu'elle m'avait donnée du meurtre des enfants par le père (arrière grand-père de Jean-Dieudonné) était erronée ; c'est elle cependant qu'il faut considérer comme le mythe familial, et opérante à ce titre. Ce personnage présente le père originel ou primitif, ayant tous les attributs de la puissance paternelle : il est riche, fort, autoritaire. Il est le seul dans la lignée à présenter ces attributs ; mais il a commis une faute, et s'est

trouvé, de ce fait, destitué de son rôle de père tout-puissant ; surtout, cette faute, cette fille s'est employée à la cacher par son attitude de réparation, en étant la « mère parfaite ».

Cette faute, masquée, mise à l'écart du discours familial, n'a, de ce fait, pas pu être le support du meurtre symbolique du père ; et, de l'absence de meurtre du père, découle l'absence d'incorporation symbolique : pour Madame A. l'alimentation se situe dans le réel, et en aucun cas dans le symbolique. Ce n'est sûrement pas par hasard, si le premier acte de Jean-Dieudonné, au cours de la psychanalyse, a été d'incorporation symbolique. On peut inférer que c'est le premier acte symbolique qu'il ait tenté de produire dans sa vie, sans aucun succès, cette fois-là.

Le dernier symbole à avoir posé des problèmes à la mère, est l'objet transitionnel qui, lui aussi, représente l'incorporation symbolique. C'est dans la mesure où il a été accepté comme tel, dans sa fonction de répétition, que la vie symbolique de Jean-Dieudonné pourra se poursuivre sans trop de problèmes, dans la mesure aussi, où c'est par là qu'il a fait entrer sa mère dans la communauté des mères (communauté symbolique) : quand elle en parlait à d'autres mères, celles-ci lui ont dit : « mais le mien aussi, fait la même chose ».

Conclusion

Nous allons essayer de comprendre en quoi la *faute* symbolique, commise par l'arrière-grand-père de Jean-Dieudonné, a pu se transformer en *tare* réelle, transmise à l'enfant par sa mère qui en est, pense-t-elle, porteuse.

Je définirai tout d'abord trois champs de la culpabilité :

- le symbolique de la faute,
- l'imaginaire de l'erreur,
- le réel de la tare.

Pour le justifier, je dirai que la faute est symbolique — a valeur de signifiant — dans la mesure où elle peut être refoulée. Si l'erreur est Imaginaire, c'est parce qu'elle est une erreur d'appréciation — une erreur d'optique — et qu'elle peut s'effacer, ou peut-être s'inhiber. Quant à la tare, qu'elle soit située dans le réel du corps, nous l'avons déjà montré.

Pour analyser comment se fait le passage de la « faute symbolique » de l'arrière-grand-père de Jean-Dieudonné, à la « tare réelle » chez sa mère, tare qui devient le seul objet à transmettre, nous allons d'abord supposer ce que la faute devient dans l'inconscient de la grand-mère : nous pouvons penser qu'elle y est refoulée, exclue du discours, mais

avec la faculté d'y faire retour. Le refoulement semble avoir été réussi, dans la mesure où il a produit une formation réactionnelle : la « perfection » réparatrice.

Par contre, chez la mère, la faute est exclue du discours sans possibilité d'y faire retour, car cette faute doit être niée à tout prix, et l'on assiste à un véritable déni qui crée un vide au niveau du discours symbolique. C'est par ce vide que peut faire irruption le réel de la tare. Nous pouvons dire que, là où est interpellé le signifiant « faute », il n'y a rien, et que la place vacante vient d'être occupée par le réel de la « tare ». On peut dire aussi que ce comblement du vide dans le symbolique, lui donne la consistance de l'imaginaire ; et, en cela, il y a confusion des trois champs. C'est dans la mesure où une béance a été ouverte dans le discours de Madame A, par la mise en question de la réalité de la tare, que la séparation des trois champs peut s'opérer et que l'analyse est possible.

Pour terminer, je dirai que la forclusion du signifiant « faute », est sous-tendue par la forclusion du Nom-du-père ; si le sujet qui en subit les conséquences est bien Jean-Dieudonné, elle provoque chez sa mère une sorte de psychose asymptotique ou plutôt de perversion. On peut inférer que cette psychose — perversion asymptotique se produit chez toute mère de psychotique ; de l'analyser, aussi clairement que possible, comme j'ai tenté de le faire, peut permettre une meilleure approche de l'analyse des psychotiques adultes, en comprenant mieux la formation de la forclusion, avec les trois mécanismes de défense propres à chaque génération : refoulement chez la grand-mère (dans le symbolique), déni chez la mère (dans l'imaginaire) forclusion chez l'enfant (dans le réel).

Transfert et fin d'analyse avec l'enfant

Partons de l'évidence qu'il n'y a pas de psychanalyse sans transfert. Dès lors deux questions se posent : 1) le transfert chez l'enfant a-t-il le même statut que chez le patient adulte ? ; 2) si non, peut-on même parler de psychanalyse ?

Autre évidence, les conditions de l'engagement d'une possible cure analytique avec un enfant sont différentes de celles habituelles chez l'adulte, essentiellement à cause du fait que c'est quelqu'un d'autre que l'enfant lui-même qui d'abord s'adresse à l'analyste. Il y a passage obligé par un tiers, les parents dans la plupart des cas. Cette question de la demande inaugurale ne manque jamais de surgir comme « vrai problème » dans les discussions cliniques sous la forme suivante : « qui demande quoi ? comment traiter la demande ? ce sont les parents qui demandent plus que l'enfant... etc. » comme si c'était étonnant que des parents demandent quelque chose pour leur enfant !

Parler de transfert, ça n'est pas parler des transferts comme tout le monde peut en faire sur n'importe qui. Il s'agit plus strictement de la *névrose de transfert*, terme éminemment grossier mais qu'il convient pour l'instant de garder, car historiquement (mais nous y sommes encore) il est à l'origine de deux conceptions de la psychanalyse d'enfant. L'enjeu de la grande et fausse querelle des kleinien et des annafreudiens était l'existence, affirmée par les uns, niée par les autres, de la névrose de transfert.

Anna Freud¹ soutient qu'il n'y a pas de névrose de transfert chez l'enfant. Nous savons qu'Anna Freud a beaucoup « mélangé » éducation et psychanalyse ; ce sera justement cette *volonté* de considérer

1. Je renvoie sur ce point au remarquable exposé de P. Delaroche « Psychanalyse et Pédagogie » paru dans *Les cahiers de Beaumont* du 25-1-84.

l'inéluctable (pour elle) de la dimension éducative dans une analyse d'enfant qui lui fera rater ce qu'elle avait sous les yeux, à savoir la névrose de transfert, dont je rajouterai qu'elle *faisait tout pour la mettre en place*. C'est ce que je me propose de montrer à travers ce qu'elle-même en dit.

Le cas d'une fillette parcourt son ouvrage : *le traitement psychanalytique des enfants*². Cette fillette livre sans détour ce qui la gêne : « J'ai un démon en moi, peux-tu le faire sortir ? » Anna Freud accepte en posant ses conditions : « elle devrait faire une quantité de choses pas agréables », et elle rajoute *entre parenthèses* : « (Je pensais naturellement : *me dire tout*) » (p. 16). Ce « me dire tout » est, notons-le, en contradiction avec le fait de soutenir qu'il n'y a pas de libre association chez l'enfant, comme le fait A. Freud. Quelques temps après, la fillette lui dit : « Anna Freud, ne suis-je pas beaucoup plus forte que mon démon ? Ne puis-je pas arriver seule à le dominer ? Au fond je n'ai pas besoin de toi pour cela. » Réponse d'Anna Freud : « Je le lui accordai entièrement, elle était plus forte que lui, même sans mon aide. » Après un silence la fillette lache : « mais j'ai pourtant besoin de toi, dans les moments où je dois être plus forte que lui, il faut que tu m'aides à ne pas être si malheureuse » (p. 24). Cette séquence illustre l'existence niée pourtant de la névrose de transfert. Nous en trouvons confirmation dans la suite du récit où nous allons voir à quel point la névrose de transfert est là, au sens où dans une cure, à *certaines interventions de l'analyste peut répondre un acting out de l'analysant*. Au cours du traitement, Anna Freud cherche à lui « faire voir clairement sa haine pour sa mère », l'enfant résiste mais finit par le reconnaître « sous la pression des preuves ». Un peu plus tard, après qu'Anna Freud lui ait rendu visite alors qu'elle prenait son bain, la fillette imagine qu'Anna Freud et elle vivent ensemble très heureuses et décident d'avoir un bébé ; mais bientôt elle pense « ne crois pas A. Freud, elle ment » (p. 49). Dès lors, l'idylle est rompue ; la petite se met à faire, chez elle et à table, des plaisanteries scatologiques. A la nurse venue chercher de l'aide, A. Freud prenant, comme elle le dit, les choses à la légère, conseille de « n'approuver ni de gronder ». L'effet est fulgurant : « en l'absence de toute critique, l'enfant perdit toute mesure. Elle raconta partout chez elle ce qu'elle n'avait exprimé jusque-là que dans son analyse, elle s'enivrait *comme auparavant chez moi* d'un tas de représentations, comparaisons, et expressions anales. Parallèlement elle

2. Anna Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, P.U.F.

ne livrait plus de matériel pour son analyse ». La scène s'est déplacée. Et Anna Freud de conclure : « d'une enfant inhibée et névrosée, j'avais fait une enfant méchante et perverse ». Alors, elle décide de réagir, et à la séance suivante : « Je déclarai à la petite qu'elle avait rompu le pacte, j'avais cru qu'elle voulait me raconter ces saletés pour en être débarrassée, mais maintenant je voyais qu'il n'en était rien, elle voulait raconter toutes ces choses à la maison uniquement pour le plaisir qu'il y avait. Je n'avais rien contre cela, mais je ne pouvais pas comprendre pourquoi elle avait encore besoin de moi. Nous pouvions mettre fin à nos séances et lui laisser son plaisir. Si elle voulait poursuivre les séances, il fallait qu'elle ne *racontât plus ces choses qu'à moi-même et à personne d'autre*, que moins elle en parlerait à la maison, plus il y aurait de choses à dire à la séance ». La petite devint alors « *très pâle* » et lui dit : (p. 70) « si tu me dis que c'est ainsi, alors je n'en parlerai plus du tout ». Et A. Freud de commenter : « l'analyste réunit dans sa personne deux tâches difficiles et en fait contradictoires : *il faut qu'il éduque et qu'il analyse* ». Or, dans cet exemple précis, l'intervention d'A. Freud n'a rien d'éducatif, elle ne fait que remettre en place (à sa façon) les conditions de la poursuite de l'analyse, rattrapant en quelque sorte sa propre bévue ayant entraîné un acting out chez la fillette. Tout cela procède de ce que A. Freud appelle les conditions d'entrée dans la cure. Ces conditions sont ici au prix d'une véritable destitution des parents. L'analyste dit-elle « *décidera* » quelle part des tendances sexuelles infantiles doit être domptée ou rejetée comme *inutilisable dans le monde civilisé* ; combien doit être admis à la satisfaction immédiate, et quelle part *doit être* entraînée dans la voie de la sublimation. Bref l'analyste s'occupera de tout. De plus, « l'enfant ne sera disposé à accorder *la première place* dans sa vie affective à ce nouvel objet de son attachement, que s'il sent que *l'autorité de l'analyste est placée encore au-dessus de celle des parents* » (p. 66). Prendre la place des parents comme moyen d'action apparaît comme un forçage vers la névrose de transfert, quoi qu'en dise A. Freud. Mais pourquoi ? C'est là le *hic* : « les parents qui auront été la cause de la maladie de l'enfant, sont réellement les mêmes personnes avec les mêmes points de vue » (comme si un point de vue ne pouvait pas changer), « il paraît *dangereux de leur laisser la décision* sur la destinée de la vie instinctive maintenant libérée ». On voit que ce qu'il peut y avoir de pertinent dans une formulation maladroitement comme « les parents qui ont été la cause de la maladie », n'est absolument pas réutilisé dans une perspective psychanalytique : ils ont été la cause, donc on les met à part.

A partir d'une telle position à l'égard des parents, comment concevoir que cela puisse narcissiquement être admis sans plus de problème par

un enfant ? Est-il soutenable pour un enfant d'avoir affaire à quelqu'un qui prendrait une telle place de façon volontariste ?

Revenons au transfert, puisqu'il ne s'agit que de cela lorsqu'on parle de névrose de transfert³. Il convient d'examiner les choses sur au moins deux points : le premier, annoncé plus haut, concerne la question de la répétition, le deuxième évidemment ce qu'il en est du sujet supposé savoir puisque le transfert s'origine là.

1) Peut-on parler de répétition dans une cure d'enfant ?

Un enfant n'est pas une « grande personne », les choses ne sont ni complètement constituées ni complètement élaborées, elles sont en cours ; de ce fait, on ne peut donc fondamentalement parler de répétition⁴. J'avance qu'il s'agit de points d'achoppement, de points de butée, *mais sur un parcours en train de se construire* (et non déjà construit, ce qui fait une différence de taille).

C'est un fait d'expérience de constater que l'enfant ne va jamais plus loin que ce à quoi ses parents l'autorisent ; cela s'illustre généralement d'un *non dit*, entraînant en écho cette aptitude particulière aux enfants à répondre dans un registre de *non savoir*, à entendre : « Je n'ai pas à savoir », dont le point extrême *n'est rien d'autre que la débilité*. Je situerai donc beaucoup plus cette forme de répétition spécifique à l'enfant comme insistance d'une parole, *insistance d'une question*.

Si nous poussons un petit peu plus les choses, nous voyons que dans une cure d'adulte, la répétition implique quelque chose d'achevé (avec toutes les ratures que l'on voudra), *cette répétition, fait référence à la structure du sujet*. Ceci n'est pas le cas chez l'enfant. Ces points d'achoppement, ces points question, sont en rapport avec ce qu'il est dans la place particulière qu'on lui attribue dans un mythe familial ou dans une place d'objet de jouissance par exemple, en tout cas en rapport avec les signifiants familiaux et au premier chef le signifiant enfant ; l'enfant est toujours associé de très près à la castration de ses géniteurs. Et bien, là encore, c'est un fait d'expérience clinique de voir que cette place de l'enfant est *parfaitement modifiable* dans le fantasme parental dès lors que les parents ne sont pas mis hors du coup et que quelque chose s'analyse aussi avec eux (non sans effet bien sûr et parfois dramatiquement), permettant à l'enfant de faire un pas de plus. Dès lors il est impossible de parler de structure achevée chez l'enfant, au sens d'une position singulière immuable à l'endroit du désir. Bref, au

3. Je suis pour ma part sidéré de lire sous la plume de certains analystes « psychose de transfert » !

4. Il ne s'agit évidemment pas ici de la répétition style *Fort-Da*.

sens diagnostique du terme, j'avance pour ma part *qu'il n'y a pas de structure chez l'enfant*⁵.

2) Du point de vue du transfert, cette « mise dans le coup » des parents institue l'analyste en place double : il est sujet supposé savoir pour l'enfant, parce qu'il est sujet supposé savoir pour ses parents.

L'analyste a en quelque sorte à supporter ce qu'on pourrait appeler un transfert familial, où il est fréquent de voir surgir trois générations, c'est-à-dire une irruption réelle des grands-parents dans la cure. C'est ce point précis — mal situé, car là où il n'est question que de désir, d'autres ont vu du comportement — qui a donné naissance, de façon perversie, à ce qui se qualifie de « thérapie familiale », tirant caution de la psychanalyse là où il s'agit de tout autre chose. Chez l'enfant, il est frappant de constater que le sujet supposé savoir fait appel d'abord à la notion de divination, disons que le sujet supposé deviner en est la forme la plus fréquente. Plus encore la cure, le plus souvent, ne s'engage vraiment qu'après une parole de l'analyste résonnant particulièrement et faisant répondre à l'enfant, « comment as-tu deviné ça ? » A titre d'exemple, rappelez-vous, Françoise Dolto disant à Dominique : « Ça t'a rendu pas vrai », et Dominique de lui répondre : « Comment est-ce que vous savez ça ?⁶ » ; ou encore Hans disant à propos de Freud : « comment le professeur a-t-il pu deviner tout ça ?⁷ »

Cette forme spécifique du sujet supposé savoir renvoie surtout au fait que l'enfant est dans un *moment actuel de constitution du refoulement*.

A partir de là, il faut constater que pour beaucoup d'analystes s'occupant d'enfants (et pas seulement), il y a eu une dérive, pour ne pas dire une perversion dans l'utilisation du concept de sujet supposé savoir.

Concernant les enfants, ne pas prendre en compte le fait que l'analyste supporte un transfert familial, considérer qu'être au plus près de l'éthique analytique avec un enfant c'est seulement l'écouter lui et faire fi de ce que d'abord ses géniteurs disent de lui (*à savoir ce qui fait l'élément spécifique, la composante absolument irréductible d'une cure d'enfant*), bref méconnaître que c'est d'abord au niveau du discours sur l'enfant qu'est repéré outre sa place, mais aussi quelques signifiants d'importance, n'est rien d'autre que *simplement se moquer du savoir textuel*!⁸ Une telle position va dès lors impliquer qu'on lui substitue, en

5. Généralement lorsque les analystes parlent d'enfant hystérique, obsessionnel, psychotique ou pervers ils n'assurent leur dire qu'à partir de symptômes.

6. F. Dolto, *Le cas Dominique*, Seuil, 1971.

7. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, P.U.F.

8. Savoir textuel que l'analyste dans son ignorance inaugurale choisit de savoir.

toute occasion, un savoir de référence, théorique; c'est se croire freudien à la manière *seulement* dont Freud répondait à Hans que « bien avant qu'il ne vint au monde, *il savait déjà* qu'il y aurait un petit garçon qui aimerait tellement sa mère... etc. ». Le *déjà su* (à l'avance) a amené nombre d'analystes à occuper une place non de supposé savoir, mais de sachant. Une telle conception fait verser la cure dans une dimension entièrement imaginaire, tirant caution symbolique de la production de dessins par exemple, avec bien sûr exclusion garantie de tout effet de surprise, le cadrage œdipien, comme il se doit, étant là à l'avance !

On trouve, entre autre, une illustration de cela dans le n° 29 d'*Ornicar?* à propos d'une cure d'enfant et du questionnement spécifique de l'auteur concernant la fin de l'analyse (p. 154) : « Vous noterez dans le déroulement de cette cure, *le peu de connaissance*⁹ que j'ai de l'histoire de l'enfant et de sa famille, je me suis *contenté*⁹ de recevoir ce que cet enfant apportait *sans avoir*⁹ à chercher de renseignements ailleurs, *chez la mère par exemple*⁹. Enfin vous noterez autre chose de *très simple*⁹ qui a guidé mon action : *d'un côté*⁹ la métaphore paternelle, la référence phallique, *de l'autre*⁹ l'objet. J'aurais certes pu interpréter l'émiettement de son monde du début *à partir des objets prégénitaux*⁹, mais il me semble qu'en l'occurrence la métaphore paternelle joue le rôle que Lacan attribuait à son stade du miroir : *rôle de balayette* qui permet de résorber l'efflorescence de l'imaginaire. Ce fil, la métaphore paternelle *qui m'a permis de ne pas trop m'égarer*(!) a permis à cet enfant de prendre sa cure en main, car sa cure c'est lui qui l'a menée, moi je dirais que j'étais là. » Sans plus de commentaire.

De par la position de l'enfant, appelons-le comme on voudra, enfant symptôme, enfant porteur de la question familiale, enfant plus de jouer... etc., le savoir textuel se trouve situé à un double niveau : au niveau de l'enfant certes, mais aussi et avant tout au niveau des parents ou d'un des deux parents dans le discours qu'il tient sur l'enfant. Nécessité donc d'une double écoute pour l'analyste. L'analyste est en place de supporter un transfert des deux côtés. Comment dès lors ne pas voir l'impossibilité de conduire une cure avec un enfant en ne voulant rien savoir du discours qui est tenu sur lui non seulement au début, mais tout au long de son déroulement ?

Etant donné ce que j'ai avancé concernant la façon singulière de situer transfert et sujet supposé savoir dans une cure avec un enfant, qu'en est-il de la fin ? La fin de la cure avec un enfant peut prendre plusieurs formes. La plus courante est lorsque tout le monde estime que

9. Souligné par moi.

maintenant tout va à peu près bien, et je considère pour ma part qu'il n'y a pas lieu de forcer les choses. Mais il arrive aussi que les choses se modifiant chez l'enfant, cela entraîne un tel vacillement chez l'un des deux parents dû au fait que la place qu'il faisait occuper à son enfant se trouve en quelque sorte vacante, qu'il en vienne à demander pour lui-même une analyse ; le cas est fréquent. Il y a enfin un autre cas de figure plus particulier que celui-ci : je veux parler de ces cas où les choses sont apparemment réglées de l'avis de tous, et où pourtant ces enfants entament ce qu'on pourrait appeler « un deuxième tour », avec une dimension que je qualifierais de « didactique » faute de mieux. Ce deuxième tour est en effet généralement inauguré par une série de questions concernant le désir de l'analyste, déguisée généralement en questions concernant sa profession et la façon d'y accéder. J'ai remarqué que dans ces cas-là, il s'agissait presque toujours d'enfants aux prises avec une réalité extrêmement difficile concernant leurs parents (alcoolisme, maladies mentales, grand handicap physique... etc.) ; ces enfants-là semblent avoir affaire très tôt à la question de la castration de leur père, comme si devait se faire prématurément un travail de deuil ; j'ajoute enfin que ce « deuxième tour » semble tenir aussi au fait qu'ils sont souvent en posture d'occuper pour leur famille une véritable fonction psychothérapeutique.

Un mot de conclusion. Pour aller au bout de notre propos, il faudrait traiter concernant la fin de la cure de la destitution subjective. Cela ne se pose pas directement dans ces termes chez l'enfant, étant donné que transfert, sujet supposé savoir, et surtout *enjeu* d'une analyse sont spécifiques chez l'enfant. Peut-on cependant avancer, concernant cette destitution subjective (moment où le sujet déchoit de son fantasme) qu'il en est question non pour l'enfant, mais pour un de ses géniteurs (voire les deux), en ce qu'il a opéré (non sans effet pour lui), une *modification*, voire une *destitution* de la position subjective de son rejeton dans son propre fantasme. C'est un fait que la dimension dépressive est absente chez l'enfant en fin de cure, mais qu'il est fréquent de la noter à ce moment chez l'un des deux parents. C'est souvent le prix à payer pour le faire passer d'une dimension d'appartenance à une dimension d'existence.

Un dernier mot concernant la question insistante de la différence analyse avec un enfant / analyse d'adulte : je propose de considérer, étant donné ce que j'ai avancé plus haut concernant le « pas de structure » chez l'enfant, que dès lors qu'il y a précisément structure repérable chez un jeune sujet, nous ne sommes plus dans la psychanalyse *avec* un enfant, mais déjà dans les conditions d'une possible cure « type ».

La vie n'est pas un songe

Le dormeur du val

C'était un petit garçon de huit ans. La mort de son père, cinq ans auparavant, l'avait laissé dans un état de sidération, d'inaptitude générale. Gentil, calme, trop poli, il ne faisait rien en classe et restait planté devant la télé à la maison. Comme il parlait mieux en dessinant, je le laissais faire, et on s'était ainsi accompagné de séances en séances, sans beaucoup d'effet.

Il entama un jour le dessin de quelques barbus, « des arrière-arrière grand-pères », puis les entoura chacun d'un cadre, ajouta ficelle et clou et obtint une galerie de portraits. « Mais ton dessin, c'est un dessin de dessins ! » lui dis-je, ce qui le fit rire.

La fois suivante, grimpé sur une chaise, il entreprend sur le tableau un dessin dont la dimension le dépasse : des montagnes et un type couché en bas. Il descend de sa chaise, reste debout et annonce : « je vais vous réciter une récitation ». *Pas de titre*. Guilleret, il attaque : « C'est un trou de verdure, etc. » Pour quelqu'un qui n'apprend rien en classe, il sait toute la récitation, bien au début, puis de plus en plus hésitant. Il arrive d'une voix vacillante jusqu'à :

« *Il dort dans le soleil, la main sur la poitrine*

« *Tranquille.*

Impossible de dire : « *Il a deux trous rouges au côté droit.* » Son angoisse est violente. Il est blême, l'air absent. Il prend ma main et la pose sur sa poitrine. Je remplace ma main par la sienne et je le vois peu à peu reprendre des couleurs, en silence, attentif aux battements de son cœur.

La séance d'après, je le vois arriver... en homme d'affaires pressé. Il a un blazer sombre, neuf, un porte-document noir sous le bras (le porte-document de son père, précise-t-il), il consulte ostensiblement une grosse montre (la montre de son père également), il est presque

caricatural. Il est soucieux de l'avenir de son frère, de sa mère. Des tâches urgentes semblant l'attendre, je le laisse aller à ses occupations, il me paraît bien parti pour fabriquer, comme on dit, de « bons » symptômes obsessionnels. Je lui dis au revoir.

L'espace dans lequel se sont développés les troubles de cet enfant — troubles que Freud, dans l'Homme aux loups, appelle « névrose infantile » — est celui qui s'étend entre ce qui l'a « frappé », la mort de son père, et ce qui est intervenu après coup, le refoulement symbolique de ce dormeur du val. Entre cette « frappe », du domaine de l'imaginaire, qui ne pouvait accéder à la verbalisation et ce qui, après-coup, est tombé dans les dessous, *unterdrückt*, personne jusque-là, de la mère ou de l'entourage, n'avait pu donner à cet enfant ce que Lacan appelle « le mot », comme point central de refoulement autour duquel allaient pouvoir s'organiser non plus ses troubles de névrose infantile, mais ses symptômes enfantins.

Le dormeur du val est une nomination, reconnaissance du désir de cet enfant au lieu de l'Autre, en l'occurrence son père mort, nomination dont l'effet est double. Elle permet d'une part de constituer ce sur quoi la méconnaissance va pouvoir s'installer (passer de ce que Freud appelle un inconscient non refoulé à l'inconscient) et d'autre part, de constituer le surmoi efficacement, surmoi grâce auquel l'enfant va pouvoir engager, par l'articulation du désir et de la loi, son intégration dans le monde symbolique, *via* son histoire familiale.

Quelle est la valeur d'arrêter là, très précisément, l'intervention de l'analyste ? Si la vie était un songe, comme Melanie Klein le laisse supposer, l'analyste continuerait. S'il s'agissait d'une cure d'adulte, l'analyste n'entérinerait pas ce qui pourrait alors relever d'un épinglage du sujet à une signification. Mais il s'agit d'un enfant aux prises avec un défaut de refoulement qui se révèle constitutif et il est indispensable de prendre en compte non seulement les valeurs symbolique et imaginaire de ce refoulement mais aussi ce qu'il en est du refoulement *réel*. Pour ce faire, rappelons que le refoulement porte sur ce que Lacan, après Freud, appelle représentant de la représentation, *Vorstellungsrepräsentanz*. Insistons alors sur le fait que, dans le fameux jeu de la bobine du petit-fils de Freud, le jeu du *Fort-Da*, le difficile est de ne pas perdre de vue que, si la bobine est l'objet *a* et la mère la représentation « frappante », *Vorstellung*, le représentant de la représentation « frappante », c'est le *jeu lui-même*. La seule façon de « participer » pour l'analyste à ce que l'enfant est en train d'engager sur la voie de se réaliser comme sujet, dans ce temps de l'enfance, la seule carte que le psychanalyste a en main et qu'il doit jouer à ce moment-là, c'est de laisser le *jeu lui-même* chuter dans les dessous, être refoulé, autrement

dit, le « laisser s'arrêter là » et renoncer à connaître les symptômes qui enfin, peuvent se construire.

De quelle façon cet enfant trouvera ou non sur son chemin d'adulte ce dormeur-là, *chi lo sa* ?

Les liens du sang

Il ne faudrait pas en déduire que « fournir le mot » soit le lot de l'intervention de l'analyste. Dans l'« accompagnement » qu'il fait auprès de l'enfant, dans des séances souvent bien proches des séances avec des adultes psychotiques, l'analyste peut simplement faciliter que ce soit les parents qui le fournissent à l'enfant.

C'est une fillette de onze ans. Elle va bien, travaille bien en classe mais écrit depuis toujours ainsi et comme elle grandit ses professeurs n'admettent plus cette particularité.

Les séances commencent, ordinaires, sinon que la mère veut y assister. Et comme elle doit bien avoir une raison de ne pas vouloir « lâcher » sa fille, je la laisse faire. Elles sont toutes deux coopérantes, spirituelles, on croirait presque qu'on « papote ». Jusqu'à :

— Et sa sœur ?

La mère : — Sa sœur ?

— Oui, sa sœur ?

La mère, amusée — Ne cherchez pas de liens entre sa sœur et elle, chez nous, les enfants viennent avec les cigognes.

— ?

— Je veux dire qu'on les a adoptées, elles le savent, il n'y a pas de problèmes de ce côté-là.

— Et vous avez choisi deux filles ?...

L'air s'est solidifié d'un coup, la même angoisse les étreint toutes deux, inattendue, massive.

— Oui, c'était la seule condition que nous mettions à l'adoption, pas de garçon...

— ?

— Oui, les enfants qu'on adopte, *on ne sait pas* d'où ils viennent, *vous savez*, avec un garçon, il y aurait eu des risques, en grandissant, *les liens du sang se seraient mis à parler*.

La fois suivante, la fillette vient seule. Elle est enchantée, elle a enfin réussi ce qui lui était impossible jusque-là. Croyez-vous qu'il s'agisse de son écriture ? Pas du tout ! Elle a réussi à s'inscrire au club sportif (dont il n'a jamais été question) et espère bien se faire des amies. Je pense aux liens de l'amitié et lui dis simplement au revoir.

Starwar

Il a trois ans, il est superbe, il parle « comme un livre » mais il souffre de terreurs nocturnes dramatiques, il se lève la nuit en hurlant, court affolé comme pour échapper à quelque chose, cherche à s'arracher la poitrine. Voilà plusieurs séances qu'ils viennent, lui et sa mère. Sa mère parle, il est assis, distrait. Il est question de son père, il écoute, poli. Elle s'énerve contre ce père impossible, ils sont en train de divorcer, liste de récriminations. « Ah ! Je me demande ce qu'il fabrique ! » Il s'est levé et s'est accroché à la table, des deux mains, en me regardant. Je lui demande : « Qu'est-ce qu'il fabrique, ton père ? » Réponse immédiate : « Des robots. » La mère rit : « Mais non, il veut dire... Mon mari travaille dans l'électronique. » Il maintient : « Des robots, c'est Mamie qui me l'a dit. » Je demande : « Ils sont comment ces robots ? » « Dehors, c'est des hommes, et dedans, y'a un rond (il trace un rond sur sa poitrine, il porte un tee-shirt clair avec un gros rond foncé devant, genre Guerre des étoiles) et si on ouvre le rond, y'a toutes les mécaniques. »

La mère appelle au téléphone la semaine suivante : « Croyez-vous que je doive venir aujourd'hui, c'est peut-être une coïncidence mais il dort bien depuis une semaine. » « Faites comme vous voulez. » Elle n'est pas venue.

Dans chaque cas, par exemple dans celui de ce petit garçon, on pourrait développer bien des aspects de ce qui, en l'occurrence, l'avait amené à fabriquer ce trouble, de ses vacances chez la mamie, de ses questions aux cousins sur « Comment on fabrique les enfants », etc. Mais le point décisif est de reconnaître le moment où l'enfant est « placé juste » quant à ce qui va constituer le noyau du refoulement et là, renoncer à agir sur la façon dont l'enfant va intégrer l'histoire familiale, le « redonner » aux parents qui, pense-t-on souvent, vont agir tout de travers. C'est exactement à ce travers-là que l'enfant doit avoir directement à faire.

Gllloq

Dans cet état intermédiaire, entre « frappe » et refoulement, les rencontres signifiantes se font en personne et l'enfant à affaire à des signifiants vivants. C'est sous cet angle qu'il faut considérer l'entrée en scène, dans les séances, d'autres personnes, le plus souvent des parents, et on voit que l'arbitraire sur ce point n'est pas de mise, pas plus celui de ne jamais voir les parents que celui de les rencontrer à tout prix.

Ainsi cet enfant de neuf ans. Il a « des problèmes en français ». Lui

considère qu'il n'en a pas, sauf un à la rigueur, en cherchant bien : « En français, je ne trouve jamais le sujet. » Son nom de famille contient deux L. Son père est « trop occupé » pour venir.

— « Tu connais l'histoire du type qui s'appelle Gloq et qui n'a pas besoin de prendre l'avion ?

— Raconte...

— *IL* ne prend pas l'avion parce que *J'ai* deux ailes au cul. » Nous rions.

— « Tu sais réciter l'alphabet très très vite ? ABCDEFGHIJK... (*il reprend sa respiration*) MNOPQRSTUVWXYZ.

Il recommence une deuxième fois, pareil.

— Il manque le L dans ton alphabet.

Il perd son air rieur et répond du tac au tac :

— C'est parce que c'est un alphabet tchèque.

— Hein ?

— Y'a pas *de L* dans l'alphabet tchèque.

L'angoisse monte.

— C'est mon père qui me l'a dit, y'en a pas, y'en a un qui est comme un L, mais c'est pas... ». Il fait le geste de barrer quelque chose devant lui. Il pleure.

Il raconte que son père lui a dit en confidence qu'il était amoureux d'une femme tchèque, il a peur qu'il parte en Tchécoslovaquie. Ajoutons qu'il a souvent dit comment les aléas de la séparation parentale le contraignaient à choisir entre les deux domiciles Sacy-le-Grand ou Sacy-le-Petit, à écrire *ça scie* comme le prouve la séance.

A la séance suivante, il amène son père en personne.

Là est l'enjeu symbolique, dans cette présence du père supportant le nom propre que l'enfant ne parvient pas à désengluer de la langue, à décoller de la personne jusqu'à lui donner fonction de Nom-du-Père, incapable de trouver le sujet et de conjuguer Je, Tu, Il. C'est par sa présence que le père agit dans la séance et s'évertue à chercher ce qu'il a dit ne sert de rien.

Eugenia Sokolnicka

Licenciée ès sciences de la Sorbonne (Varsovie)

Analyse d'une névrose obsessionnelle infantile *

En avril 1919, un médecin m'envoya en analyse un petit garçon de dix ans et demi. L'enfant était petit pour son âge et très amaigri ; il souffrait de divers états obsessionnels. Il ne pouvait rien toucher, de sorte que sa mère devait l'habiller et le nourrir. Si quelqu'un, surtout la mère, touchait quelque chose d'une main, l'objet concerné devait être reposé à la même place, ensuite cette même opération devait être exécutée avec l'autre main, puis avec les deux à la fois. Il était particulièrement irritable lorsqu'on avait posé un objet à côté d'un autre. Lui-même ne voulait absolument rien toucher. Quand cela se produisait par hasard, la mère devait accomplir le cérémonial. En conséquence la moindre action s'accompagnait de tant de cérémonies, qu'elle exigeait souvent de nombreuses heures. La mère me pria de lui réserver une heure l'après-midi, car comme nous l'avons précisé, elle ne pouvait finir d'habiller le petit garçon avant midi et demi. L'enfant souffrait véritablement de la faim, parce qu'en mangeant il crachait une ou plusieurs fois dans la main de la mère toute bouchée qui n'était pas introduite « comme il faut » dans la bouche. Avant de manger il lui fallait, tout comme la mère, prendre une position déterminée ; quand un pied était placé un peu trop en avant, tout un cérémonial devait se dérouler jusqu'à ce que les deux pieds soient parfaitement alignés etc. Lorsque quelque chose se produisait à l'encontre de l'obsession, il se tordait de douleur. Dans ce cas il avait souvent des absences¹, puis se

* *Internationale Zeitschrift für Ärztliche Psychoanalyse*, t. VI, Jahrgang 1920, p. 228-241. Traduit de l'allemand par Michel Cresta et Martine Meskel.

1. *Geistesabwesend*. Le terme *Geistesabwesenheit* (littéralement : *absence d'esprit*) est traduit ici par *absence*. (N.d.T.)

mettait en furie, se jetait sur sa mère, lui arrachait ses vêtements, lui tordait les mains aussi fort qu'il pouvait, et souvent il la mordait (la première fois qu'elle vint me voir, elle me montra une cicatrice qu'elle avait à la joue à la suite d'une morsure) ; puis il était pris de crises de larmes et se laissait tomber sans forces sur un siège. C'est sur la base de ces absences qu'un des neurologues les plus réputés de Varsovie diagnostiqua une épilepsie. Après, lorsqu'on racontait au petit ce qu'il faisait à sa mère quand il était dans ces états-là, il se mettait à pleurer et à demander pardon. A l'état normal de conscience, l'enfant se montrait toujours obéissant et bien élevé, même trop bien élevé. En dehors de ses états obsessionnels il souffrait continuellement d'une forte migraine et se plaignait de ce que « dans sa poitrine il y eût une pierre qui l'écorchait en frottant ». Il s'agitait continuellement, la pierre le gênait, et il n'avait généralement pas un instant de répit. Avant la maladie l'enfant fréquentait un lycée d'Etat de Minsk, où il apprenait très bien et se montrait très doué. Je puis à peine décrire le degré d'inhibition de la pensée auquel il était parvenu : la plupart du temps il était incapable de penser, puisque le mal de tête l'en empêchait.

La maladie se déclara au cours du séjour à Minsk sous le régime bolchévique, où la population, surtout les juifs (dont sa famille), a connu de rudes épreuves. Le grand-père s'était enfui devant l'entrée des bolchéviques ; on avait condamné l'absent² par contumace à une amende de 100.000 roubles, de sorte que le père du petit garçon, afin d'échapper comme son père aux persécutions, dut aussi prendre la fuite et quitter la ville bolchévique. La grand-mère fut arrêtée, mais bientôt remise en liberté. La famille a connu quelques perquisitions brutales. Bref on dut continuellement trembler pour sa vie, ce qui ébranla fortement l'enfant sensible. La mère me raconta que la maladie s'est d'abord manifestée par le fait qu'il relevait constamment dans la rue ses deux pieds alternativement pour regarder ses semelles. (Au cours de l'analyse de nouveaux actes obsessionnels faisaient toujours leur apparition. Je ne saurais dire s'il s'agissait dans tous les cas de « symptômes passagers », ou si la mère avait oublié de m'en informer au début.) La maladie était une torture pour lui et pour sa mère. La mère devait en passer comme lui par tout le cérémonial obsessionnel, ainsi que par la maladie à proprement parler, de sorte qu'il prit quasi exclusivement possession d'elle. Pour les parents il était frappant de constater que, lui qui autrefois aimait tant son père et était aimé de lui,

2. *Abwesend*. On ne peut que remarquer la similitude du terme avec les *Geistesabwesenheiten* (*absences*) de l'enfant. (N.d.T.)

ne se laissait plus embrasser par celui-ci depuis la maladie, ne sortait ni ne voulait rester à la maison en sa compagnie. Par contre il ne quittait pas sa mère.

Le traitement qui dura en tout six semaines ne fut pas une psychanalyse au sens strict. Le patient rêvait très peu, pas du tout les premières semaines, puis rarement et fragmentairement. Pendant ces six semaines j'obtins uniquement quelques rêves bien structurés comme il est donné d'en entendre régulièrement dans d'autres cas. Au début je m'attachais exclusivement à surmonter le caractère exceptionnellement fermé du petit garçon et à vaincre son inhibition de la pensée, afin d'obtenir de force un contact quelconque avec lui. Mon intervention fut à demi analytique, à demi pédagogique, mais fondée sur la compréhension analytique.

Dans ses actes obsessionnels deux détails en particulier me frappèrent : d'abord pourquoi le fait que quelqu'un posât (*legte*) un objet sur un autre l'agaçait-il au plus haut point et pourquoi le chemin devait-il être libre devant chaque objet à déplacer ? Ensuite pourquoi devait-on tout prendre des deux mains, sous peine de devoir refaire correctement le geste avec tout un cérémonial, si l'objet n'avait été touché par erreur que par une seule main ? Je lui demandai de me faire part des idées incidentes³ se rapportant à cela, et s'il savait quelque chose sur l'origine de cette singulière obsession. Il me raconta qu'un jour, avant d'être malade, il voulait grimper sur la galerie qui courait autour de la maison en escaladant la fenêtre. La bonne d'enfants qui s'occupait de sa sœur plus jeune que lui de quatre ans, lui dit qu'il ne fallait pas le faire ; s'il le faisait, le Bon Dieu le punirait en le faisant cesser de grandir. Et pourtant il le fit.

« Mais qu'est-ce qui te gêne quand on déplace des objets ? »

— Quand on le fait, l'objet ne grandit plus, la main qui le fait raccourcit. Alors il faut reposer (*zurücklegen*) l'objet avec la même main, puis le prendre et le reposer avec l'autre main, puis enfin refaire l'action avec les deux mains ensemble et alors tout va bien à nouveau.

— Crois-tu que les objets grandissent ?

— Non, non, plus maintenant. Mais autrefois j'y ai cru. »

(Il devint ainsi clair pour moi qu'il s'agissait là de la transgression d'un interdit et de la protection contre la punition du Bon Dieu. Je compris bientôt à quel point la croyance de l'enfant en sa toute-

3. *Einfälle*. Nous avons opté ici pour la traduction proposée par la *Transa* et par les dernières traductions parues aux P.U.F. (N.d.T.)

puissance était restée inébranlée, et à quel point le cours de la maladie et la guérison ne dépendaient pas de mon pouvoir mais du sien.)

« Bien, dis-moi à présent comment en es-tu arrivé à contraindre ta mère à faire la même chose, elle qui ne grandit plus ? Je ne me rappelle plus exactement sa réponse, mais je sais qu'il était question de protéger la mère contre une maladie. »

Peu de temps après le début de la cure, au bout d'environ une semaine, je me heurtai à un obstacle inattendu, plus précisément à un secret qu'il était impossible à l'enfant de trahir, un véritable tabou. Il était intéressant de voir sa façon de souligner que si quelqu'un le sait, il n'y a plus alors de secret, et tout le monde peut savoir. Et ce secret, personne ne peut le savoir, pas même Maman, à qui il dit pourtant tout. Il lui est absolument impossible de parler ni de ce sujet, ni sur ce sujet, parce qu'il ne peut le dire à personne même si sa santé en dépend. Des jours entiers tous mes efforts directs et indirects restèrent vains. Je laissai alors reposer les choses, et dirigeai mon attention dans une autre direction. Jusque-là rien n'avait été dit sur la sexualité ; l'assurance que je lui donnais qu'il pouvait *tout* me demander et obtiendrait une réponse sur *tout*, ne fut suivie d'aucune question en ce sens. Car je pensais en moi-même : peut-être parviendrai-je par cette voie au secret d'une façon ou d'une autre. Peu de temps après, lors d'un entretien, le petit mentionna le mariage de la bonne et son départ par conséquent de la maison.

— « Qu'est-ce que c'est "se marier" ? Tu comprends ce que ça veut dire ?

— Je ne peux pas le savoir, je suis trop petit.

— Quelqu'un t'a-t-il fait croire cela ?

— Je le sais par moi-même. »

C'est alors que je lui expliquai la fausseté d'une telle opinion. Elle contient un élément de savoir, mais certainement un faux savoir. Seulement les hommes font beaucoup de choses qui deviennent vilaines justement à cause d'un tel faux savoir, mais ces choses ne sont pas vilaines par elles-mêmes et ne sauraient l'être, parce que dans la nature rien n'est vilain. Lui-même impose des restrictions à son propre savoir, restrictions qui s'étendent ensuite au monde entier et surtout à sa [faculté de] savoir. C'est pour cela qu'il ne peut apprendre et tous ses efforts pour ne pas penser lui donnent un tel mal de tête. Je lui proposai de transformer ce vilain sujet en conversations de sciences naturelles, afin qu'il apprenne ce que d'autres enfants de son âge savent déjà. Ces éclaircissements sur la sexualité durèrent quelques jours. Je commençai intuitivement par la fécondation des fleurs, et l'incitai à tirer lui-même des conclusions.

Puis je revins insensiblement au secret en disant que je l'aiderai autant que possible, mais qu'à partir de maintenant je ne savais plus rien de ce qui pouvait encore le tourmenter, et qu'il s'agissait certainement du secret qui devait avoir de bonnes raisons pour rester ainsi caché. Maintenant il devait m'aider afin que je puisse l'aider par la suite (il se sentit alors déjà soulagé) ; il lui fallait me confier « *le secret* ». Il ne voulut pas promettre de me le divulguer un jour prochain, la loyauté et l'amour de la vérité de cet enfant étaient si grands, qu'il ne promettait jamais quelque chose sans la totale certitude de pouvoir tenir sa parole. Il en resta au fait qu'il allait réfléchir à la chose jusqu'au lendemain. Finalement je parvins à entendre le secret suivant : son ami à Minsk, appelé Monja, racontait qu'il possédait une automobile blindée contre les bolchéviques. Il y avait tout ce qu'il fallait à l'intérieur pour balayer l'ennemi et prendre la fuite. L'auto était électriquement reliée à la maison de Monja et interviendrait dès qu'il y aurait du danger. Une vraie « table, couvre-toi » comme dans le conte, mais équipée des dernières inventions du monde moderne. Monja voulait sauver sa famille des bolchéviques avec l'auto, ainsi que celle du petit patient.

Donc rien de sexuel ; par contre une magie à laquelle nul ne pouvait être initié à moins de lui faire perdre son pouvoir. L'ami était donc le puissant, le grand magicien. Je dois dire que le mot magicien produisait sur mon patient un effet enchanteur. Cela le ravissait, comme s'il avait attendu ce mot depuis longtemps déjà. Au cours de l'interprétation des rêves, à laquelle il participa plus tard avec empressement, il constatait toujours avec joie, lorsque l'occasion s'en présentait, qu'il était encore une fois le magicien.

Dès lors Monja apparaissait spontanément à chaque instant dans nos entretiens. Monja savait beaucoup de choses qui restaient inconnues à son ami. (*A sa manière*), il l'initiait aux secrets de la sexualité. Ainsi le patient apprenait que les enfants viennent au monde parce que « l'homme se pose (*hinlegt*) sur la femme »⁴. Monja était plus fort physiquement, en outre insolent et mal élevé (*unartig*) vis-à-vis de ses parents, qui l'injuriaient souvent et le battaient. Dans la relation il avait également le dessus sur le petit garçon timide, toujours poli et

4. Il est évident que *hinlegen* signifie ici *se coucher sur, s'étendre*. Cependant nous avons voulu restituer par l'équivalent *se poser*, l'ambiguïté de la langue allemande sur laquelle s'est structuré le symptôme. L'enfant voulait que l'on reposât, *zurücklegen*, les objets touchés. Un objet posé, *gelegt*, à côté d'un autre ou sur un autre l'irritait. Il ne supportait pas de même les déplacements d'objet, *Verlegung*. On voit l'importance de ce radical, *legen*, qui affleure à chaque instant dans la cure et la névrose. (N.d.T.)

extrêmement choyé par ses parents, jusqu'au moment où le patient eut aussi envie de se montrer insolent et mal élevé, ce qui ne lui fut possible qu'en ayant recours à des états d'absences. Ce faisant, Monja enflammait l'imagination du petit dans un sens sadique. Il lui racontait les plus connus des romans policiers (il avait une grande culture en cette matière), ainsi que des opérations chirurgicales effrayantes pratiquées au moyen de grands couteaux avec des ressorts. Après les éclaircissements sur la sexualité, le petit m'interrogeait sur les accouchements, sur les forceps, etc. Un jour il déclara à ce propos : « Je connais un homme qui doit toujours tenir sa tête vers le haut, "regarder vers le ciel" » ; cela vient peut-être du fait qu'on l'a sorti avec des forceps du corps de sa mère ?

J'essaierai à présent de décrire comment petit à petit les symptômes ont disparu en l'espace de six semaines de cure. Un symptôme se substituait à l'autre et il s'en présentait toujours de nouveaux. Beaucoup correspondaient à une simplification du symptôme disparu, par exemple le fait de heurter un meuble avec le corps et devoir le heurter avec une autre partie du corps. Ou bien, marchant dans la rue, s'il frottait du pied une chaussure de sa mère, il allait aussitôt faire la même chose de l'autre côté. Pendant quelques temps il fit des mouvements avec les deux mains dans la région du nez, ce que faisait, comme me l'a raconté sa mère, un fou de Minsk qui apparaît dans un des rêves de l'enfant.

Pour un temps il ne permit pas que l'on approchât du lit de sa mère, avec qui il dormait, et il poussa le lit de sorte qu'un côté soit collé contre le mur. Si quelqu'un pourtant le faisait, il grimpait sur le lit pour se mettre en travers. Enfin il ajouta à chaque énonciation affirmative une négation. Par exemple, donne-moi du thé, ne me donne pas du thé ; je veux, je ne veux pas ; je comprends, je ne comprends pas, etc.

Je n'ai malheureusement que très peu de notes sur ce cas, les premières se rapportent à un rêve qui eut lieu un mois après le commencement de la cure. Autant que je me souvienne il avait peu rêvé jusque-là, et l'analyse des rêves progressait très difficilement. En tout je n'ai noté que trois rêves. Aussi dois-je davantage m'appuyer sur la globalité de mes impressions et de mes souvenirs, ainsi que sur les moyens pédagogiques que j'ai utilisés, que sur le matériel psychanalytique. Peu après l'entretien dont j'ai parlé, durant lequel il m'avait livré l'origine du symptôme de déplacement des objets, celui-ci disparut. A cette occasion j'essayai de lui expliquer ce que signifiait la pierre qui l'écorchait dans la poitrine : une inquiétude morale, une présentation (*Darstellung*) imagée de l'expression, « j'ai un poids sur le cœur. » Ce symptôme également disparut assez rapidement. Ce n'est que dans le

cours ultérieur de la cure que je parvins à lui faire perdre l'habitude de ses absences de la manière suivante : très tôt je remarquai que ces états n'étaient que superficiels et présentaient l'unique moyen (en dehors du symptôme, et beaucoup plus élémentaire que celui-ci) d'enfreindre les interdits parentaux. Il s'agissait simplement d'une *sorte de méchanceté (Unart)* masquée par la perte de conscience, une manière de se venger de sa mère qui s'était certes montrée « méchante » d'avoir des enfants avec le père. A ce sujet je lui fis remarquer comme il était curieux qu'un petit garçon pourtant toujours si poli, perde conscience simplement pour faire ce que les autres enfants font habituellement par méchanceté : il grince des dents, mord sa mère, lui déchire ses vêtements etc. Je demandai alors à sa mère en sa présence, de lui raconter si possible à chaque fois, malgré ses larmes, tout ce qu'il faisait durant ses absences d'esprit. « Il vaut mieux que tu sois consciemment méchant et furieux contre Maman, dis-je en plaisantant, je te promets qu'après ta guérison tu seras à nouveau gentil. » Ensuite je m'efforçai de lui démontrer que ces états étaient quasiment de la pure simulation. Je provoquai une fois à dessein un tel état, et comme il voulait se jeter sur la mère, je l'empoignai des deux mains avec force et le laissai s'effondrer dans un fauteuil. Il se mit alors à hurler comme un possédé : « Maman, Maman ! », et sans lui lâcher les mains je répétais : « Tu n'as pas ta conscience et tu appelles ta maman ! Comment fais-tu pour savoir que Maman n'est pas près de toi ? » Comme je plaisantais avec lui à ce sujet, le nez se mit à lui démanger mais il résista. Après que nous soyons devenus bons amis et qu'il ait acquis véritablement la conviction que je me donnais sincèrement de la peine pour sa santé, et que je l'avais déjà délivré de beaucoup de choses, je lui demandai un sacrifice. Je lui expliquai qu'il avait en réalité deux maladies : l'une véritable qu'il fallait traiter médicalement, l'autre apparente produite par l'attitude de parents faisant tout pour faire plaisir à un enfant malade, parce qu'ils avaient peur de ses larmes et de ses absences, et exauçaient ses souhaits injustes afin de prévenir ces états. Mais cette solution est nuisible à l'enfant qui apprend à tirer profit et privilège de la maladie. Cette seconde maladie inauthentique est si dangereuse que l'on ne saurait se rendre maître de la première aussi longtemps que le malade ne renonce pas aux avantages d'être malade. On peut se ménager de plus grandes joies en étant en bonne santé, que celles qui nous font payer de si menus plaisirs par de si grandes tortures. L'enfant intelligent me comprit et me fit confiance. Je lui proposai : « le mieux serait que nous allions tout de suite voir Maman (qui l'attendait toujours dans la salle d'attente), et que tu lui demandes de ne pas faire tes quatre volontés lorsque tu as tes absences et deviens furieux parce qu'on te refuse quelque chose ; tu

abandonneras le privilège de la maladie. Le voir lutter avec lui-même pour céder finalement, était émouvant. Bientôt ses absences disparaurent.

Je lui fis perdre l'habitude des duos obsessionnels avec sa mère. Au début de la maladie la mère était rarement contrainte de satisfaire au cérémonial obsessionnel, mais progressivement la fréquence avait augmenté. Peu de temps avant la fin de la cure j'ai purement et simplement interdit à la mère de céder, par peur de le contredire, car en faisant cela, il le savait bien, elle n'avait fait que favoriser de nombreux aspects de sa maladie. J'ajoutai qu'il lui était possible d'accomplir les actes obsessionnels tout seul, et que nous saurions bien y remédier, mais comme je ne voulais pas avoir à soigner aussi la mère, il fallait qu'il la laisse tranquille. Ma fermeté jointe à l'intérêt et à la sympathie que je lui témoignais, triompha cette fois encore de la complaisance parentale.

Je mentionnerai les trois rêves que j'ai notés, puisqu'ils sont caractéristiques de la maladie.

Le premier rêve montre une fois encore à quoi ressemble la fameuse innocence des enfants et la façon dont ceux-ci enregistrent tout, malgré les plus puissants interdits. Voici le *rêve* : « Dans une voiture d'enfant, trois jeunes filles sont assises, un voile blanc sur la tête. Un homme chasse des garçons de là. » Pendant l'analyse du rêve, il ajoute : « la voiture roulait toute seule ».

Idées incidentes :

L'une des *filles* ressemblait à la serveuse d'un restaurant devant lequel il passe en venant chez moi. Les serveuses font des « cochonneries » (*Lumperien*). Maman une fois a raconté à Papa qu'elle avait rencontré dans la rue le jeune homme, le fils de quelqu'un qu'elle connaît, un grand vaurien qui était avec *trois filles*. Papa a dit : « Ah ! le cochon ! » (*Lump*) Il sait que Papa a pensé que le jeune homme fait « ça » avec les trois filles.

C'est pour se marier qu'on porte le *voile*. Sur le chemin pour venir chez moi, il avait vu, le jour de l'Ascension, une petite fille vêtue de blanc avec le voile blanc (elle allait à la procession). L'homme qui l'accompagnait était identique à celui qui chassait les garçons dans le rêve.

Un jour, précédemment, il a rêvé encore de la *voiture*, disant qu'il demande à Maman justement d'en acheter une, dans laquelle il passera l'été à la campagne afin d'emmener sa petite sœur de quatre ans de moins que lui en promenade.

Il soutenait aussi que la voiture dans le rêve avait simplement trois roues, et qu'il y avait une roue devant et deux derrière.

Le rêve est relativement clair. On peut abstraire deux indices d'emblée de la trinité de la voiture d'enfant :

1. Il s'agit des *trois* filles que fréquentait le jeune « cochon ».

2. Toutes *trois* sont habillées de blanc comme la petite fille de la procession, comme la mariée le jour de ses noces, symbole de l'innocence. De sorte que nous savons qu'il s'agit ici de tourner en dérision « l'innocence ». Le point central de la condensation est la voiture d'enfant, qui lui rappelle la petite sœur, laquelle est effectivement née de la *mère* ; cette dernière est donc le « grand cochon » (*der grosse Lump*) = la serveuse qu'il voit en venant chez moi. Ainsi savons-nous que la dérision s'adresse à l'innocence de la mère, au secret que cache la robe de mariée. Le monsieur identique à celui qui conduisait la petite fille à la procession, n'est autre que celui qui fréquentait les « innocentes » filles cochonnes (*Lumpenmädchen*), c'est-à-dire son *père* qui le tient à distance du commerce sexuel avec la mère, « qui chasse les garçons de là ». Le rêve se rapporte à la fureur contre les parents qui ont engendré la petite sœur.

Les détails concernant les trois roues et le fait que la voiture « roule toute seule » (= onanisme ?), n'ont pas été élucidés.

Voici le *deuxième* rêve, qui eut lieu environ dix jours avant la fin de la cure. « Quelqu'un a touché la main de Papa et elle s'est déjà toute recroquevillée, elle reste paralysée. Non, pas de Papa, de quelqu'un ; oui, c'était bien Papa, je ne sais pas si c'était Papa ou un autre. Ensuite on a mis en place (ce sont à peu près ses termes) moi, Maman, Papa et la petite sœur, et un homme m'a touché les deux mains et elles ont dû rester de même recroquevillées et paralysées. Papa a dit en juif⁵ à cet homme : « C'est encore lui ! » Je me suis mis à crier dans une grande douleur : « Comme je suis malheureux ! » et je suis tombé dans un fauteuil. » Il se réveilla dans un état de frayeur tel qu'il éveilla sa mère et ne la laissa plus dormir de la nuit. Il ajouta par la suite : « Il me semble que j'ai pensé encore quelque chose. Quelqu'un, peut-être Grand-Papa, voulait escroquer⁶ une force à un homme ; le gaz, le téléphone, 100.000, c'était ça la force ! »

Déjà au cours de l'analyse il dit confusément : en rêve Papa soignait aussi en touchant.

Idées incidentes :

Il commence par le fait qu'il sait bien qu'encore une fois il a été un magicien en rêve. *L'homme qui touchait ses deux mains* portait une

5. C'est-à-dire en yiddisch (N.d.T.)

6. *Abschwindeln. Schwindel* signifie *escroquerie* mais aussi *vertige*. (N.d.T.)

demi-fourrure, comme il souhaitait en avoir une pour l'hiver prochain, et même sa casquette avait la même forme qu'une casquette de lycéen. L'homme était certainement lui-même ; une fois le Grand-Papa avait déclaré pour plaisanter : « Un grand garçon comme lui pourrait déjà aider ses parents ! » Il s'est donc représenté pour de bon en rêve comme un adulte. L'homme ressemblait aussi à un employé de bureau engagé par les parents de son camarade ; il fut arrêté par les bolchéviques et condamné à un an de prison, mais il s'évada avant la fin de sa peine. Les bolchéviques avaient condamné le grand-père absent à 100.000 roubles. Puis ils avaient arrêté la grand-mère mais l'avaient relâchée tout de suite. Le père dut fuir, car on l'aurait poursuivi à la place de son père. Un jour Papa avait employé à son sujet *les mêmes mots* en juif que dans le rêve, en s'adressant à Maman, alors qu'il ne cessait de tout faire pour empêcher Papa d'écrire.

A Minsk errait une *folle*. On disait que lorsqu'elle touchait la main de quelqu'un ou lui crachait dessus, on tombait malade comme lui et Papa dans le rêve. Il a toujours eu très peur d'elle, mais les autres enfants se moquaient d'elle.

« *Je suis si malheureux* », répétait-il souvent, lorsqu'il se tourmentait tellement pendant sa maladie. De même lui était-il absolument impossible de proférer des paroles en rêve, comme un muet de Minsk qui criait tout en ne pouvant rien exprimer.

Il n'a absolument pas vu *qui touchait Papa*. Par contre il sait comment Papa a été guéri, aussi par attouchement. Quand les enfants et Maman sont revenus de Minsk, Papa avait été très triste d'apprendre qu'il était malade ; maintenant qu'il va mieux Papa est à nouveau content.

Je me suis contentée d'interpréter assez globalement le rêve au patient. Je lui ai dit que c'était lui, comme il l'a d'ailleurs deviné d'emblée, qui pratiquait la magie. Mais comment et quel type de magie ? Le « quelqu'un », « l'homme », comme il l'a clairement reconnu lui-même aux idées incidentes, c'était lui. C'est en tant que tel qu'il accomplit deux actions. D'abord, il ensorçèle le père en le rendant malade du même coup, et dans ce rôle il se présente comme un adulte. Il identifie également le père et le grand-père, puisque tous les deux ont été menacés par les bolchéviques (l'employé arrêté). Puis, il s'ensorçèle lui-même, sous des traits à peine déguisés : il est bien cet enfant méchant qui fâche à dessein le père en ne le laissant pas écrire. Dans son rôle il a le dessus sur son père ; comme il me l'a expliqué, c'est de lui que dépend effectivement aussi la santé du père. Et ensuite il peut pratiquer le cérémonial magique, comme il le fait dans sa maladie alors que le père ne le peut pas. Tout se passe comme s'il était méchant envers le

père, comme s'il était entre autres choses malade, afin de tourmenter le père. Mais alors d'où provient cette fureur, pourquoi est-il si furieux, puisque de fait c'est lui qui détient la puissance ? Justement en rêve il a bouleversé l'ordre des choses ; jadis le père était le fort, le grand magicien qui possédait une puissance sexuelle secrète (dans le pénis) que nous connaissons bien. Comme nous le savons également, c'est en cela qu'il a rendu son fils furieux. Rien dans mes notes très fragmentaires ne peut m'indiquer si c'est à ce moment que j'ai introduit la question de l'onanisme, ce qui est hautement vraisemblable puisqu'il devint clair pour nous, dans la cure, qu'il s'était masturbé à Minsk avant la maladie pendant une courte période, mais sous la menace de la mère selon laquelle cela rendait malade, il y avait renoncé. Autant que je puisse me souvenir, il s'agissait de la deuxième phase d'onanisme ; la première, il l'avait traversée vers l'âge de quatre ans, et sa mère lui avait dit qu'il fallait toujours garder les mains sur la couverture. Je ne me souviens pas dans quelle mesure et si effectivement je lui ai expliqué clairement l'angoisse de castration en rapport avec le rêve, ce qui aurait été une excellente occasion ; cela prouve en tout cas qu'il n'en a pas été beaucoup question. Il répète ce même renversement avec le Grand-Papa qui veut escroquer « quelqu'un » de la grande puissance (gaz, téléphone, 100.000) ; c'est elle qu'il voulait escroquer jadis aux puissants adultes. Ce n'était pas lui mais le Grand-Papa qui possédait les 100.000 roubles. Mais ce qu'il a soutiré est très équivoque. Seuls les adultes possèdent effectivement la véritable puissance sexuelle, sa magie (onanisme) issue de la soif de vengeance, des souhaits de malheur contre Papa et Grand-Papa, l'a rendu malheureux, inhibé comme les fous et tout simplement malade comme le muet.

Pendant l'interprétation du rêve, surtout de la deuxième partie, il se montra sans cesse agité, presque continuellement absent, ou bien il répétait « oui-non », et aussi qu'il aurait aimé aller à la campagne, quand allais-je le laisser partir ? etc.

J'ajouterai encore quelques remarques dans la mesure où le rêve est tout à fait caractéristique des actes obsessionnels du patient. Ce qui est surtout en cause ici c'est l'angoisse de castration. Il a peut-être entendu Papa et Grand-Papa proférer la menace de castration, puisqu'ils ont habité ensemble à Minsk et aussi avant la guerre ; ou bien s'agit-il simplement du père et le fragment où apparaît le grand-père voulant escroquer la puissance ne serait qu'une référence obligée au début du rêve : pourquoi ensorçèle-t-il donc le père, autrement dit, pourquoi veut-il le rendre malade ? Mais ce faisant il opère un déplacement : « peut-être était-ce Grand-Papa ! ». Ainsi fait-il tout mieux que le père : il invente le magicien qui lui permet de tout faire par lui-même

(onanisme), ainsi que le cérémonial qui révèle la paralysie des mains. Quant au pénis éventuellement castré, lui par contre en a deux tout neufs. (Dans le rêve il ensorçèle une main du père, mais il ensorçèle ses deux mains à lui. La main est effectivement un symbole du pénis.)

Et il utilise tout cela dans le cérémonial obsessionnel, les deux mains justement, éventuellement deux parties du corps⁷. Apparemment il ne s'agit que de la reprise de détails du premier rêve : une roue, deux roues, la voiture qui roule seule.

Reste la question : quelle est l'origine de la grande frayeur du rêve qui l'empêche de dormir et le pousse à réveiller sa mère ? Provient-elle d'un matériel profondément endormi dans l'inconscient ? Non, elle est issue d'une connaissance proche, relevant du mécanisme de la maladie, et qui se fraye un passage dans le rêve. Globalement ce n'est pas un véritable magicien qui l'a rendu malheureux mais une escroquerie ratée.

Deux jours après, il rêve :

Papa est retourné à Minsk, mais on lui a donné quatre mois de permission. Maman et lui montent et descendent à toute vitesse les escaliers sans arrêt. Dans la pièce même où on faisait passer le conseil de révision aux hommes, il y avait des femmes faisant la queue.

Idées incidentes :

Le père est retourné à Minsk, mais a été réformé pour rhume chronique. Dans l'armée russe, en général il n'y a pas de *permission* de plus de trois mois. Mais il a pensé en lui-même que peut-être on lui en aurait bien donné un quatrième. Les femmes qui font la queue étaient les épouses et les mères attendant leur mari et leur fils en train de passer leur conseil de révision.

Interprétation :

Je lui explique ce que signifie cette permission de quatre mois : puisqu'il n'était pas possible d'avoir plus de trois mois de permission, cela voulait dire que Papa aurait de fait été au front le quatrième. Et que se passe-t-il alors sur le champ de bataille ? Il répondit alors plus ou moins distinctement, que l'on peut tomber sur le champ de bataille. Et Maman n'était pas parmi les femmes qui attendaient leur mari puisqu'elle monte et descend les marches avec lui. En outre, je lui explique le symbole « monter les escaliers ». Il ne répond rien, et un instant plus tard raconte toutes les histoires policières que Monja, si cultivé en la matière, lui a racontées : Sherlock Holmes, Arsène Lupin,

7. Analogie avec les actes obsessionnels symétriques dont a parlé Ferenczi.

Pinkerton, et la forte impression que ces récits faisaient sur lui, ainsi que la façon dont la mère de Monja réprimandait son fils pour cela, et comment Monja avait cousu pour tous les deux des masques de soie comme ceux que portaient les bandits dans l'une des histoires.

Le jour suivant, la mère m'a expliqué que le petit s'était montré toute la journée terriblement nerveux, se plaignant de ce que je voulais lui faire croire qu'il voulait tuer son père ou qu'il souhaitait qu'on tue son père. Il ajoutait énergiquement (comme il l'avait déjà fait chez moi) : « Jamais je ne me laisserai convaincre que je pense quelque chose comme ça ! » Il avait donc tiré les conclusions de ce qui jusque-là n'était qu'esquissé.

Comme je l'ai dit, au cours du traitement de nouveaux actes obsessionnels venaient toujours remplacer ceux qui disparaissaient. Qu'ils aient été le fait d'une création provisoire ou seulement du souvenir, ils étaient certainement caractéristiques des étapes de la cure. Ils ne cessèrent de se simplifier; généralement les symptômes obsessionnels n'étaient compliqués qu'en apparence, mais fondamentalement cohérents. Leur point de départ était la transgression (*die Überschreitung*) d'un interdit (le fait d'escalader la fenêtre plutôt que de passer par la porte)⁸ — l'ultime fondement, l'onanisme. Le point commun de tous les actes obsessionnels consistait en :

1. *L'attouchement* : un ensorcellement qui permettait la transgression de l'interdit (= onanisme comme substitut de la relation sexuelle).

2. *Le cérémonial* : un désensorcellement réussissant à prévenir les conséquences de l'attouchement (= castration et maladie dues à l'onanisme).

Il est intéressant de noter que la négation continuelle de ce qu'il disait soit apparue comme dernière obsession (je veux, je ne veux pas, table, pas table, etc.). Il semble qu'il s'agisse de l'expression extrême de la simplification, le noyau même de l'ambivalence. Quelques jours avant la fin de la cure, c'est-à-dire avant son départ en vacances à la campagne, je lui demandai de m'expliquer pourquoi il ajoutait après-coup ce « non » à tout ce qu'il venait de dire. Il expliqua : « Admettons que Maman oublie de me donner du thé, alors je lui demande : Maman, donne-moi du thé, et ensuite j'ajoute : ne me donne pas du thé ! C'est comme si je n'avais rien dit du tout, et Maman sait pourtant qu'elle doit m'offrir du thé. » Cette explication n'est-elle pas une belle contribution à la psychogenèse de ses actes obsessionnels ?

8. Le Docteur Géza Roheim m'a fait remarquer que cette façon d'agir, de même que le fait d'enjamber (*Überschreiten*) un corps, représente un symbole bien connu du coït dans le folklore.

Le jour précédant son départ, après des adieux très émouvants, je lui demandai de me promettre de s'habiller tout seul à la campagne et donc de tout toucher. Il ne promit rien, puisque cela avait toujours le sens d'une authentique parole d'honneur chez ce petit homme d'honneur, il déclara simplement qu'il prendrait soin d'exaucer mon souhait. Quelques semaines plus tard la mère me rendit visite et me raconta que les efforts portaient leur fruit. D'ailleurs, me dit la mère, mon autorité était telle que l'on pouvait tout obtenir de lui en évoquant simplement mon nom, succès qu'on peut avant tout attribuer au dévoilement de son système, qui s'opéra en outre sans le moindre signe de honte. La mère me dit aussi que mon patient allait très bien. Quelques traces encore de la maladie surmontée se faisaient sentir, mais rien de plus. Il est très heureux la plupart du temps, et devient un chenapan en pleine croissance, avec fière allure. Quelques semaines plus tard, la mère vint encore me voir, cette fois avec l'enfant, mais j'étais justement partie en voyage à l'occasion des vacances d'été. Ils ont alors rendu visite au médecin qui les avait envoyés chez moi, lequel l'a également trouvé parfaitement bien. La cure devait se poursuivre après les vacances d'été, et même maintenant je ne suis pas sûre de la complète et durable guérison de ce cas. Mais je ne l'ai plus revu, ce qui veut dire qu'il allait décidément tout à fait bien, sinon les parents — des juifs peu civilisés⁹ — auraient eu peur que j'aie voulu les exploiter, et ils auraient insisté pour que l'analyse se poursuive.

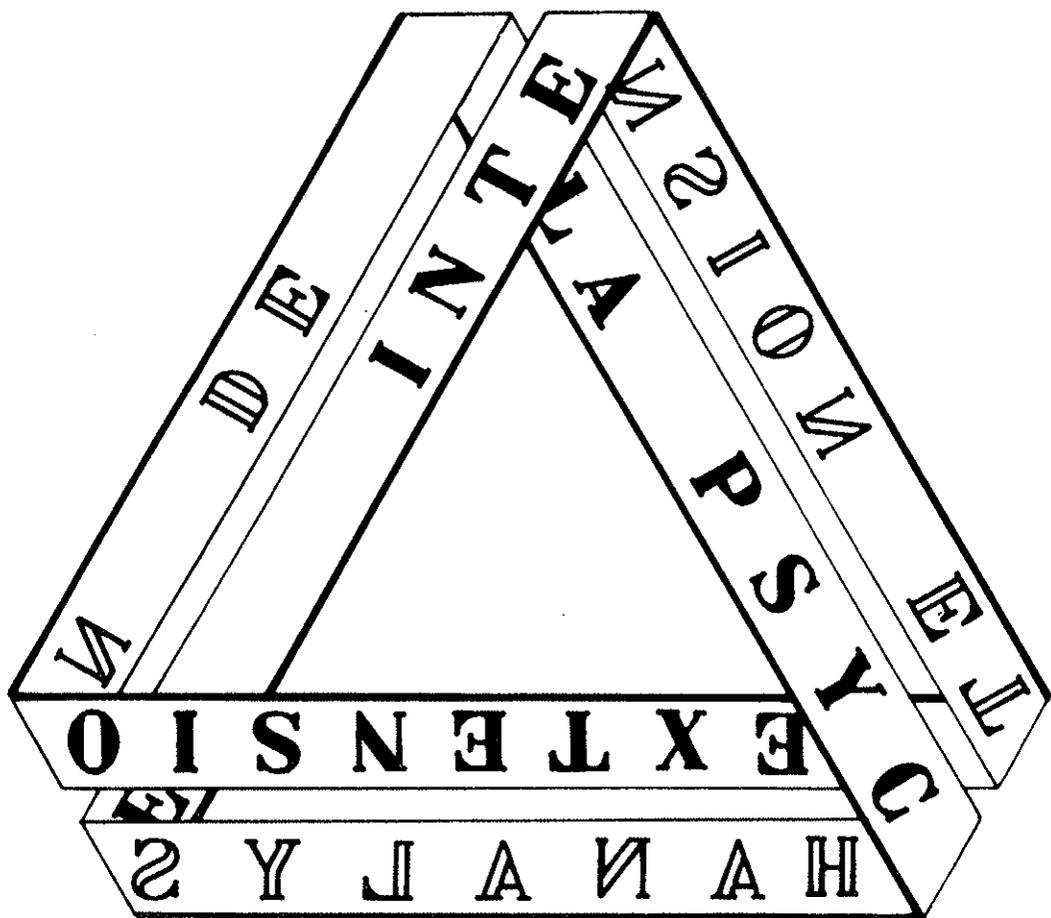
Je me suis souvent demandée comment expliquer la disparition rapide de l'état apparemment si grave du patient. Et j'en suis arrivée aux conclusions suivantes : la névrose obsessionnelle, malgré les fortes dispositions constitutionnelles de l'enfant, n'a pas eu le temps nécessaire pour se constituer en système profondément structuré. Premièrement, parce que le patient était bien jeune, deuxièmement, parce qu'il a reçu un traitement juste six mois après le début de la maladie. Outre la névrose obsessionnelle tout le reste qui constituait la maladie n'était qu'une forme de méchanceté (*Unart*) réfugiée lâchement derrière la composante hystérique, toujours plus ou moins associée à la névrose obsessionnelle.

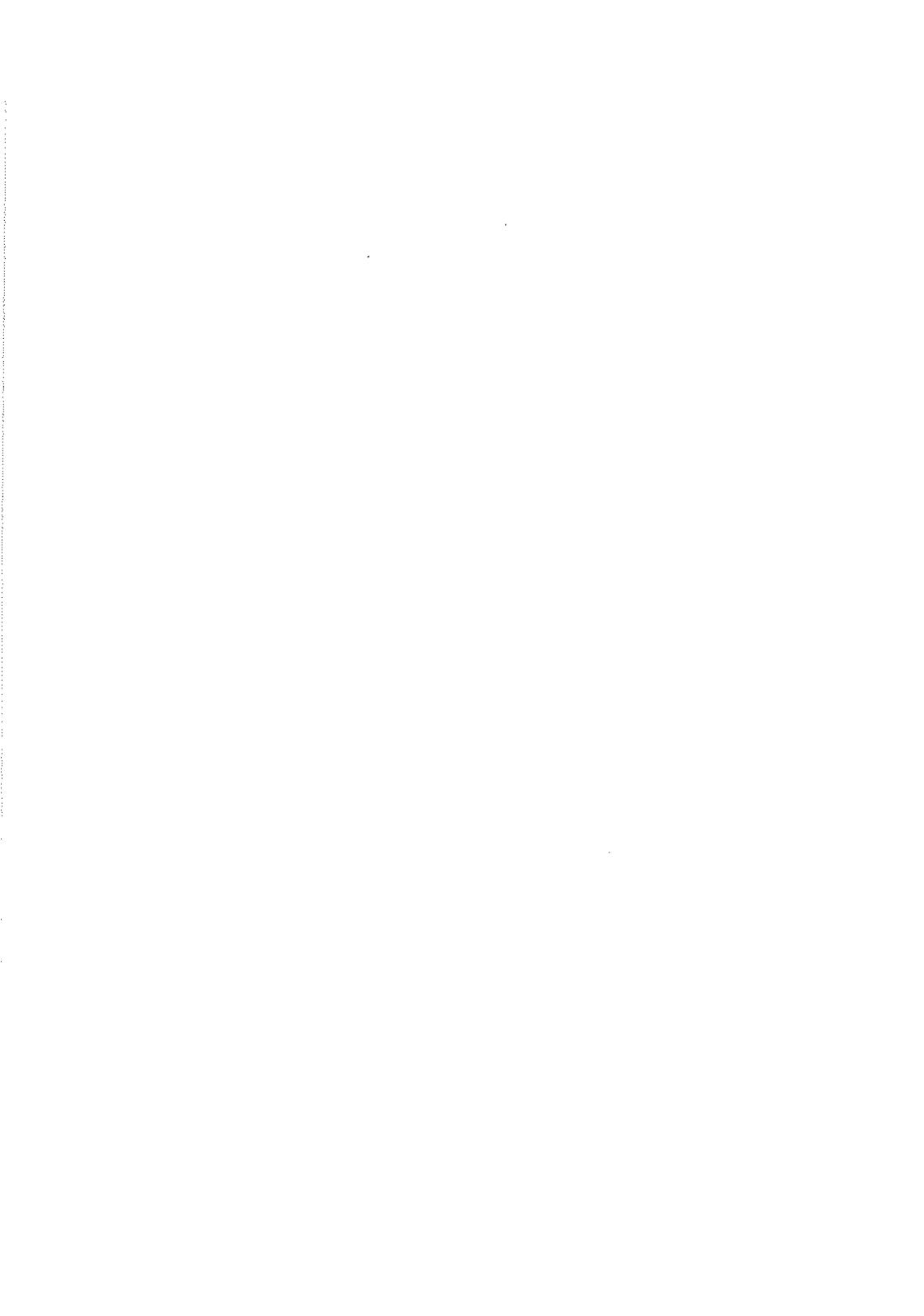
Le résultat, que je dois davantage à l'intervention psychopédagogique, au sein de laquelle toutefois le regard aiguisé du psychanalyste me fut d'un grand secours, qu'à l'analyse méthodique, m'a fait comprendre

9. Nous nous permettons de sortir momentanément de notre pseudo-neutralité de traducteurs, afin de souligner ces quelques traces d'un « cérémonial » antisémite fréquent en ces années sur les rives de la Vistule... (N.d.T.)

comment d'autres psychothérapeutes obtiennent des résultats parallèles sans avoir recours à la psychanalyse. Le principal moyen de toute guérison psychique et de toute pédagogie réussies a toujours été le transfert, même si les médecins et les éducateurs l'ont utilisé de façon non systématique ou inconsciente. La psychanalyse a rendu possible, avec l'aide de la systématisation du transfert et de l'association libre, la prise de conscience du refoulé. Si nous ajoutons à ces expédients de la cure (*Kurbehelfen*) le combat pédagogique contre le bénéfice secondaire de la maladie, nous n'aurons pas seulement enrichi l'outillage de la thérapie psychanalytique, mais aussi mis à profit pour les buts que nous recherchons, tout ce qui est vraisemblablement utilisable dans d'autres méthodes de psychothérapie.







Le 17 novembre 1985 a été fondée

l'école lacanienne de psychanalyse

Elle a choisi Littoral comme une de ses publications

Ecole lacanienne de psychanalyse : 15, rue d'Assas 75006 Paris



La croix et le mot

PRÉLUDE

1. *Un double jeu*

*Beau comme la rencontre fortuite...
Lautréamont.*

Quelles que soient les diverses formes qu'ils revêtent aujourd'hui, les problèmes de « mots croisés » réunissent le plus souvent deux jeux en un seul : celui d'une écriture croisée des mots, c'est la « grille » quadrillée, et celui d'une série de logogriffes ou d'énigmes, ce sont les définitions.

Un double jeu d'écritures donc, celle des mots et de leurs lettres, celle des sens polysémiques qu'on leur attribue.

En outre, les joueurs n'ont aucune nécessité de se rencontrer, bien au contraire, ils restent éloignés les uns des autres et jouent en leurs absences réciproques, en des temps et lieux différents, n'ayant pour tout enjeu que la communication d'un message dont le texte est hermétique, parce que l'émetteur en a, pour ainsi dire, chiffré les lettres, et que le récepteur doit le décrypter en en retrouvant les clefs du codage. La lecture du destinataire consiste à interpréter et transcrire un « cryptogramme » pour en traduire l'écriture secrète de la langue qui lui apparaît comme étrange sinon étrangère.

Une fois reconstitué « en clair », le message peut être parfaitement reçu, il n'en reste pas moins que la lecture des mots qui le constituent n'a, en général, strictement aucune signification articulée. Le texte de la grille ne délivre aucun sens, parce qu'il est un jeu qui se justifie par lui-même de n'être qu'un jeu.

Mais un jeu, et nous voudrions pouvoir le montrer, un jeu qui ne met en question rien de moins que le fait du langage lui-même. Un jeu qui

met en jeu, c'est le cas de le dire, la structure double et du mot, et de son sens, et avec elle la structure de la communication intersubjective et de ses aléas, de ses vicissitudes même, mais sans laquelle on ne verrait pas que les êtres humains puissent se parler, ainsi qu'ils le font depuis un certain temps déjà, sans qu'on puisse dire exactement depuis quand, ni pourquoi, ni comment ils ont bien pu en arriver là.

« A la recherche du mot perdu », l'amateur de mots croisés se hasarde seul dans l'exploration de son rapport au langage produit par un autre. Il lui faut se mesurer dans ses capacités de maîtrise avec le savoir et le pouvoir qu'exerce sur lui l'« empire des mots ». Il relève le défi qu'il s'est lancé à lui-même de comprendre « ce que parler veut dire », et en augmentant sans cesse la richesse de son vocabulaire, il augmente aussi la finesse de l'usage de la langue avec laquelle il s'exprime. En s'exerçant à « lire sous le texte » les définitions, à les *interlegere*, à « lire entre les lignes et les mots sous les mots », il peut plus rapidement sans doute saisir les ambiguïtés propres à un discours, et lui-même manier plus subtilement le langage en en contrôlant les effets.

Comme pour la pratique de la lecture et celle de l'écriture, l'amateur de mots croisés n'a pas besoin de la présence de ses partenaires ainsi que le réclament les « jeux de société » tels que ceux de pions ou de cartes, il n'a pas, non plus, à se mêler à la foule bruyante qui assiste aux sports de compétition, ni au public des salles de théâtre ou de cinéma. Le passe-temps du mots-croisiste, son « hobby », est avec celui des mots et des définitions, celui du langage et de son déchiffrement. Son terrain de jeu ne tient que dans le petit espace de papier de son journal, et son jeu consiste à avancer des lettres pour former les mots justes, ceux qui conviennent à la trouvaille, ni savante ni scientifique, la plupart du temps, mais, pertinente et parfois érudite, celle qui donne « le bon mot », faisant tout à coup valoir, comme éclairante la définition restée jusque-là dans l'obscurité.

Le chercheur de mots croisés fait momentanément abstraction mentale du monde qui l'environne, il se livre à l'expérience intérieure de concentration de sa pensée. Son regard tourné au-dedans de lui-même, dans un « insight », lui permet de passer en revue l'enchaînement de ses idées, en quête de l'inspiration soudaine qui lui fera saisir le « sens » par lequel il doit interpréter la définition donnée par l'auteur. Et, comme en un éclair, la solution lui apparaît possible, le « mot » trouvé surgit dans sa brillance lumineuse ; brusquement, la réponse est entrevue comme celle à laquelle il ne s'attendait pas, elle lui semble adéquate, et dans un moment de vacillation, il s'essaye à l'inscrire dans les petits carreaux prévus pour le nombre de ses lettres.

Cette ouverture subite, ce battement du sens, sa saisie et son

échappée, sont un combat qu'il livre contre l'énigmatique objet du langage qui se dérobe en premier lieu à sa capture.

Le mot, plus sauvage que féroce, s'enfuit avant de se laisser apprivoiser, tel un volatile qui refuse la prison d'une cage. Chasseurs de mots, le cruciverbiste les épingle sur la grille, comme le collectionneur le fait de ses papillons ; le plaisir du jeu, celui de la chasse, n'étant donné par surcroît, comme une prime, qu'à celui qui les pratique bien.

Les mots croisés sont un jeu dont le prestige tient à des prétentions limitées mais qui n'en est pas moins paré d'une certaine aura intellectuelle notoire, et auquel la récente définition du Professeur Jacques Henriot s'applique sans faille :

« J'appelle jeu tout procès métaphorique résultant de la décision, prise et maintenue, de mettre en œuvre un ensemble coordonné de schèmes aléatoires pour la réalisation d'un thème arbitraire. »

La situation du jeu de mots croisés ne place-t-elle pas le lecteur en position d'être un scripteur qui retrace les lettres des mots retrouvés d'une inscription obsolète, comme le seraient les vestiges d'une langue archaïque qui serait restée l'objet de sa nostalgie ?

Il ne serait pas impensable d'imaginer des mots croisés avec les écritures des langues non alphabétiques, comme celles de l'idéographie chinoise ou de l'hieroglyphie égyptienne. Toutefois, le caractère synthétique des signes symboliques ne permet pas un jeu équivalent à celui des langues à écritures analytiques et phonétiques. Le résultat serait, en l'occurrence, comparable à celui dit des « rébus carrés » ou à celui des « mots croisés syllabiques », qui peuvent entrer dans de nombreuses variantes annexes de notre question.

C'est le français Champollion, qui, le premier, a déchiffré la langue des hiéroglyphes, en étudiant la fameuse pierre de Rosette, rapportée d'Égypte après la campagne de Napoléon en 1799. Sur cette pierre se trouvaient gravées trois versions d'un même texte, celle hiéroglyphique, et deux autres, démotique et grecque, qui permirent à l'illustre savant de percer le secret jusqu'alors resté inviolé.

Nos modernes mots croisés, à un niveau plus modeste sans doute, obéissent au même désir d'élucidation de la langue et de ses inconnues, en traduisant, ou en transposant, le sens caché d'un texte dans une réponse claire et exacte qu'il faut lui attribuer.

Ce déchiffrement, en apparence gratuit, aboutissant à un résultat dont l'ensemble ne délivre qu'un message le plus souvent absurde, ne trouve sa visée que dans la « réalisation d'un thème arbitraire ». Le mot « chiffre » vient de l'arabe *sifr*, qui signifiant le « vide » désigne aussi le « zéro », en italien « zefiro ». Et comme l'on sait aussi, le « zéro faute » signifie qu'un projet a été rempli, que la grille est bien comblée.

2. Faire des mots croisés

Faites des mots croisés.
(Conseils à un jeune psychanalyste)
Jacques Lacan (*Ecrits*, p. 266).

L'expression « faire des mots croisés » n'indique pas, en raison de la polysémie du verbe « faire », s'il est question de les fabriquer ou d'en trouver les solutions. En anglais les verbes *to make* et *to do* lèvent cette équivoque, alors qu'en français « faire » ne comporte pas moins de quarante acceptions différentes. C'est pourquoi le terme sophistiqué de « verbicruciste » a été suggéré pour distinguer celui qui confectionne les mots croisés du « cruciverbiste » qui cherche à en résoudre les problèmes.

Par une certaine disposition à la métaphore, on ne s'étonnera pas que ces termes aient pu être parfois changés, tout naturellement, en « œdipes » pour les chercheurs, et en « sphinx » pour désigner les auteurs des « énigmes ».

Avant de livrer le problème au public, l'auteur après avoir composé les mots de la grille, les a « effacés », ne laissant plus que des cases blanches, parsemées de quelques-unes en noir, qui indiquent la séparation des mots à reconstituer. Il est remarquable de noter qu'à certaines époques où le parchemin était rare, on a gratté les livres anciens pour y inscrire de nouveaux textes qui se nomment des « palimpsestes », et c'est bien d'une opération comparable qu'il s'agit, lorsque le chercheur efface avec sa gomme les mots inadéquats pour les remplacer par des solutions plus heureuses.

On les a appelés au début des « mots en croix » pour les distinguer des « mots en carrés », sans cases noires, dont nous parlerons plus loin, et l'on pourrait, comme nous l'avons fait, les intituler des « crucigrammes », sans que le problème du croisement en soit changé : on peut croiser beaucoup de choses entre elles, y compris des mots. Surtout lorsqu'une langue dispose d'un alphabet limité, comme le nôtre, à vingt-six lettres qui peuvent s'écrire en minuscules ou en grandes capitales. En effet l'écriture des lettres capitales supprime les signes « diacritiques » ainsi que les tirets ou les apostrophes. Ainsi l'on écrira des mots composés comme JENESAISQUOI ou PONTAUXANES, ou comme AUJOURDHUI, sans se préoccuper des séparations entre lettres. De même la cédille sous le « C » disparaîtra et les lettres accolées seront scindées, comme dans les mots avec « Æ » et « Œ ». Ces conventions d'ordre pratique n'infèrent pas cependant de règles particulières au jeu de mots croisés.

3. Nous croisons quelques mots

Les mots font l'amour.
André Breton.

Nulle règle établie une fois pour toutes n'est imposée à celui qui veut composer un problème de mots croisés, et tout le monde pouvant lire et écrire est capable de confectionner une grille et de trouver des définitions. Le seul impératif auquel est censé se contraindre le cruciverbiste est inscrit dans sa décision même, « prise et maintenue », que pour faire des « mots croisés » il faut et il suffit que les mots se croisent, et de préférence en se servant d'une lettre « carrefour » qu'ils ont en commun.

(Il existe d'autres possibilités, comme celle de mettre dans une case deux lettres interchangeable, C/S par exemple, comme Georges Perec se l'est permis à l'instar de Robert Scipion.)

Comme nous le savons, le jeu est double, d'abord « jeu de lettres », dans tous les sens du mot « lettre » (lettre ouverte ou fermée, message, des mots « sans » signification tels qu'ils se lisent enchevêtrés) et « jeu de mots » produits par les définitions, tels que sont les « jeux de mots d'esprit » auxquels on peut se livrer pour en faire (de l'esprit), faire un « mot », comme on dit.

Prenons, à titre d'exemple, fortuit ou non, deux mots qui permettent de faire un « métagramme » : JEU et FEU, et que nous désirons faire se croiser entre eux ; au même instant on voit qu'on peut les écrire ainsi :

J	F	J	F	J	F
F E U	J E U	/	E	E	E
U	U		F E U	J E U	U U

Nous voyons que l'écriture crucigraphique permet, par le truchement des lettres communes à deux mots, de les croiser perpendiculairement ou non, de façon qu'ils restent lisibles quand même. Le fait qu'indifféremment ils puissent se lire de gauche à droite, et de haut en bas relève de conventions habituelles, en fait on peut aussi lire de haut en bas, mais nos livres ou nos écritures vont en principe de gauche à droite, ligne après ligne.

Rien n'interdit dans les « mots croisés » d'écrire autrement, comme l'était autrefois l'écriture grecque « boustrophédon », soit :

J E U)	(U E J U E F
(U E F)	(F E U J E U)
(F E U)	(U E F U E J)
U E J)	(J E U F E U

L'on voit dès ces premiers exemples qu'au moyen de quatre lettres, E, F, J, U, on n'est pas loin déjà de ce qui pourrait être appelé un « vertige alphabétique ». Vertige qui peut aller jusqu'à des délires typographiques ou calligraphiques, qu'ils soient « réussis » ou non.

Que dire ensuite des définitions ? Pour nos deux mots, le dictionnaire donnera :

— jeu : n. m. Divertissement, récréation.

— feu : n. m. Dégagement de chaleur et de lumière, produit par la combustion de certains corps. *Fig.* Violence.

— feu, e : adj. Défunt depuis peu.

Ce ne sont justement pas ces définitions que les amateurs mots-croisistes apprécient le mieux, et les auteurs s'efforcent en général de les éviter, leur préférant le jeu possible de toutes les équivoques du langage, ainsi que les « fausses étymologies » comme dans le jeu justement dit « du dictionnaire ».

Ainsi nos deux mots, qu'ils se trouvent « horizontalement » ou « verticalement » placés, pourront avoir des définitions « rusées » sans pour autant trahir l'esprit du jeu et le partenaire qui se sentirait « floué » par l'auteur malhonnête. Par exemple :

— : On peut jouer avec lui.

— : On ne peut pas jouer avec lui.

Ce qui satisfera bien aux mots JEU et FEU.

Mais si nous poursuivons, comme dans les mots croisés « à deux vitesses » ou à deux niveaux d'obscurité des énigmes, on peut donner par exemple :

— : Il peut faire flamber.

— : Au deuxième degré, il brûle.

Et, dans ce cas, les définitions seront interchangeable, elles peuvent convenir aux deux mots à la fois : le FEU et le JEU qui, en effet, ont un rapport certain : ils peuvent tous deux être le fait d'un « flambeur », le jeu étant aussi par la métaphore d'un jeu d'esprit, « la passion d'une espèce de pyromane »...

On voit très bien ici que les mots portent en eux-mêmes le risque d'une confusion mentale, et nous serions tentés de dire qu'ils recèlent leur propre contradiction, leur annulation, ce qui serait une certaine « folie » habitant le langage lui-même.

On pourrait répéter l'expérience avec bien d'autres mots choisis fortuitement ou non, par exemple : FOU et POU, on donnera aussi des définitions réciproques comme :

- Il est tombé sur la tête.
- Il est tombé sur la tête.

On ne verra pas dans les trois cases qu'il faut combler, si c'est le mot FOU ou le mot POU qui convient, et dans cette incertitude propre au jeu, on mettra tout d'abord OU, en attendant le croisement avec un autre mot qui dira s'il s'agit de FOU ou de POU. Nous sommes prêts à continuer le même jeu avec des mots comme DEUX et YEUX, ou DIEUX et VIEUX...

Bien d'autres phénomènes propres aux problèmes des mots croisés peuvent encore être remarqués, nous espérons en passer un certain nombre en revue dans les pages suivantes.

Tel le naïf, charmant et génial Jean-Pierre Brisset, « fou littéraire » s'il y en eût, mais fou tout de même, qui poussa les ressources de la langue au point de croire arriver à parler celle des grenouilles : « Un jour (écrit-il) que nous observions ces jolies petites bêtes, en répétant nous-mêmes ce cri : *coac*, l'une d'elles nous répondit, les yeux interrogateurs et brillants, par deux fois ou trois fois : *coac*. Il était clair qu'elle disait : *Quoi que tu dis ?* »

Bien d'autres auteurs ont tenté de pousser la langue jusque dans ses derniers retranchements, et ils ont opéré comme on peut le faire d'une façon en apparence anodine avec les mots croisés. La liste serait interminable, contentons-nous de citer ici Raymond Roussel (*Locus Solus* = soliloque, et *Impressions d'Afrique* = impressions avec mon fric), James Joyce, Alphonse Allais, Alfred Jarry, Max Jacob, Léon-Paul Fargue, Jean Tardieu, Raymond Queneau, Lewis Carroll, John Lennon, Bobby Lapointe, Jacques Prévert, Marcel Duchamp...

Ainsi nous n'avons de cesse d'être surpris de voir qu'avec les mots JEU et FEU, on peut en faire d'autres comme :

J	D	D E F E U I L L E
E	E	E
F E U I L L E	J	J
N	D E F E U I L L E	E
E	U	U
	N	N
	E	E
	R	R

Ce qui augmente les dimensions de notre mot croisé, et nous permet de faire une « potence » à laquelle on pourra ensuite accrocher des mots et confectionner une grille de $9 \times 8 = 72$ cases.

Nous n'avons de cesse aussi de nous interroger, au passage, sur le sens possible des mots « jeune » (ou jeûne ?), « feuille », (« feuille » mais de quoi ?, ou alors « C'est de là qu'il est un peu dur »...), et « défeuille » ou « défeuilleé » ?, et « déjeuner » est-ce, sera-ce, le verbe ou le substantif ?

On voit que le discours théorique ne serait pas près de finir, et c'est pourquoi nous avons préféré poser le problème plus sommairement avec cet exemple qui d'emblée nous entr'ouvre l'abîme insondable des arcanes inconnus où nous conduit le langage.

Au-delà de l'aspect géométrique que peuvent prendre les dispositions de mots, c'est une écriture entrelacée dont il s'agit, celle d'un tissage entrecroisé des lettres, comme dans un travail de tapisserie, où le tissu est constitué par une trame, un textile, un texte, qui apparaissent sous l'effet de la force de la langue par laquelle des mots soutiennent le langage, et pour ainsi dire, en somme, indépendamment du sens qu'on peut leur attribuer.

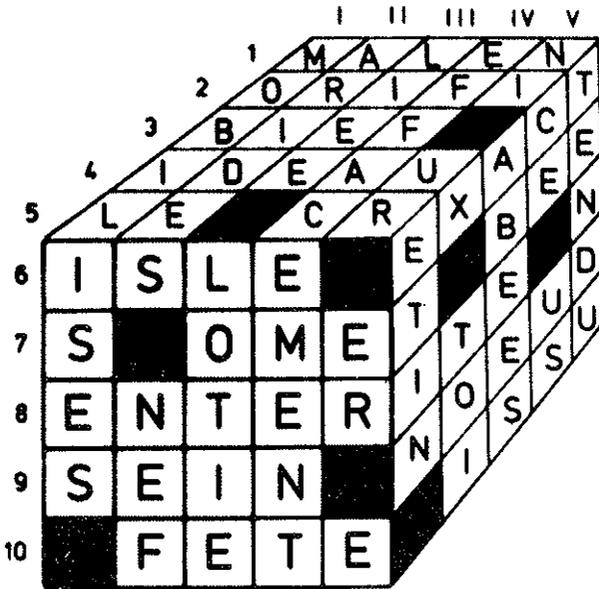
La suite des mots d'un discours se présente le plus souvent selon le fil, continu ou non, d'une linéarité. La transcription de ce discours réclame une lecture qui est convenue selon la force des habitudes, de gauche à droite, ligne par ligne, ou comme pour le chinois, par colonne de haut en bas, et de droite à gauche. La grille des mots croisés, sauf dans la variante dite « à message », remet en question cet aspect de la lecture du texte, ainsi que certains poètes le font en disposant les mots de façon parfois non conventionnelle. Ils peuvent jouer avec les espaces entre les mots et les lettres, leur donner une forme circulaire, en zig-zag, spiraloïde ou tout autre, comme c'est le cas des « calligrammes ». Les dimensions planes du support écrit, feuille, écran ou mur, incitent à une écriture aplatie et enchaînée des mots. Un dispositif croisé des mots permet, comme en poésie, une lecture double ou même tri-dimensionnelle comme le montrent les exemples des mots croisés « cubiques » ou ceux dont les mots se lisent aussi dans les diagonales, accompagnés d'une troisième série de définitions. Mais l'on ne peut pas plus dire que l'ensemble des mots situés dans ces représentations ne donne la lecture cohérente d'un discours sensé, que n'en donnent certaines formes hermétiques de poésie.

Toutefois, les mots croisés dits « à thème » permettent de retrouver les mots se référant à la réminiscence d'un texte déjà lu auparavant. Ainsi nous avons fait l'expérience d'une grille et de définitions qui se rapportent toutes au texte du livre *Glas* de Jacques Derrida, les mots à trouver étant définis par des allusions à leurs contextes. Bien entendu ce

problème ne peut remplacer la lecture du livre lui-même et il serait particulièrement ardu à résoudre pour quelqu'un qui ne l'aurait pas lu. Il existe aussi des problèmes de mots croisés dont les mots constituent une phrase citée d'un auteur, mais les cas du genre sont rares et n'offrent pas le même plaisir du jeu.

Mais par le jeu des mots croisés l'on retrouvera peut-être une dimension du discours qui sous-tend le langage, et qui reste perdue dans le rôle qu'on lui fait tenir désormais dans nos sociétés modernes, ainsi que Michel Foucault le suggère dans « L'ordre du discours » :

« Car, chez les poètes grecs du VI^e siècle encore, le discours vrai — au sens fort et valorisé du mot — le discours vrai pour lequel on avait



HORIZONTALEMENT

- 1 Le trublion lui consacre des soins jaloux.
- 2 En bout de tube - Vieux principes.
- 3 Partie d'une voie d'eau - Débouchent sur des roues hydrauliques.
- 4 Accomplis - Objet d'amour.
- 5 Pour désigner - Notre exaspération le fait membre d'une bande.
- 6 Escale de caravanes - Ponctuel.
- 7 Laisse passer - Quasiment foudroyé.
- 8 Le colon lui-même n'est pas exempt de ses attaques.

- 9 Garde-manger naturel - Celui de vache file facilement.
- 10 Bombe - Dérivant.

VERTICALEMENT

- 1 Mis en jeu.
- 2 Inféconds - Ne navigue plus que poétiquement.
- 3 Accouplée - Gratifiée.
- 4 Est inconnu du m'as-tu-vu.
- 5 D'un double refus - Une morte que nous rencontrons beaucoup, vous et moi - Est extrait de l'yttria (symbole).

respect et terreur, celui auquel il fallait bien se soumettre, parce qu'il régnait, c'était le discours prononcé par qui de droit et selon le rituel requis ; c'était le discours qui disait la justice et attribuait à chacun sa part ; c'était le discours qui prophétisant l'avenir, non seulement annonçait ce qui allait se passer, mais contribuait à sa réalisation, emportait avec soi l'adhésion des hommes et tramait ainsi avec leur destin. Or, voilà qu'un siècle plus tard la vérité ne résidait plus déjà dans ce qu'*était* le discours ou dans ce qu'il *faisait*, elle résidait dans ce qu'il *disait* : un jour est venu où la vérité s'est déplacée de l'acte ritualisé, efficace et juste, d'énonciation, vers l'énoncé lui-même : vers son sens, sa forme, son objet, son rapport à sa référence. »

Comme si, pouvant surgir d'eux-mêmes, d'entre eux-mêmes, les mots étaient doués d'une vie qui leur soit propre, les amenant à se reproduire indéfiniment par l'enchaînement fortuit de leurs lettres. Et donnant ainsi l'illusion d'une vérité par le jeu, ils prendraient la forme du jeu de la vérité pour celui qui les ayant fait disparaître, laisserait à un partenaire invisible le soin de les faire réapparaître, comme par enchantement, en un autre lieu et un autre temps que le sien. Illusion qui dit bien la « ludance » des opérations de mots, de leur écriture et de leur lecture.

4. La case noire est un blanc

do = DEMISOMMEIL
Robert Scipion.

Depuis quelques décennies seulement, les mots croisés sont devenus une véritable institution journalistique, les estimations pour la France varient de deux à cinq millions d'amateurs, ce qui constitue un pourcentage suffisamment élevé pour que personne ne songe à renoncer à une telle clientèle.

L'auteur problémiste ne joue pas qu'avec un seul partenaire, mais avec une foule innombrable de consommateurs, qui, pris par le jeu de la recherche, flambent, parfois chaque jour, de leur « passion » qui les détourne de la lecture des informations contenues dans les colonnes des périodiques ; ils semblent plus empressés de savoir ce que contient la toute petite grille quadrillée que leur adresse un mystérieux inconnu qui ignore lui-même à qui son message est parvenu.

Tous les historiens du mots-croisisme, comme Roger La Ferté, Jacques Capelovici et Guy Brouty, s'accordent à reconnaître que c'est un anglais, Arthur Wynne, qui le premier a eu l'idée de placer dans les « mots carrés », — qui comme nous le verrons plus loin étaient de

dimensions limitées — une « case noire » (muette ou neutre), dans laquelle aucune lettre n'était à inscrire. Les « crosswords » étaient nés, car cela augmentait du même coup l'extension, jusque-là très limitée, du champ des possibilités de croisement des mots. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de rapprocher cette invention du « Puzzle à 15 » (le « Taquin »), en 1878, par Sam Lloyd, qui était sourd et muet, et qui eut l'idée du jeu qu'on connaît où les pièces numérotées de 1 à 15 ne peuvent circuler que parce qu'on a retiré la 16^e, créant ainsi une « case vide ». Nous pouvons dire, provisoirement, qu'en quelque sorte les signifiants ne peuvent circuler que parce qu'il y a un trou réel autour duquel leurs déplacements sont possibles.

Quoi qu'il en soit, Arthur Wynne émigra en Amérique à la veille de la première guerre mondiale, mais il ne réussit pas à protéger sa trouvaille et les journaux s'en emparèrent dès la fin de 1913 sans que leur malheureux inventeur n'ait songé à gagner de l'argent grâce à eux. Leur succès fut pourtant immense très rapidement, créant un véritable phénomène de société par un engagement général de la population américaine.

Mais alors que Wynne n'avait tout d'abord pas réussi auprès de ses compatriotes, un personnage peu scrupuleux parvint dix ans plus tard à les imposer en Angleterre, en se gardant bien de révéler le nom de leur inventeur, ce fut Morley Adams. Et dès 1923 celui-ci avait monté une véritable organisation collective de fabrication de mots croisés qu'il répandit dans la presse anglaise. Il mourut en 1953 laissant une fortune à ses héritiers, tandis que le pauvre Wynne était déjà mort dans la misère depuis 1945.

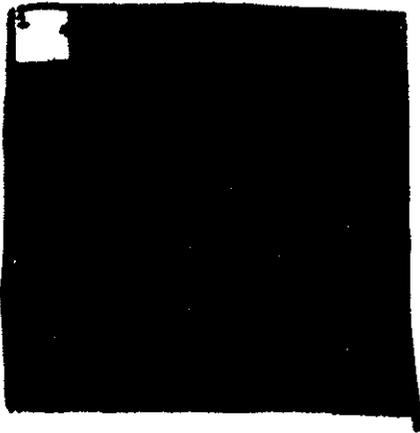
Les mots croisés sont, avec celui de la case noire, un exemple de plus du « vol des idées » qui montre qu'il ne saurait y avoir de propriété intellectuelle malgré les lois qui s'efforcent de plus en plus de réglementer les droits des auteurs. Les idées les plus simples sont justement celles qui sont les plus aisées à exploiter, et elles se trouvent dans l'air pour ceux qui veulent s'en emparer.

Toujours est-il que la case noire a été un progrès décisif pour la conception des grilles, et l'on peut se demander comment elle n'avait été pratiquée auparavant. En effet les langues pourvues d'un alphabet comme le nôtre s'écrivent en séparant les mots par des blancs, et en y ajoutant même une ponctuation. L'écriture d'un texte devient très difficile en effet si l'on écrit sans les interstices qui permettent une aération, un souffle, une respiration, bref un rythme qui scande la lecture et donne sens, en les espaçant, aux mots et aux articulations.

Il n'est que de lire les cent dernières pages de l'« Ulysse » de Joyce

pour voir à quel point l'écriture devient ardue à lire lorsqu'elle est sans points ni virgules.

La case noire est par conséquent cet espace du « blanc » qui sépare les mots entre eux et permet de les lire dans leurs entités propres, indépendantes les unes des autres ; chaque mot est en lui-même *un ensemble* de lettres qui sont *coordonnées* et aboutissent à sa formation globale. Tout comme, pour reprendre la définition du Professeur Henriot, la grille des mots croisés constitue *un ensemble*, également de lettres, et de mots « *aléatoires* », construit en fonction de la *réalisation d'un thème arbitraire* qui est celui du jeu crucigraphique.



MOT CROISÉ POUR IMBÉCILE

Horizontalement :
Première lettre de
l'alphabet.

Verticalement :
Voyelle.

*L'auteur en est Spike Milligan,
écrivain humoristique anglais, né aux Indes en 1919.*

SOUS LES SIGNES DE CROIX ET DE LETTRES

1. La croix et la grille

*Un coup de dé jamais...
Stéphane Mallarmé.*

Ce qui distingue l'homme des autres mammifères dotés de membres, c'est le fait qu'il puisse se tenir habituellement dressé debout sur ses inférieurs. Cette verticalisation n'a sans doute été acquise qu'au terme d'un long et lent processus d'évolution. Cela implique un certain nombre de caractéristiques notoires ; par exemple : l'inhibition de l'odorat qui va avec le développement de l'acuité visuelle, un certain

angle occipital qui permet une phonation articulée de la parole, la libération des membres antérieurs qui le font devenir « homo faber et habilis », apte à manier et aussi fabriquer des objets. Dans le même temps il perd ce que d'autres animaux ont conservé ; par exemple les chiens ont un odorat cinquante mille fois supérieur pour se repérer, mais par contre, la vision « parallèle » au sol du quadrupède ne lui laisse pas la possibilité de « reproduire » la géométrie de ce qu'il voit. Toutefois on ne sait de quels mystérieux sens relève l'araignée qui tisse sa toile, ou l'abeille qui construit l'alvéole hexagonal de ses nids.

L'« Homo sapiens sapiens » avait dû changer déjà plusieurs fois d'ère, avant de laisser sur les parois des cavernes, il y a quelques dizaines de millénaires, l'éblouissante preuve de ses créations picturales, comme on peut les voir dans celles de Lascaux, où l'art est né, d'emblée une fois pour toutes, dans un apogée suprême de sa beauté. Là on peut observer ce que des préhistoriens comme l'abbé Breuil et Georges Bataille ont appelé des « blasons », qui leur apparaissent tout d'abord comme des « signes inintelligibles », mais, qu'après eux, André Leroi-Gourhan a pu interpréter comme des « signes féminins », et plus particulièrement on peut comprendre que ces signes sont ceux qui ont trait à la gestation et à la parturition, autrement dit au mystère féminin de la sexualité reproductrice, au croisement que produit la rencontre du mâle et de la femelle.

L'homme de Lascaux se déplace debout pour dessiner et colorer les fresques pariétales, grâce à la perpendicularité de son maintien sur le sol. Planté ainsi, il connaît déjà l'« horizontal » et le « vertical », il connaît, déjà en somme, l'angle droit. Sous son regard il peut voir les lignes droites qui s'étendent à l'infini, elles se croisent sous ses pieds. Et la nuit venue, il voit le ciel avec toutes ses étoiles, et la lune qui projette sa lumière, comme le jour, celle du soleil qui lui fait mettre la main au-dessus des yeux pour se protéger de la trop forte luminosité. Son ombre doit le surprendre par les anamorphoses qu'elle lui donne de sa présence même, bien avant, peut-être, qu'il ne se reconnaisse dans sa propre image que lui renvoie le reflet de l'eau stagnante.

C'est à la lueur des flammes seulement qu'il a pu peindre et graver sur les parois, les rudiments de *son histoire* avec les bêtes, ses seuls adversaires, parés du « prestige de la beauté », sans doute autant vénérés que redoutés, dans cette première guerre qu'il leur faisait, avec sa première stratégie. C'est encore au feu qu'il a dû forger ses premières armes de bois durci, et, on peut le supposer, forger aussi, après avoir poussé ses premiers cris, ses premiers mots.

Comme on en voit dans bien d'autres endroits et dans d'autres lieux retrouvés, sur la paroi gauche de la nef de la grotte de Lascaux se trouve

une grande vache noire ayant précisément sous ses pieds arrières des figures quadrillées. La vache ne laisse pas indifférents les cruciverbistes : ils la retrouvent sans cesse sous la forme des lettres « IO », les lettres qui sont les plus fréquentes dans les petites « chevilles » qui articulent les croisements de mots dans les grilles. Georges Perec affirme qu'un bon auteur doit être capable de donner cent définitions possibles de la vache « IO », la fille d'Inachos séduite par Zeus et transformée en génisse.

Sous la grande vache noire, qui est visiblement en état de gestation, et peut-être sur le point de véler, on voit donc des quadrillages coloriés, dont les « cases » nettement dessinées au trait noirci, sont distinctes par la pigmentation qui leur a été donnée ; brun foncé, ocre, rouge cramoisi, et « neutre », déjà comme une case « muette », laissant la roche brute apparaître nue. L'on ne peut s'empêcher de penser ici au poème d'Arthur Rimbaud, les « Voyelles », écrit à dix-sept ans : « A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu », qui traduirait en tonalités chromatiques les « lettres », et, dans une poésie idéale, permettrait de lire un texte avant toute apparition du langage.

Les couleurs ont peut-être été pour les premiers hommes un « métalangage », et nous préférerions dire plutôt un « ultralangage » précédant toute acquisition préverbale d'une « parlure » ou pictographie d'une « écriture ».

Incontestablement nous sommes ici en présence d'un système de « signes croisés » qui, s'il n'exprime pas encore des « mots », peut, néanmoins, être un premier système de comptage correspondant à un inventaire tel qu'on le représente aussi avec des « tableaux de chasse ».

Ainsi l'on pourra, par métaphore, croiser toutes sortes d'objets auxquels on donnera un nom : on croise un voisin dans la rue, comme on croise un lion, on croise le fer en duel, on se croise les mains, les bras, on croise des espèces, ou l'on croise, en mer, sur un « croiseur », dans une bataille navale, qui est aussi un « jeu de croix » semblable à celui du croisement des mots. Et c'est dans la « cruz » que le matador transperce son taureau, évoquant ainsi le mieux le combat de l'homme de la préhistoire du langage.

Des ordonnées se croisent avec les abscisses pour déterminer un point, ou une case, sur un plan bi-dimensionnel, comme les chiffres permettent de situer le mot sur la grille. Le « mots croisés » est comme une carte de géographie avec laquelle, de tout temps, il semble que l'être humain ait eu besoin de cette forme élémentaire pour se repérer.

Avant qu'il y eut des mots, les figures quadrangulaires, ou géométriques diverses (comme les triangles), ont déjà mis sous le signe du « croisement », de la « grille », l'humanité dès son aube naissante.



2. Une magie croisée

Toute définition correcte du fait scientifique a pour effet d'appauvrir la réalité sensible, et donc de la déshumaniser.

Claude Lévi-Strauss.

Le simple geste de tracer une croix, sous la forme d'un « + » ou celle d'un « x » semble être un signe universellement répandu dans les sociétés de tous temps et lieux. La figure consécutive qui les accompagne est celle d'une « grille », que le grillage en soit constitué ou non de cases régulières, carrées ou quadrangulaires, voire de toutes autres formes élémentaires de la géométrie.

Mais la mise en croix des mots, la « cruci-fiction » de leurs écritures ne va pas de soi, et un dispositif cruciforme ne peut se déployer que par la possibilité cruciale, ou crucifère, des lettres qui les constituent, deux par deux.

Ainsi qu'on le dit des anges, les mots vont par deux et ils sont légions.

Une « fausse origine » des « mots en croix » a fait courir l'idée facétieuse que l'inscription I.N.R.I. était, avec cet « acronyme » placé au-dessus de Jésus crucifié, la première manifestation du cruciverbisme, car, comme un sigle, ces initiales le désignaient, en se jouant

cruellement de lui comme « Iesus Nazarenus rex Iudaeorum », soit Jésus de Nazareth, roi des Juifs. D'autres mauvais plaisants les font remonter aux « Croisades » et traduisent volontiers le « Credo » par « Je crois en Dieu... ». Il n'est pas étonnant que le « métagramme » que l'on peut faire entre « croix » et « crois » n'ait pas échappé aux amateurs. L'académicien Maurice Donnay avait vu Saint Laurent comme patron tout indiqué des cruciverbistes, car les mots « gril » et « grille » viennent du mot « crotem », en latin, qui signifie « treillis ».

On peut sans risque de se tromper, cependant, situer avec précision les premières inscriptions en croix qui datent des tout premiers temps de l'ère chrétienne.

C'est dans les années 1932 à 34, que des archéologues américains ont prêté attention à des inscriptions que l'on a estimé remonter aux II^e ou III^e siècles, et qui se trouvaient en divers endroits du monde, en Afrique du Nord et sur les bords de la vallée de l'Euphrate, ou encore près de Pompéi. Sans aucun doute proviennent-elles de la main des premiers chrétiens.

Ainsi une plaquette a été retrouvée près de l'ancienne cité de Corinum, datant de l'époque romaine :

```

a
P
A
T
E
R
R
a P A T E R N O S T E R o
O
S
T
E
R
o

```

Et on a retrouvé les mêmes lettres de cette croix dans d'autres lieux et dont le libellé se présente sous la forme de « carrés magiques », ou de « mots carrés », dits encore « carrés romains » :

```

R O T A S   S A T O R
O P E R A   A R E P O
T E N E T   T E N E T
A R E P O   O P E R A
S A T O R   R O T A S

```

Nous en sommes en présence déjà de ce qui pourrait être le plus parfait mots croisés qui soit. En effet cette figure exemplaire réunit toutes les possibilités d'écriture des lettres en formant des mots : l'acrostiche, évidemment (auquel un volume entier pourrait être consacré), mais aussi l'anagramme qui utilise les mêmes lettres que celles de la croix ci-dessus « aPATERNOSTERo », pour former un cryptogramme, qui se présente comme un palindrome, dont les mots se lisent en « boustro-phédon ».

Le déchiffrement du carré donne un message qui pourrait se traduire par « *le semeur à la charrue tient ses œuvres dans les roues* » la phrase écrite dans la « grille en miroir » que l'on peut lire dans tous les sens, soit dans les quatre directions en partant de la gauche, de la droite, du haut ou du bas :

« SATOR AREPO TENET OPERA ROTAS » qui est aussi un palindrome. Mystérieux message laissé comme repère sans doute pour indiquer aux voyageurs le chemin à suivre, ainsi que nous voyons aussi nos modernes publicités collées sur les murs de nos rues. On voit aussi la croix que forme le mot « TENET » tracé dans la grille.

Ce palindrome est conçu selon le principe de ceux que Quintilien a si brillamment composés comme le fameux et somptueux :

« in girum imus nocte/et consumimur igni »,

« en ronde nous allons la nuit/et nous nous consomons de feu »

Cette forme d'écriture cachée ou « secrète » dont la lecture donne lieu à un décryptage se retrouve au cours des siècles avec l'exemple des « carmina figurata » qui ont retenu l'attention de certains auteurs comme Massin, avec son beau livre *La lettre et l'image*, ou Paul Zumthor dans le sien, *Langue, texte, énigme*. Il s'agit des textes, dont une transcription typographique a été faite au xvii^e siècle, de Raban Maur, un prêtre bénédictin qui vécut sous l'époque carolingienne et qui fut élève à Tours du célèbre pédagogue anglais Alcuin. Le nom de cet auteur du recueil « De laudibus sanctae crucis », ou « Traité des louanges de la Croix », en latin « Rabanus Maurus » se retrouve écrit « RAMUS » dans des palindromes en rouge, disposés en croix, à l'intérieur même du texte. Ainsi celui où l'on lit :

« ORO TE RAMUS ARAM ARA SUMAR ET ORO », ce qui, à peu de choses près, voudrait dire : « je prie au pied de l'autel que moi Ramus, sur cet autel, je sois consumé, je t'en prie ».

Ainsi la pratique mystique des « figurations carminées » utilise déjà toutes les ressources du jeu des lettres de l'alphabet et ne craint pas de s'imposer de savantes contraintes dont la virtuosité, grâce au quadrillage et au croisement, ne sont pas dépassées par ceux qui pratiquent aujourd'hui les mots croisés.

Avant d'être faits avec des cases noires, les mots étaient construits selon le principe des mots carrés magiques. Leurs grilles étaient la plupart du temps construites « en miroir », c'est-à-dire avec une lecture des mêmes mots horizontaux que verticaux, comme dans les exemples ci-dessous :

O R A N G E
R A G O U T
A G O N I E
N O N I D I
G U I D O N
E T E I N T

C A R R E
A M O U R
R O S S A
R U S E R
E R A R D

B
C A R
C A L E R
B A L A D I N
R E D I S
R I S
N

B R A S S A M E S
R E M E U V E N T
A M A R R A N T E
S E R P E N T E R
S U R E X C I T A
A V A N C E R A S
M E N T I R O N S
E N T E T A N T E
S T E R A S S E S

T R A M E R I E Z
R E D E P E N D E
A D O N I S T E S
M E N A S S E N T
E P I S T A N T E
R E S S A U T E R
I N T E N T E R A
E D E N T E R A I
Z E S T E R A I S

Ces deux mots carrés de 9×9 cases sont exceptionnels et leurs dimensions n'ont jamais été dépassées.

En voici un de 6×6 dont la grille n'est pas un miroir, et qui est de l'auteur Georges Perec :

N E V A D A
U G O L I N
M A T I N E
E L I T E S
N E V E R S
T R E S S E

Ces exercices de virtuosité présentent l'inconvénient de produire des mots qui peuvent laisser perplexes plus d'un linguiste, avec des conjugaisons de verbes sous des formes très inhabituelles, ou des mots rares comme ci-dessus « NONIDI » qui est le neuvième jour de la décade du calendrier républicain.

Mais ces jeux furent très prisés dans les journaux humoristiques du début du siècle comme *Le Pêle-Mêle*, ou *Le Rire*.

3. *Le lit de Proc(r)uste*

Words, words, words...
Hamlet, William Shakespeare.

Le verbicruciste sait que les mots sont avant tout pour lui un ensemble de lettres tirées des vingt-six de l'alphabet latin. Il a affaire à cette contrainte limitée pour la combinatoire de ses grilles. Il sait aussi que les lettres les plus usitées de la langue française sont ESARTINULOC, et que les voyelles sont des lettres qui articulent les consonnes des mots, qu'un ensemble de deux lettres peut faire une fin de mot et un autre être plus facilement le début. Les mots se mesurent à leur nombre de lettres et les dictionnaires, dont nous parlerons plus loin, spécialement édités pour faire des mots croisés, donnent un rangement des mots selon leur nombre de lettres, et ils peuvent les grouper soit dans l'ordre de lecture directe, soit dans l'ordre inverse en commençant par la fin, comme il en va pour certains dictionnaires de rimes, à l'usage des poètes amateurs.

Mais les contraintes du croisement et de la dimension de la grille ne cessent pas de lui poser aussi des problèmes. De plus il doit faire en sorte de ne pas envahir sa grille de cases noires qui seraient du plus mauvais aloi. La case noire est en effet la bête noire du grilleur de mots, chacune d'elles est comme un aveu de son impuissance, l'idéal restant pour lui le mot carré parfait, ou celui qui présente le moins de trous ou de coupures des mots.

C'est pourquoi on a considéré que pour des grilles courantes de l'ordre de 10×10 ou 10×12 , un pourcentage variant de 9 à 12 % est une proportion honorable et que l'on ne peut reprocher à l'auteur. Cette proportion n'est plus valable pour les dimensions de grilles plus petites, qui permettent un meilleur rendement, tandis que pour les grilles dites « géantes » ces proportions n'entrent plus en compte, comme cela est également admis pour les mots croisés « à thème » ou « à message » qui demandent des contraintes supplémentaires. Il est à noter que Georges Perec dans *Le Point*, n'a jamais publié de grille ayant plus des 9 % déjà prestigieux, mais il faut dire avec des grilles ne dépassant pas les 10×10 cases. Quant à Robert Scipion, qui a inauguré le principe de la grille dont le pourtour est sans case noire, il s'est toujours tenu à la rigueur d'un pourcentage inférieur à 12 % dans des grilles de l'ordre de 12×10 cases habituellement.

Le fait de devoir aligner des mots selon le nombre de cases choisi pour la grille a souvent été comparé au supplice que le brigand Procuste (ou Procruste), dit la légende de l'Attique ancienne, faisait subir à ses victimes, et qui fut tué par Thésée qui le soumit lui-même à cette torture : sur un lit de fer, le prisonnier avait les pieds coupés s'ils dépassaient, ou bien était étiré de façon à cadrer avec la longueur du lit.

Plus innocent, sans doute, c'est aux mots que le verbicruciste applique cette barbare opération. Nous pouvons en faire la démonstration maintenant en reprenant par exemple les mots que nous avons déjà installés sous la forme d'une potence, en leur ajoutant encore quelques lettres supplémentaires, de façon à faire un mot croisé de 10×9 cases :

D E F E U I L L E R

E	N
J	N
E	E
U	O
N	P
E	Y
R	■
S	

L'occasion est donnée ici de mettre des lettres en « alphabet parlant » sous la forme : LNNEOPY, soit : *épelé* : « Hélène est née au pays grec ».

On pourra alors « choisir » le plus grand nombre de mots qui soient autant que possible « longs », de façon à diminuer les cases noires, hélas, inévitables, mais justement très pratiques :

D E F E U I L L E R

E	N	L	U	M	I	N	U	R	E
J	O	U	E	T	■	N	D	S	
E	I		E			N	O		
U	D		O			A	L		
N	I		P			Y	U		
E	Q		Y			L	B		
R	U		■			O	L		
S	T	E	R	E	O	T	Y	P	E

Bien sûr on ne peut poser ces mots que par tâtonnements, en s'aidant d'un dictionnaire et en gardant un souci d'anticipation pour faire coïncider des lettres plus propices à former des mots qui vont succéder.

Nous avons transformé
 JOUET en JOUER, et trois mots
 sont écrits à l'envers :
 POLYANDRE, SIRE, et RIEN ;
 d'autres groupes sont des
 chevilles de deux lettres :
 II, SE, NO, YU, LB,
 ou de trois lettres : UMR = MUR
 en désordre
 UMD ??? qu'en faire ?
 ESQ. = Esquire.

D E F E U I L L E R
 E N L U M I N U R E
 J O U E R ■ N I D S
 E R I S ■ S E ■ N O
 U M D ■ A T O N A L
 N E I R ■ E P ■ Y U
 E S Q ■ B R Y ■ L B
 R ■ U S E E ■ B O L
 S T E R E O T Y P E

Au total nous avons une grille de 90 cases avec 10 cases noires, ce qui est un pourcentage acceptable si les définitions que nous chercherons arrivent à faire passer le côté ardu des difficultés à venir.

On pourrait commenter longuement ce problème de l'architecture d'une grille, elle met en jeu, elle met « en œuvre un ensemble coordonné de schèmes aléatoires », que sont les mots et les lettres. Mais la « réalisation du thème arbitraire » obéit dans ce cas à une stratégie des probabilités : par exemple on choisit RESOLUBLE pour faire le 10 vertical, et STEREO TYPE, pour le 9 horizontal, parce que les lettres semblent mieux préparées à faire des « fins de mots » possibles. Le mot POLYANDRE écrit « de bas en haut » est un phénomène produit pour la plupart des lettres par le « hasard du croisement » des possibilités, il n'avait au début été posé qu'à titre d'hypothèse. La construction de la grille ne peut se faire que dans un va-et-vient incessant entre l'intuition et la preuve vérifiée ou non de celle-ci. Nous ne sommes pas loin de penser que la structure même de la parole échangée, du discours sous forme de dialogue, obéit aux mêmes lois, mais au niveau du sens des communications.

Un message est émis et il appartient à l'émetteur de savoir qu'il est correctement reçu, et donc éventuellement doit-il le corriger en le répétant ou en lui donnant plus de précision. Si le langage est comparable à un instrument, c'est de la plus ou moins grande virtuosité dont on peut s'en servir qui crée un niveau de réception fidèle ou déformée. A chaque information correspond, peut-on dire, une possibilité de déformations et c'est par approximations successives que le « procès » se déroule, avance, et aboutit à sa conclusion.

SOUS LES MOTS, LES SENS

1. *Enigmes croisées et doubles définitions*

Avant de devenir un « sphinx » l'auteur de mots croisés, a dû être d'abord un « œdipe » et apprendre à répondre aux énigmes. « Quel est l'animal qui marche sur quatre pieds le matin, sur deux à midi et sur trois le soir ? » Le monstre qui parle est un animal fait de plusieurs « greffes » : visage et poitrine de femme, membres de lion, corps de chien, ailes d'oiseau, et queue de dragon. C'est dire à quel point il est lui-même croisé ! Et en somme il veut dire aussi que l'homme n'est pas moins multiple dans sa personne, qu'il est divisé par les âges de la vie, qu'il est un et multiple à la fois.

Le rôle du sphinx est de donner à penser un « mot » qui se cache obscurément derrière le texte énigmatique. Enigme signifie avant tout « obscur ». Les « greffes » sont des traces de « griffes », elles inscrivent un croisement de pièces rapportées les unes aux autres, croisement auquel il faut trouver un nom, un mot qui convienne. Le jeu des énigmes remonte aux temps les plus reculés, des recueils entiers de textes poétiques en témoignent au cours des siècles. Quel est le mot qui va éclairer d'un seul coup toutes les phrases, tous les vers, qui le décrivent, le désignent sans le nommer ?

Œdipe avait déjà eu pour ainsi dire les pieds croisés dès sa naissance, et c'est au croisement de deux routes qu'il tue malencontreusement son propre père, l'on peut se demander aussi si le mariage n'est pas un croisement, sa mère Jocaste ayant un nom de « jeu » en somme qui rappelle le « jocus, jocare » pas éloigné de notre « joke » ou « joker » qui tient la place d'une case noire, celle du manque, celle de la carte perdue, de la lettre envolée.

L'énoncé de l'énigme met en jeu le destin même du Sphinx. Le mot secret, inconnu, la révélation de la vérité cachée, le met bas, le transperce, le pousse à se suicider, lorsqu'un voyageur le découvre et le dit. Jocaste comme le Sphinx sont les victimes du dévoilement de la vérité ; leurs masques, une fois arrachés, ne les protègent plus de l'horreur monstrueuse d'eux-mêmes.

Pour le Sphinx, le mot « *c'est l'homme* » est un mot qui le tue, qui le fait périr dans un abîme de honte et de fureur au fond duquel son corps se disloque sur les rochers. Dislocation est bien le mot qui réduit l'énigme du langage. La vérité de l'énigme cachée du langage pousse au précipice, à la pendaison, à l'aveuglement, elle porte l'anéantissement du langage lui-même, son abolition, sa fonction de leurre, d'illusion,

Niveau difficile :

HORIZONTALEMENT : I. Pour en emporter autant que le vent, par exemple. — II. Décoration mais pas toujours médaille. — III. Souffler ne l'est pas. Ceux de poules sont à éviter. — IV. Façon de s'adresser au Roi Dagobert. Direction. Direction. — V. On les trouve dans l'humidité. Ton qui n'est pas ton. — VI. C'est vraiment le contraire de tout. Au début d'une épreuve. Cinq chiao ou cinquante fen. — VII. Marque de courtoisie à l'adresse d'un gentleman. Père et fils, orfèvres flamands. Un ou deux des frères de Napoléon 1^{er}. — VIII. On s'en est beaucoup servi. C'est à son ras qu'on n'en demande plus. — IX. On le tire au flan par exemple.

VERTICALEMENT : 1. Petits le matin et parfois grands à midi. — 2. Vus comme ça au microscope. — 3. Pour qualifier le médium par exemple. — 4. Trompées. Senior. — 5. Il est déjà bien ébréché. Ouverte. — 6. Rouge et rouge, comme dirait Arthur. Donne du relief. — 7. Une attique bien de chez elle (*épelé*). — 8. Ce n'est pas elle. Commencent bien des querelles. — 9. Dans ce sens-là elle les trompe tous. — 10. Ce n'est plus un problème quand il apparaît ainsi.

Niveau plus facile :

HORIZONTALEMENT : I. Le vent d'automne peut le faire. — II. Une décoration qui enjolive. — III. Se divertir. Maisons des oiseaux. — IV. Un roi qui doit mettre sa culotte à l'endroit. A Quatre heures et demi. A dix heures et demi. — V. Usine de Moteurs Diesel. Il n'est pas dans le ton qu'il faut. — VI. Il n'a l'air de rien comme ça. Commencent les épreuves. A la source de Yukon. — VII. Accompagne le nom d'un gentleman. Orfèvre flamand du 16^e siècle. Lucien Bonaparte. — VIII. Vieillie. Chaque chinois a le sien. — IX. Cliché.

VERTICALEMENT : 1. Sur la carte on voit s'ils sont à toute heure. — 2. Obèses. — 3. Son influence l'est par magnétisme par exemple. — 4. Possédées. Serge Rachmaninov. — 5. Un mur en mauvais état. Quand elle est comme ça elle n'a rien à dire. — 6. Voyelles. Pour la haute fidélité. — 7. Celle d'Offenbach n'a pas connu la Vie Parisienne (*épelé*). — 8. Ce n'est pas un autre. Au début du byronisme. — 9. Tous ses maris lui ont tourné la tête. — 10. Il peut trouver sa solution.

2. Trop-plein, panne et fuite des sens

On ne peut qu'être surpris encore une fois par les définitions qu'on trouve dans les dictionnaires les plus usuels :

Larousse de Poche, 1918 :

— mot (*mo*) n. m. Son ou réunion de sons correspond à une idée. Sentence, parole mémorable. *Gros mot*, juron, terme grossier.

Larousse de Poche, 1954 :

— mot n. m. Son ou réunion de sons correspondant à une idée ; Caractère ou ensemble de caractères qui figurent un mot : *un mot illisible*. Parole vide de sens : *se payer de mots*. Ce qu'on dit, ce qu'on écrit brièvement : *dire un mot à l'oreille*. Sentence, parole mémorable : *beau mot*. *Grand mot*, expression pompeuse. *Fin mot*, sens caché d'une chose : point suprême. *Au bas mot*, au plus bas prix. *Mot d'ordre*, qui sert pour reconnaître. *Mot à mot*, sans rien changer. *Mot-à-mot* n. m. Traduction mot à mot.

On peut remarquer, sans s'attarder, que le mot « mot » prête à un certain nombre de confusions, telles qu'on aurait pu aussi bien dire : un mot est un mot. Mais là, on se demande comment des sons que peuvent émettre un nouveau-né ou un animal lorsqu'ils ont peur ou faim ne correspondent pas précisément à l'idée qu'ils ont de manger ou de fuir, et que, dans ce cas, leurs cris, balbutiements, ou borborygmes sont donc des mots. On le voit, à la limite le mot est n'importe quoi d'illisible, de vide de sens, de beau, de gros, de grand, de fin, ou de bas... L'excès de sens, au plein sens du mot « mot », le vide en effet de tout sens, il n'y a pas de mot pour définir le mot, de façon à ce qu'on comprenne vraiment ce qu'il est. Tout est mot, et rien aussi l'est, puisque le mot « rien » est encore un mot...

Allons plus loin, pourquoi le mot « lettre » ne trouve-t-il pas une petite place ici, *Ecrire un mot* : écrire une lettre ? Non, c'est le mot caractère qui a été préféré, en référence sans doute aux caractères, alphabétiques ou non, comme le chinois ou l'égyptien. D'où l'idée d'illisibilité dont se prémunissent les auteurs du dictionnaire : un mot est à entendre, pas à lire. Bref, on doit dire les mots, mais si l'on écrit, c'est « brièvement, à l'oreille ». On ne sait plus qui plaisante dans cette affaire.

On se demande si l'on ne doit pas appeler à la rescousse les auteurs hétéroclites ou les poètes pour avoir une idée justement du mot. Ainsi Paul Claudel a-t-il mieux défini, nous semble-t-il, la question :

« Les mots ont une âme et, dans le mot écrit lui-même, on trouve autre chose qu'une espèce d'algèbre conventionnelle. Entre le signe graphique et la chose signifiée, il y a un rapport (...) Tout aussi bien que le chinois, l'écriture occidentale a elle-même un sens. Et sens d'autant mieux que, tandis que le caractère chinois est immobile, notre mot marche. »

Nous y voilà, Claudel parle de « mot écrit », de « signe graphique », il suggère que les jambages des lettres font avancer les mots, et qu'en somme en les regardant, leur forme nous dit déjà ce qu'ils représentent. Mot + mot + mot + mot = phrase, comme on pourrait dire Lettre + lettre + lettre = Mot de trois lettres.

Ainsi Georges Perec a donné des définitions pertinentes pour des mots produits par l'effet de croisement des grilles :

— A déjà commencé... = EROSIO

— Il lui manque effectivement une jambe = ANPUTEE

Le mot ne se comprend que s'il est mis en situation, en circulation, et pour ainsi dire, lorsqu'il est tout seul il est dans un sens figé qui ne signifie pas vraiment un sens. Les mots, redisons-le, vont par deux, et rajoutons que leurs divers sens dépendent de la personne qui s'adresse à une autre pour vouloir dire quelque chose qui ne sera pas obligatoirement compris ou entendu.

Jean Cocteau se plaisait à redire un jeu de mots : « Quand l'époux vend la table, c'est épouvantable. » Les mots les plus simples, les plus courants du langage, comme table, cheval, porte, etc., sont ceux justement qui servent le mieux à dire par métaphore ou catachrèse, désignant autre chose bien sûr que l'objet signifié par le mot. L'arbre lui-même n'est pas toujours celui-ci peint par Léonard de Vinci, mais si vous parlez à un bûcheron c'est plutôt à sa hache que vous vous adressez, par exemple, et au généalogiste, ce sera des ramifications diverses d'une filiation, alors qu'avec un garagiste, c'est de vos soupapes dont il sera question.

Le langage met en place divers dispositifs de relations intersubjectives, qui fonctionnent comme des appareillages de mots, ainsi que les mots croisés, dont les signifiants de la grille sont désignés par ceux des définitions comme cas particuliers.

EN FIN DE PARTIE

1. Les mots dans les mots

Dans notre grille de mots croisés, nous sommes partis des mots JEU et FEU, pour en arriver à placer des mots comme DEJEUNERS et DEFEUILLER, qui contiennent donc les premiers, et rien ne peut affirmer que dans les « grands » mots nous n'entendons pas également les « petits » qui peuvent les constituer.

Ce que nous voulons dire c'est que le signifiant, tel que les linguistes le posent, exclut, pour ainsi dire, qu'il y ait un sujet parlant humain. Et le mot suppose, aussi court soit-il, un ensemble de signifiants qui vont au moins par deux, voire même qui se croisent entre eux et qu'il faut qu'entre eux se place au moins *un* sujet, assujetti, qui leur donne sens, en les produisant autant qu'en les recevant. Sinon pas de langage qui tienne.

Or Freud l'avait bien pressenti dès ses premières expériences, nous ne donnerons qu'un exemple tiré de la *Psychopathologie de la Vie Quotidienne*, au chapitre sur « les lapsus », que nous résumons ici :

« Une patiente rêve qu'un enfant a voulu se suicider en se faisant mordre par un serpent. » Elle reconnaît que la veille elle a assisté à une conférence sur les soins à donner en cas de morsures de serpents. Mais au lieu de se souvenir que le conférencier a parlé de vipère, elle se trompe et dit : « *Klapperschlange* » (soit : serpent à sonnettes). Freud entend là que le mot dit par erreur contient une allusion à « *Kleopatra* » (Cléopâtre), car dit-il dans les deux mots on retrouve le même ordre des lettres *Kl...p...r* et l'accentuation de la voyelle « a » dans les deux mots sautent aux yeux (écrit le traducteur S. Jankélévitch, car on ne dit pas « sautent aux oreilles... »). Il s'en suit que cette patiente parle ensuite d'une statue d'*Antoine*, pour se rappeler de souvenirs à propos d'« *Arria et Messaline* » et évoquer son désir, autrefois, de devenir actrice, et, enfin, dire ses craintes de voir son frère unique se marier avec une non-*Aryenne*, et faire donc une *mésalliance* (qui consomme avec Messaline).

Il est bien évident que dans ces conditions les mots veulent dire plus que l'on croit dire, et qu'ils véhiculent une histoire, une argumentation, un scénario qui est sous-entendu, qui double et raconte *autre chose* que le discours manifeste.

2. Les mots fantômes

Comme jeu, les mots croisés, les mots mis en croix, sont un « procès métaphorique » (soit les glissements, les transformations, les croisements, le va-et-vient du déroulement avec les effets qui les travaillent), dont les métaphores, nous l'avons vu, sont celles d'un « palimpseste », mais nous pouvons ajouter aussi celles d'un cénotaphe, ou d'une stèle, dont les mots font revivre des morts que l'on s'efforce de faire encore parler. Les mots des morts hantent les vivants.

« Les morts tuent » avait écrit Freud dans son *Totem et Tabou*. Mais peut-on dire aussi que les mots tuent ? On leur attribue un pouvoir magique exorbitant, ils peuvent receler des sortilèges, des malédictions,

annoncer des prophéties, etc. On se méfie toujours d'eux comme de la peste.

C'est pourquoi le jeu des mots qui se croisent, est un jeu aussi de mise à mort des mots. On les met en croix, on les crucifie, on les met sous le signe de la croix, comme les morts, on les fait disparaître, en les remplaçant par des définitions énigmatiques. Mais ils reviennent, comme des fantômes, un par un, deux par deux, sous l'effet du travail de deuil du chercheur de mots. Une fois épinglés, les mots sont fixés à leurs cases, à leurs places, on peut les abandonner, les jeter, s'en débarrasser, ils ne sont bons qu'à être oubliés, pour leur deuxième mort, définitive cette fois.

Le procès métaphorique est comme le procès d'un deuil. On fait rebrûler les braises d'une passion mal éteinte, les feux font danser dans une crypte les ombres chéries des revenants, elles raniment leurs mots, récitent leurs discours.

L'endeuillé retrouve, reconstitue les mots de sa langue maternelle, ceux qui n'étaient que des sons, pour lui, avant qu'il ne parle encore, et ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, qu'il peut les retrouver enfin. Pendant un instant les mots inconnus, les mots perdus, les mots qui manquent, reviennent et palpitent d'un sombre éclat, avant de retomber dans l'oubli.

La terreur des mots est conjurée, comme cette « terreur dans les lettres » dont parle Jean Paulhan avec les *Fleurs de Tarbes*, que nous pouvons bien paraphraser pour trouver notre mot de la fin qui nous permette d'en finir avec les mots :

« On est prié de ne pas déranger les mots qui dorment sous les grilles et sous leurs croix. »

Éléments d'une bibliographie

- René Alleau et Renaud Matignon, *Dictionnaire des jeux*, Tchou-Veyrier, 1964, « Mots croisés », p. 331.
- Viviane Alleton, *L'écriture chinoise*, P.U.F., 1970.
- Georges Bataille, *Lascaux ou la naissance de l'art*, Skira, 1955.
- Tristan Bernard, *Mots croisés, 100 grilles*, lettre post-face de Sacha Guitry, Livre de Poche, 1965.
- Jean-Pierre Brisset, *Le mystère de Dieu est accompli*, Navarin, 1983.
- Roger Caillois, *Les jeux et les hommes*, Gallimard, 1977.
- Du Marsais, *Traité des tropes*, suivi de Jean Paulhan, *Traité des figures*, Le Nouveau Commerce, 1977.

- Pierre Guiraud, *Les jeux de mots*, P.U.F., 1976.
Pierre Guiraud, *L'étymologie*, P.U.F., 1964.
Johan Huizinga, *Homo ludens*, essai sur la fonction du jeu, Gallimard, 1951.
Jacques Henriot, *Le Jeu*, P.U.F., 1969, S.O.R., 1983.
Max Kohn, *Freud et le yiddish : le préanalytique*, C. Bourgeois, 1982.
André Leroi-Gourhan, *Préhistoire de l'art occidental*, Mazenod, 1965.
Claude Lévi-Strauss, *Critères scientifiques dans les disciplines sociales et humaines*, *Aletheia* n° 4, mai 1966.
Massin, *La lettre et l'image*, Gallimard, 1973.
Oulipo, Jacques Bens, *Oulipo 1960-1963*, C. Bourgeois, 1980.
Oulipo, Paul Fournel, *Clefs pour la littérature potentielle*, Denoël, 1972.
Oulipo, *Atlas de littérature potentielle*, Gallimard, 1981.
Oulipo, *La littérature potentielle*, Gallimard, 1973.
Oulipo, *La bibliothèque oulipienne*, Slatkine, 1981.
Georges Perec, *Les mots croisés*, Mazarine, 1979.
Raymond Queneau, *Bâtons, chiffres et lettres*, Gallimard, 1965.
Raymond Queneau, *Bords*, Hermann, 1963.
Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, J.J. Pauvert, 1963.
Jean Starobinski, *Les mots sous les mots*, Les anagrammes de Ferdinand de Saussure, Gallimard, 1971.
Paul Zumthor, *Langue, texte, énigme*, Seuil, 1975.

Jacques Mayer

Anagrammes et isotopies anagrammatiques

Pilate : QUID EST VERITAS?
Jésus : EST VIR QUI ADEST!

Les ouvrages de compilation attestent la permanence historique et géographique des anagrammes auxquelles de nombreuses études ont déjà été consacrées.

Par contre, depuis la tentative infructueuse de Saussure, peu d'auteurs semblent s'être risqués à démontrer le mécanisme de la signification de l'anagramme.

Pourquoi et comment l'anagramme fonctionne-t-elle, en tant que figure signifiante?

Une formalisation simple permet de rendre compte des modes de production et des valeurs d'usage des différentes variétés de transpositions anagrammatiques. Ce qui éclaire d'un jour nouveau les trouvailles saussuriennes et laisse entrevoir la spécificité du signifiant littéral.

1. ANAGRAMMES

1.1. Vocabulaire et notations

Une suite ordonnée de signes typographiques sera appelée « item ». Suivant le cas il pourra s'agir d'une syllabe, d'un mot, d'une sentence ou d'une phrase.

L'anagramme d'un item est obtenue en permutant entre elles les lettres qui le composent sans tenir compte des autres signes (blancs, ponctuations, ...) :

CHIEN :: NICHE

SIR WALTER SCOTT :: LAST SCOT WRITER

SANCTA MARIA MAGDALENE :: MAGNA ET CLARA DEI AMANS

NAPOLÉON EMPEREUR DES FRANÇAIS ::

UN PAPE SERF A SACRÉ LE NOIR DÉMON

L'opération elle-même, ainsi que le résultat final seront nommés « transposition anagrammatique », soit « T.A. » en abrégé.

Lorsque toutes les lettres de l'item de départ, et seulement elles, se retrouvent dans l'item d'arrivée, l'anagramme est dite parfaite ou pure. Toutefois, les propriétés anagrammatiques se conservent à travers certains écarts orthographiques et des transpositions telles que les suivantes seront dites « quasi-anagrammatiques » (« T.Q.A. » en abrégé) :

VIGNERON :: IVROGNE

CREBILLON :: KRINEBOL

PIERRE DE RONSARD :: ROSE DE PINDARE

Suivant l'usage, « sa » indiquera un signifiant (littéral), « sé » un signifié et « sa-sé » une relation signifiante. La nature et la forme de cette relation sont sans influence sur le fonctionnement du modèle proposé. Il est nécessaire et suffisant d'admettre simplement que chaque signifiant est dans une certaine relation avec une entité appelée signifié.

Quelques autres symboles seront utilisés dans leur sens habituel tels l'implication « \rightarrow » ou l'équivalence « \equiv ».

1.2. Propriétés formelles

Isomorphe à une opération de permutation des éléments d'une suite ordonnée, la transposition anagrammatique en possède les propriétés :

un item est à lui-même sa propre T.A. (réflexivité) :

NACRE :: NACRE

deux expressions obtenues par T.A. sont l'anagramme l'une de l'autre (symétrie) :

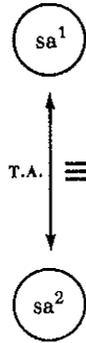
NACRE :: ÉCRAN \rightarrow ÉCRAN :: NACRE

la T.A. de l'anagramme d'un item est également la T.A. de cet item (transitivité) :

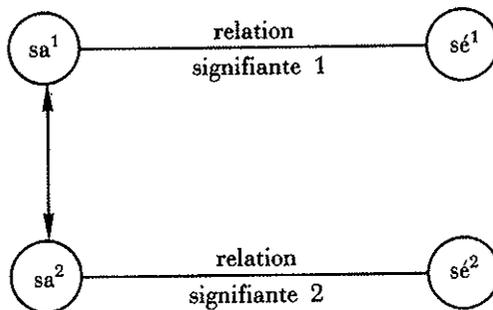
NACRE :: ÉCRAN ET ÉCRAN :: CRANE → NACRE :: CRANE

Toute relation (réflexive) symétrique et transitive est une relation d'équivalence. Une relation d'équivalence définit des classes d'équivalence et les éléments qui appartiennent à une même classe sont équivalents entre eux, c'est-à-dire ont des propriétés identiques.

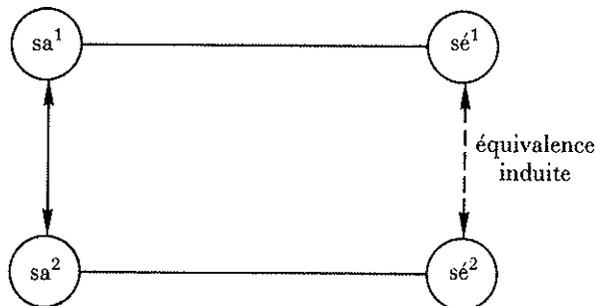
Donc ici, deux signifiants en relation anagrammatique (c'est-à-dire formés des mêmes lettres disposées dans un ordre différent) ont, d'un certain point de vue, des propriétés identiques, ce qui peut se représenter :



Or, parmi toutes les propriétés que possèdent les signifiants, la principale est que chacun d'eux est dans une certaine relation (signifiante) avec un signifié, d'où la représentation :

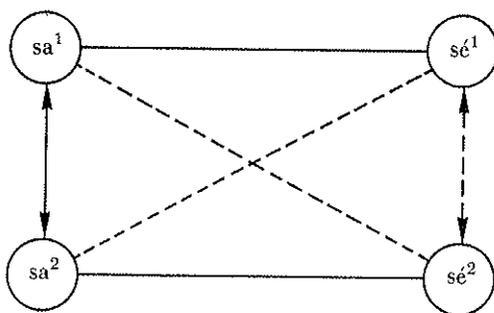


Dans une situation semblable, en théorie des ensembles, on démontre qu'une seconde relation d'équivalence est induite par la première, ce qui s'appréhende aisément de façon tout à fait intuitive :



Bien entendu, les signifiants et les signifiés ne sont pas (du moins à ce jour) reconnus comme des êtres mathématiques soumis à une axiomatique ensembliste. Néanmoins, nous admettons « que tout se passe comme si ... » et nous apprécierons la pertinence de cette hypothèse à celle de ses conséquences.

Ainsi, la transposition anagrammatique induit une relation d'équivalence au niveau des signifiés. Ceux-ci, à leur tour, sont en quelque sorte équivalents. Ils ont donc les mêmes propriétés, et par conséquent même signifiants :



Donc la fameuse barre, qui unit et sépare signifiant et signifié, serait perméable aux effets de la transposition anagrammatique qui modifie les relations signifiantes. Deux (ou plusieurs) signifiés vont se trouver en prise avec un même signifiant, de ce que celui-ci est anagrammatisable.

De ce schéma tétrapolaire simple, découlent les valeurs d'usage de la T.A.

1.3. Usage étymologique de la T.A.

C'est probablement l'usage le plus ancien, notamment dans sa version dite « onomastique », consistant à expliquer le sens des noms propres par leurs propriétés anagrammatiques. C'est une variété d'étymologie populaire.

Ainsi, l'inévitable Lycophron (courtisan et poète hermétique de l'antiquité grecque), serait l'auteur de la T.A. des noms du couple royal :

PTOLEMAIOS :: APO MELITOS
(Ptolémée :: de miel)

ARSINOÉ :: ION ERAS
(Arsinoé :: violette de Junon)

dont le fonctionnement, suivant notre schéma est :

puisque « de miel » est l'anagramme de « Ptolémée » (niveau des signifiants), alors le roi possède toutes les qualités du miel (niveau des signifiés), à savoir la douceur, les effets bienfaisants, etc ... pour des raisons semblables, il faut attribuer à la reine la beauté, la modestie, la parenté divine.

La relation anagrammatique induit un glissement de signification mais un exemple, totalement apocryphe, montre que ce n'est pas n'importe quel glissement qui peut faire l'affaire :

André Pujom rêve que l'anagramme de son nom est PENDU A RIOM.
Il passe par cette ville, y prend querelle, tue son homme et y est effectivement pendu. [PHILOMNESTE — 33]

« Cela n'est pas très avéré » ajoute prudemment le compilateur qui n'a pas remarqué que :

ANDRÉ PUJOM :: MUR DE PIANO
:: DUPE ROMAINE
:: PINE D'AMOUR

Plus contemporain, Antoine Pierre Gallien réduira sa palette à une seule couleur et consacra toute une période de son œuvre à l'abstraction géométrique monochrome, se voulant PEINTRE À LA LIGNE NOIRE [catalogue M.A.M., Paris, juin à septembre 1979].

Le procédé demeure vivace, qu'il s'agisse de Salvador Dali surnommé

Avida Dollars par les autres surréalistes ou de Vincent Auriol (premier président de la IV^e République) dont l'élection fit dire VOILÀ UN CRÉTIN.

Le mécanisme continue de fonctionner même lorsqu'il va apparemment échouer à produire l'équivalence induite. Il va en résulter une sorte de battement entre la signification première et le résultat de l'anagrammatisation, ce qui est considéré comme un effet ludique ou poétique.

Bien que les différentes transpositions de son nom n'aient pratiquement aucune signification, Raymond Queneau les rassemble en un poème :

DON EVANE MARQUY

DYEU N'A MONARQUE

YVA DONNE

EVA N'Y MARQUE DON

.....

[R. Queneau — *Si tu t'imagines*]

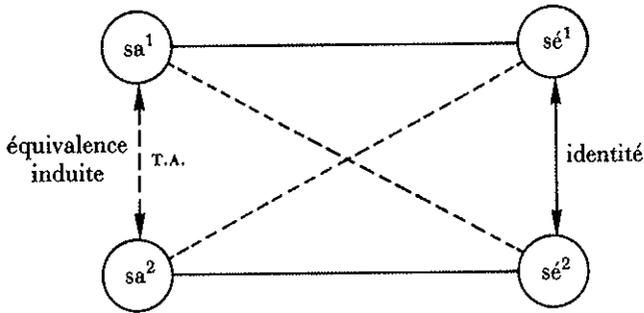
ALPHABETS de Georges Perec est construit suivant un procédé très proche :

« chacun des cent soixante-seize textes de ce recueil est un onzain, un poème de onze vers » « chaque vers utilise une même série de lettres différentes, quelque chose comme une gamme dont les permutations produiront le poème selon un principe analogue à celui de la musique sérielle : on ne peut répéter une lettre avant d'avoir épuisé la série ».

L'existence de jeux de société basés sur la recherche d'anagrammes (scrabble, ana-croisés, mot le plus long) se justifie de la même mécanique.

1.4. Usage cryptographique de la T.A.

La structure du schéma central laisse prévoir un second mode de fonctionnement, en miroir, obtenu en permutant les relations d'équivalence inductrice et induite :



L'équivalence des signifiés est maintenant première. Or, rien n'est plus équivalent que l'identité. Ce mode de fonctionnement (réciproque) va apparaître lorsque un signifié est en relation avec deux ou plusieurs signifiants anagrammatiques.

C'est le principe de certains pseudonymes sous lesquels peuvent se dissimuler des auteurs, des personnages et par extension des messages.

François Rabelais ne souhaitant pas (et pour cause) mettre son nom sur ses premières œuvres, tout en y laissant sa marque, utilisa plusieurs pseudonymes tels Alcofribas Nasier ou Serafino Calbarisi.

Le procédé permet à un auteur de parler de lui à la troisième personne :

On lit dans les *Pensées* : « La manière d'écrire d'Epictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie, est la plus d'usage, ... » Une note précise :

« Salomon de Tultie n'existe point. C'est évidemment un pseudonyme de l'invention de Pascal. » Or en changeant l'ordre des lettres de Salomon de Tultie, on trouve Louis de Montalte, nom sous lequel l'auteur de la théorie des combinaisons fit paraître les *Lettres Provinciales*. [Lucas — *Récréations Mathématiques* — I-68.]

L'emploi de pseudonymes anagrammatiques se justifie toujours de la volonté ou de la nécessité contradictoire d'avoir à dissimuler des signifiés tout en les révélant :

Dans l'ouvrage « *Correspondance secrète de plusieurs grands personnages illustres* » de P.J.A. Roussel les personnages sont : Vixolous :: Louis XVI, Martimore de Ramef :: Marie Antoinette de France, Beshermal :: Malesherbes ...

Plusieurs romans érotiques du xviii^e possèdent ainsi des clés anagrammatiques :

les amours de Zoekinizul : Louis Quinze, roi des Kofirans :: François, grand succès de librairie réédité plus de dix fois entre 1746 et 1770, met en scène : Zokitarezoul :: Louis Quatorze, Lenertoula :: La Tournelle, Vorompdap :: Pompadour, Liamil :: (m^{lle} de) Mailly, ...
[Pia — *Dictionnaire des Œuvres Erotiques* — 22]

Lorsqu'il s'agit de personnages de fiction, l'effet devient quasiment « surréaliste » :

Dans « L'histoire du prince Apprius » :: Priapus, le héros commence par s'abandonner à son favori Danbre :: Bander, part à la conquête de Talierare :: La Réalité, mais arrive chez la reine Mina :: (la) Main, est fait prisonnier par les Brularnes :: Branleurs, .. [Pia — *D.D.O.E.* — 230]

Le procédé est évidemment à la base de nombreux systèmes de codage de messages secrets réputés difficiles à « casser ». Tous consistent à brouiller l'ordre des lettres d'un texte suivant une clé connue du destinataire. A la limite, on peut aussi vouloir dissimuler un message aux yeux de tous, en restant seul capable de le restituer, ce que firent plusieurs astronomes :

« la phrase par laquelle Huygens formule la découverte de l'anneau de Saturne : ANNULO CINGITUR TENUI, NUSQUAM COHAERANTE, AD ECLIPTICAM INCLINATO devient : AAAAAAA CCCCC D EEEE G H IIIIII LLL MM NNNNNNNN OOO P Q RR S TTTT UUUUU « [Lebensztejn — 56]

1.5. Anagrammes et inconscient

Les anagrammes que nous avons étudiées jusqu'à présent semblent être le produit d'une activité purement consciente. Toutefois, l'exemple d'André Pujom montre qu'une surdétermination inconsciente n'est pas impossible, mais bien entendu, l'aspect apocryphe de cette anecdote lui enlève tout caractère d'exemplarité.

La littérature analytique sur le sujet semble assez restreinte. Il faut mentionner un passage de « l'homme aux rats » :

« Une autre fois, il parla du principal mot magique qu'il avait composé, pour se défendre contre les tentations ... Je ne puis indiquer ici ce mot lui-même pour des raisons qu'on comprendra

tout de suite. En effet, lorsque mon patient me le révéla, je remarquai qu'il représentait l'anagramme du nom de sa bien-aimée « [Freud — *Cinq psychanalyses*] »

Certains exemples de « Psychopathologie de la vie quotidienne » pourraient fort bien être redevables d'une anagrammatisation inconsciente. Par exemple, les erreurs de lecture de Bleuler découvrant son nom dans Blutkorperchen [rvq-chapitre 6]. D'autre part, l'article de Pfister montre que toutes les voies n'ont certainement pas été entièrement explorées. Enfin, Lacan mentionne à plusieurs reprises les anagrammes (principalement saussuriennes), mais sans grandes conséquences.

Les deux exemples suivants laissent penser que l'inconscient utilise le schéma tétrapolaire réciproque pour inscrire dans des signifiants, une certaine équivalence de signifiés. Pendant vingt ans, jusqu'à son suicide, Unica Zürn, la compagne du peintre Hans Bellmer, va ressasser ses obsessions sous une forme anagrammatique :

TAL DES MOLOCH, NARR DES
ALLS. ROTE MORDSCHANDE
DER SCHAM — O RASEND TOLL
DES ROTEN DOLCHS ALARM

(Vallée du Moloch, fou de
l'univers. Rouge impudeur criminelle
de la honte — ô alerte furieusement insensée
du poignard ensanglanté)

L'hypothèse (la nécessité) d'une intervention de l'inconscient se soutient du raisonnement suivant. Comme on le voit avec l'exemple d'André Pujom, il est possible de produire un grand nombre de phrases anagrammatiques à partir d'un corpus de plusieurs dizaines de lettres. Or seules certaines de ces phrases possibles vont être produites par Unica Zürn, précisément celles qui expriment le mieux ce que l'auteur doit dire. Une surdétermination inconsciente est par conséquent à l'œuvre : à l'unité du noyau névrotique (psychotique) marqué par la répétition des thèmes obsessionnels, correspond l'unité des signifiants marquée par la répétition anagrammatique.

De même, Max Garric, propose « une méthode pour analyser rêves, prémonitions et télépathie » dont le fonctionnement se révèle d'une logique tout à fait rigoureuse.

Il faut tout d'abord produire une phrase :

« Ce message, rédigé plus ou moins en style télégraphique, résume en quelques vingt ou trente lettres environ l'objet de la consultation (exposé d'un rêve, question portant sur une probabilité d'avenir, etc.). »

Puis ensuite, changer l'ordre des lettres :

« Pour offrir au subconscient le miroir de notre alphabet, nous formons un cryptogramme c'est-à-dire un ensemble de lettres brouillées disposées comme un carré de mots croisés. »

Puis réordonner les lettres pour obtenir la réponse :

« Perméable à toutes les sollicitations visuelles, à toutes les combinaisons alphabétiques, il (le décrypteur) n'a pour but que de reconstruire une phrase (en style télégraphique) à partir de ce puzzle » [Garric — 8]

Ce qui confirme tout simplement que l'attention flottante permet à l'inconscient de déceler la réponse dans l'énoncé même de la question.

1.6. Anagrammes et pseudo-anagrammes

Le préfixe « ana » dans « anagrammes » signifie qu'un ordre primitif a été réarrangé, tout comme dans « anachronisme » ou « anamorphose ». Suivant les cas, l'opération va laisser beaucoup, peu ou pas de traces.

Ainsi, l'ordre (inhabituel) des lettres du message codé par Huygens constitue une marque indubitable. Par contre, il est quasiment impossible de remonter au texte initial.

Un peu d'attention est nécessaire pour repérer une anomalie dans les fréquences d'apparition des lettres du poème suivant de Georges Perec :

A Jacques Vallet

CELA EST ATTESTÉ CELA S'EST VU
 CETTE SALVE, CET ASSAUT
 C'EST LÀ : TELLES QUELQUES VESUVES ECULES
 CES SEQUELLES VEUVES
 L'ASCÈSE, L'ÉTUVE, LA VASE
 LE SVELTE ET LE TAVELE, LE SALACE, LE CÉLESTE, L'ACCULÉ

[*Le Fou Parle* — septembre 1980]

Il s'agit simplement d'un texte entièrement anagrammatique, construit sur le nom du dédicataire.

Le procédé est par ailleurs quasiment imperceptible dans le texte accompagnant le travail graphique de Vera Molnar (à l'ordinateur) : LOVE STORIES (1974) :

LA MORT ROSE VA DEVINER LA SOLUTION RARE.
 NOTRE DÉSIR SERA L'AMOUR RIVAL A VOLONTÉ.
 L'ARROSOIR, VERT D'ÉMOTION, LAVERA SA LUNE.
 DÈS L'AUREORE MON TAROT VALORISE L'AVENIR.
 LE LURON NOIR VA REVOIR LA MÉTASTASE D'OR.
 VOTRE ART RÉEL : L'AMOUR ARIDE SANS VIOLON.
 TONNERRE ! MAIS REVOILÀ LA VALSE DU ROTOR.

Enfin, rien ne vient justifier, si ce n'est l'évidence, le caractère anagrammatique de « SYNTAGME » et de « GYMNASTE » et de même rien n'oblige un « CHIEN » à habiter une « NICHE ».

En conséquence, une triple difficulté se présente au chercheur d'anagramme :

- le repérage du réordonnement d'une séquence,
- le rétablissement de la suite initiale,
- la justification de l'origine de la transposition (cryptogramme, travail inconscient, hasard).

Dans ces conditions, il est normal que les chercheurs (les trouveurs) d'anagrammes se fourvoient régulièrement et il est tout aussi normal que les appréciations portées sur certaines anagrammes soient absolument divergentes.

Considérons le célèbre carré :

S	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	S

Il est clair qu'il s'agit de l'anagramme cruciforme

A

P
A
T
E
R
O
S
T
E
R

A P A T E R N O S T E R O

O

Peut-on en conclure que le message originel est : « Dieu est partout, de l'alpha à l'oméga ? » Doit-on aussi suivre Cartigny qui, par un procédé de transposition systématique, met à jour une collection de phrases anagrammatiques :

ARA REPE EPOTA TOTAS ROTAS
(Ecris, rampe, épuise tous les rythmes)

ROTET ET TE ENET E NETE TENERA
(Afin que se déroule et s'exhale sur ta lyre d'amour)

RARA ARA RATA AT OPE
(Le moment sublime ratifié par ma puissance)

Les recherches de Tristan Tzara sont méconnues car peu de choses en ont été publiées.

Le poète, réellement passionné de langage, passa une partie de son temps à chasser les anagrammes dans les œuvres de Villon, de Charles d'Orléans, de Louise Labbé et de Rabelais.

L'application d'une de ses méthodes favorites, l'anagramme symétrique, au texte d'une « prognostication » d'un certain Haly Habenragel

l'amène à découvrir, dans un grand nombre de vers, le nom caché de François Rabelais :

« l'estat présant qui LES vertueux blesse
a l'escart felst ceste œuvre un BON GALOIS »

La Presse (J.L. Dabadie) applaudit :

« saviez-vous que François Rabelais fabriquait pour vivre des horoscopes ? »

L'Académie des Belles Lettres s'émeut (R. Lebegue) :

« dans un vers, il (Tzara) retient certaines lettres propres à former une anagramme, et il laisse de côté les autres. Ce système permet de trouver n'importe où n'importe quoi ».

Enfin un professeur de mathématiques (M. Puissegur) démontre tranquillement que la fréquence des anagrammes symétriques est exactement égale à ce que prévoit le calcul des probabilités et fait ressortir 16 fois le nom de Rabelais dans les 500 premiers vers des ... Femmes Savantes.

Visites et correspondance ne permettront pas au mathématicien de convaincre le poète, victime de la duplicité du symbolique. Duplicité illustrée par l'émergence de signifiants au milieu d'une suite pseudo aléatoire générée par ordinateur [Baudot] :

« l'int PEUT LES BIERES staitauteure souvaitelles...
fes de I CONT DUR ROI VOLA BAS DES quer ent n...

Ici aucune intentionalité, consciente ou inconsciente, uniquement du calcul. Et pourtant des traces de langage.

Ainsi, le repérage, le décryptement et l'explication des anagrammes demeure un art difficile, justifiant la T.A. anglo-latine « ANAGRAMS :: ARS MAGNA ».

La tentative de Saussure n'a évidemment pas manqué de cotoyer ces rivages.

1.7. Anagrammes de Saussure

Entre 1903 et 1906, F. de Saussure s'est intéressé à une variété particulière de T.Q.A. qu'il s'est efforcé de décrire sous des noms variés : syllabogrammes, hypogrammes, paragrammes. Les résultats de ses travaux, consignés dans une centaine de cahiers non publiés, sont

uniquement connus par la description qu'en a fait Starobinski, référence obligée à laquelle toute étude emprunte.

L'objectif initial de Saussure est d'expliquer certaines « régularités phoniques » qu'il repère dans la poésie latine, par des règles de versification dont toutes références explicites auraient disparu.

Au fur et à mesure de l'avancement de ses recherches, les régularités phoniques laissent place à des régularités lexicales (T.Q.A) alors que le champ d'exploration ne cesse de s'élargir, passant de la poésie latine à la poésie grecque, puis s'étendant à toute sorte de textes : inscriptions funéraires, correspondances.

Voici quelques exemples de vers, longuement analysés par Saussure, et qui donneront lieu par la suite à de nombreuses controverses :

FACUNDI CALICES HAUSERE ALTERNI :: FALERNI
 CIVILIBUS CONTROVERSIIS :: CICERO
 EMISSAM PER AGROS RITE RIGABIS ::: EMPERATOR

En résumé, Saussure :

- recherchait un système explicite de contraintes formelles,
- oscillait constamment entre des considérations d'ordre sonore et des analyses lexicologiques,
- était conscient et embarrassé de la prolifération du champ anagrammatique.

Aujourd'hui encore, partisans et adversaires de l'hypothèse saussurienne continuent de s'affronter sur les questions suivantes :

- peut-on réellement parler d'anagrammes (suivant leur position à l'intérieur du mot, les voyelles n'ont pas toujours la même valeur) ?
- s'il s'agit bien d'anagrammes, quelle peut être leur origine (hasard, règle de composition, produit de l'inconscient) ?
- quelle que soit leur origine, ont-elles une signification, un sens précis ?

Les dépositaires des manuscrits s'opposent à toute publication alors que des théoriciens reconnus, Jakobson ou Kristeva, tiennent cette découverte pour fondamentale.

On voit donc l'intérêt de soumettre le schéma tétrapolaire à l'épreuve de ce phénomène.

2. ISOTOPIES ANAGRAMMATIQUES

2.1. Définitions et exemples

Les linguistes désignent par le terme « isotopie », un trait pertinent et répétitif de la chaîne du discours. Par exemple, la contrainte dodécasyllabique d'un alexandrin constitue une isotopie métrique et le retour à la rime, une isotopie phonique.

Par extension, on appellera « isotopie anagrammatique » (I.A.) ou quasi anagrammatique (I.Q.A.) la répétition d'un item, sous forme d'anagramme, le long d'une séquence écrite. Par analogie avec une technique utilisée en physique, on nommera « spectrogramme » la mise en évidence typographique d'une I.A.

La définition purement formelle de l'isotopie anagrammatique rend cette notion :

- indépendance de l'opérateur,
- repérable par des moyens entièrement automatiques (ordinateurs),
- applicable quels que soient le corpus retenu ou la langue utilisée,
- simple à mettre en évidence si l'on s'impose la contrainte supplémentaire de rechercher la répétition d'un signifiant figurant en clair dans le texte.

C'est ce qu'illustrent les spectrogrammes suivants dont chacun pourrait faire l'objet d'un long commentaire :

de mille et mille IDOLES DE SOLEIL

la mer la mer toujours recommencée

(Valéry, *Le cimetière marin*).

delacroix lac de SANG hanté de mauvais ANGES

(Baudelaire, *Les phares*).

rien d'IMMONDE en mon cœur pas DE LIMON IMPUR

(V. Hugo, *Ce siècle avait deux ans*).

comme DES CHARIOTS ou DES SOCS DECHIRANTS

(Baudelaire, *Femmes damnées*).

en regardant mes pieds qui CALMERAIENT LA MER

(Mallarmé, *Hérodiade*).

quel repli de désirs, sa traîne, quel DÉSORDRE

DE TRÉSORS s'arrachant à mon avidité

(Valéry, *La Jeune Parque*).

DANS LEURS ECLAIRS CRUELS ET DANS LEURS PÂLEURS mates
(Mallarmé, *Hérodiade*).

ANGES pleins DE GAITÉ connaissez-vous l'ANGOISSE
(Baudelaire, *Réversibilité*).

un peu fade (prends ton fade Sophie) mais
REVIGORE par le POIVRE et l'anchois de la vulve...
(A. Hardelet, *Lourdes Lentes*).

L'ENTAILLE INITIALE est proche de l'ombilic...
(P. Mathis, *Ecriture et sexuation*).

... le CREDIT public D'ÊTRE...
(Ch. Melman, *Enfants de la psychanalyse*).

tous deux semblant se disputer ce cadavre anticipé,
tels que deux DOGUES ACHARNÉS SUR UNE CHAROGNE...
(Sade, *120 journées*).

De par leur structure, ces exemples constituent une variété d'anagrammes de Saussure. La formalisation de leur repérage rend leur existence incontestable. Seule l'explication de leur origine peut prêter à discussion.

2.2. Fonctionnement et fonction de l'isotopie anagrammatique

La simple notion d'« équivalence » permet de rendre compte des modes de production et des valeurs d'usage de l'anagramme. Des considérations relatives au dénombrement de toute combinatoire permutationnelle montrent que l'inconscient utilise la transposition anagrammatique pour marquer une équivalence de signifiés. Ces hypothèses suffisent également à expliquer le phénomène d'isotopie anagrammatique, dans les termes suivants :

- les signifiants ne sont plus exactement équivalents puisqu'ils ne sont qu'en relation « quasi » anagrammatique. L'équivalence découlait d'une double inclusion alors qu'ici seul l'un des signifiants est incrusté anagrammatiquement dans l'autre. Il y a, à la fois, répétition et « parasitage » au niveau des signifiants, et donc au niveau des signifiés. L'un des signifiés va se trouver évoqué, présentifié, par l'autre signifiant, d'où son insistance.
- ce processus, évidemment inconscient, est mis en œuvre lors de la constitution de la chaîne écrite. Il constitue une surdétermination lexicale au niveau des choix paradigmatiques,

— lors de la lecture, il se dégage un effet de « colle », de renforcement de la cohésion des signifiants, tout à fait semblable à celui produit par des assonances phoniques.

Tous les exemples cités plus haut peuvent être étudiés selon cette perspective mais l'examen des spectrogrammes plus riches va confirmer la pertinence des hypothèses de départ.

La première version de *la mort des amants* de Baudelaire contient au moins un vers d'une grande platitude :

« et de grandes fleurs dans les jardinières »

Lors de la seconde publication, le poème subit plusieurs modifications et le vers précédent devient :

« et d'ÉTRANGES fleurs sur des ÉTAGÈRES »

Ce qui fait dire à un critique (Y. Florenne) :

« Et de ces "fleurs" banales, et presque comiques dans leurs "jardinières", le poète a fait un de ses vers les plus envoutants. »

Il est probable que l'extrait suivant de Georges Bataille a subi le même genre de ramaniement :

COEUR AVIDE de hueur
 ventre AVARE DE CARESSES
 le soleil faux les yeux faux
 mots pourvoyeurs de la peste
 la terre aime les *corps froids*

(G. Bataille, *L'Orestie*).

« corps froids » serait venu à la place du mot directeur initial « CADAVRE » afin d'éviter une autre platitude : « la terre aime les cadavres ».

Si les lettres d'un signifiant sont parmi les plus fréquentes de la langue, l'isotopie semble pouvoir cheminer tout au long d'un texte, ce qui rend difficile la détermination des frontières du spectrogramme :

ORESTIE
 ROSÉE du CIEL
 CORNEMUSE de la VIE

NUIT d'ARAIGNÉES
 INEXORABLE JEU DES LARMES
 O SOLEIL EN MON SEIN longue ÉPÉE de la MORT

REPOSE-TOI le long de mes os
 REPOSE-TOI tu es l'éclair
 REPOSE-TOI vipère
 REPOSE-TOI mon cœur

les fleuves de l'amour se ROSISSENT de sang
 les vents ont décoiffé mes cheveux d'assassin
 (G. Bataille, *L'Orestie*).

Lorsque le nombre de signifiants mis en jeu par une isotopie anagrammatique dépasse deux, il peut en résulter une sorte de fusion :

l'innocent PARADIS, plein de PLAISIRS furtifs,
 est-il déjà plus loin que l'inde et la chine
 peut-on le rappeler avec DES CRIS PLAINTifs
 (Baudelaire, *Mæsta et Errabunda*).

Il peut aussi y avoir ambigüité de lecture entre une I.A. et une assonance :

« plus de TRENTE nouvelles bouteilles de vin
 étaient ENCORE ENTRÉES dans les ENTRAILLES de notre ANTHROPO-
 phage »
 (Sade, *Juliette*).

Enfin la prolifération du champ anagrammatique, déjà évoquée, est parfaitement illustrée par les vers très connus :

toute sorte de bien comblera nos familles
 la moisson de nos champs lassera les faucilles
 et les fruits passeront la promesse des fleurs
 (F. Malherbe, *Prière pour le roi*).

qui autorisent les lectures successives suivantes :

« toute sorte de biens comblera nos familles
 la MOISSON... »

« et LES FRUITS passeront la promesse des FLEURS »

ainsi que celle des SPORES, indispensables à la transformation des fleurs en fruits :

« et les fruits PASSERONT la PROMESSE des fleurs »

Ces exemples confirment l'idée que l'Isotopie Anagrammatique est une fonction signifiante du langage écrit, dont le statut est semblable à celui de n'importe quelle autre figure du discours.

3. CONCLUSION

Le fonctionnement de l'anagramme dite parfaite relève d'une formalisation dont la simplicité n'exclut pas les catégories inhérentes à toute théorie du signifiant : le sens, la jouissance, l'inconscient.

Le même mécanisme permet la mise en évidence d'une figure de rhétorique propre à l'ordre littéral et dont la logique est tout à la fois spécifique et proche de celle du mot-valise.

L'isotopie anagrammatique est une variété particulière de l'hypogramme saussurien. Elle en confirme la pertinence et en précise le repérage. A ce titre elle relève tout autant du champ linguistique que du champ analytique.

Eléments de bibliographie

Généralités sur les anagrammes

Bergeron H.W. : *Palindromes and anagrams*, Dover Publications, N.Y., 1973.

Lebensztein J.C. : *La Fourche*, Gallimard, 1972.

Philomneste G.P. : *Amusements Philologiques*, Lagier, 1862.

Zumthor P. : Les anagrammes apparaissent à de nombreuses reprises dans les travaux de ce spécialiste du moyen âge.

Œuvres anagrammatiques

Perec G. : *Alphabets*, Galilée, 1976.

Molnar V. : *Love Stories*, Hors Commerce, 1974.

Hecart : *Anagrammeana — Anagrammatopolis*. An XIV.

Pseudo-anagrammes

Cartigny Ch. : *Carré Magique Carré Sacré*, Picard, 1972.

Dabadie J.-L. : in *Candide* du 20 au 27 juillet 1961.

- Lebegue R. : *Les Anagrammes de Villon à Malherbe* — C.R. acad. inscrip. et Belles Lettres, avril à juin 1969.
- Puissegur M. : Rabelais Dada et les Probabilités, *Bulletin de l'Association des Professeurs de Mathématiques*, février 1971.
- Siciliano : *Mésaventures Posthumes de Maître François Villon*.

Anagrammes et inconscient

- Garric M. : *des Rêves et des Mots*, Voudiez, 1978.
- Pfister O. : *Kryptolalie, Kryptographie und unbewusstes Vexierbild bei Normalen* — *Jahrbuch für Psychoanalyt. U. Psychopathol. Forschungen* V, 1913, 118 à 156.
- Zürn U. : *Approche d'Unica Zürn, Nouveau Commerce*, 1981.
- Zürn U. : *Anagrammes — Transition*, 1982.

Anagrammes saussuriennes

- Caburet B. : *Anagramme et Echange Symbolique* — *Surréalisme n° 2*, 1977.
- Calvet J.-L. : *Pour et contre Saussure*, Payot, 1975.
- Goyet F. : *La Preuve par l'Anagramme*, *Poétique n° 46*, avril 1981.
- Starobinski J. : *Les Mots sous les Mots*, Gallimard, 1971.
- Wunderli P. : *Saussure et les Anagrammes*, *Travaux de Linguistique et de Littérature .X.I.*, Klincksieck, 1972.

Cryptographie

- Baudot J.A. : *Information Redondance et répartition des lettres et des phonèmes en français*, Université du Québec, 1968.
- Roubaty R. : *A B C de cryptographie*, Masson, 1984.
- Sacco Général L. : *Manuel de cryptographie*, Payot, 1951.

Le trou du savoir*

En 1931, Léo Spitzer, dans ses *Romanische Stil — und Literaturstudien*, s'est essayé à définir ce que nous appelons — nous qui n'osons plus user du mot de « savant » — un « chercheur ».

Le chercheur, dit-il, doit répondre à cinq impératifs différents et articulés. D'abord, « il doit s'efforcer d'apporter de la lumière sur une partie encore obscure du domaine du savoir : il doit mettre au jour quelque chose de limité et de positif ». Mais ce faisant, il doit aussi « enrichir la pratique méthodologique ». Il est bon, non seulement qu'il produise un bout de savoir relativement inédit, mais qu'il puisse témoigner des voies par lesquelles son travail a abouti.

Beaucoup s'en tiendraient là, mais cela ne suffit pas à Spitzer : « Le chercheur, écrit-il, précise sa position personnelle face au monde : son travail, par-delà la soumission à l'objet, doit assurer un essor, à la fois lyrique et métaphysique... une libération analogue à celle qu'apporte l'œuvre d'art à l'artiste. » C'est la troisième condition.

La quatrième énonce qu'il n'est pas de recherche positive sans une constante rencontre dialoguée et dialectique avec un partenaire lié par la recherche ou par l'amitié. Aujourd'hui où, comme hier et avant-hier je le présume, la « polémique » consiste essentiellement à médire, plus ou moins ouvertement, de la cohorte des imbéciles que l'on méprise, il me paraît important d'accentuer avec Spitzer qu'on ne s'adresse vraiment qu'à quelqu'un que l'on respecte. Et il n'est pas de travail qui aboutisse, sans adresse pour accueillir ses résultats.

Et puis, pour finir, Spitzer énonce une dernière condition, étrange autant que judicieuse : « Enfin, écrit-il, je voudrais que le travail fût

* Exposé introductif à une journée de rencontre et de débats autour de René Thom organisée par *Littoral*, avec la présence de R. Thom, en mars 1984.

écrit, pour ainsi dire, aux confins du Rien, en se cramponnant au savoir contre l'assaut du Rien, avec une ironie tournée contre soi et une énergie défensive — qu'il fût peut-être écrit en vue d'échapper au Rien. »

Si l'une de ces cinq conditions vient à manquer, eh bien, dit Spitzer, les travaux ne sont pas « complets », ils ne sont pas nécessaires, et pour le chercheur lui-même, ils ne sont pas satisfaisants. Et de conclure alors : « Le vrai chercheur partage la compagnie d'un objet, d'une réalité supra-naturelle, d'un homme — en face du Rien. Et cela veut dire : n'être pas seul. »

Cette solitude-là — qui est ici le lot de tous et de chacun — je n'en dirai pour l'instant rien. Mais qu'il y ait une sorte de solitude collective doit nous arrêter. Nous nous réunissons d'habitude pour parler de psychanalyse ; je veux dire que nous tentons de communiquer entre nous à l'intérieur d'un savoir qui a ses codes, sa langue secrète, ses a priori constitutifs, ses axiomes voilés, ses fantasmes. Plus simplement : nous parlons en famille. Nous essayons, certes, d'y mettre quelque tenue et même quelque retenue, mais cet effort ne s'impose vraiment (chacun le sait) que lorsque survient un étranger. Et par les temps qui courent, il n'est pas si fréquent qu'on ait un étranger chez soi. Un des enjeux de cette rencontre est là : de savoir si nous sommes encore capables, enfouis que nous sommes dans un parler local, de nous adresser à quelqu'un sans lui balancer toute notre psychanalyse à la figure.

Rentrons donc dans le détail : pour qui aura parcouru le dernier ouvrage de René Thom, il aura pu rencontrer, chemin faisant, d'étranges affinités aussi bien que des oppositions apparemment irréductibles avec la psychanalyse. Ces phénomènes d'attraction et de répulsion devraient nous conduire à poser des questions précises, locales, ponctuelles mêmes, à René Thom. Mais je voudrais d'abord tenter de dégager les coordonnées d'une interrogation — elle aussi locale, bien sûr — qui nous permettrait d'apprécier la position actuelle de l'analyse au regard de la science (ou de la scientificité).

Non que Thom incarne à lui seul la scientificité contemporaine. Il se trouve au contraire plutôt en butte avec un certain nombre de scientifiques qui, tout en reconnaissant plus ou moins ouvertement ses mérites, refusent de prendre en compte les propositions qu'il leur adresse à partir de sa théorie des catastrophes. Cette situation historique de Thom nous vaut une pensée à la fois puissante et non dogmatique qui éclaire singulièrement les enjeux actuels de la science, cette science qui connaît donc, sous nos yeux aveugles, un essor sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Thom peut passer pour un « moderne » dans la mesure où il s'oppose,

comme d'autres et avec d'autres, mais surtout grâce à sa T.C. (et pas seulement par un décret de sa volonté) aux tenants du mécanisme classique, dont l'idéologie est encore fortement dominante dans les sciences actuelles.

Mais l'expression « sciences actuelles » fait éminemment problème, et la présence de Thom va peut être nous permettre de lever sur ce point quelques hypothèques. Pour autant que nous restons soucieux, en tant que freudiens, de soutenir activement la spécificité de la psychanalyse, mais aussi que nous cherchons à l'articuler aux savoirs contemporains avec lesquels elle se trouve historiquement — et peut-être essentiellement — liée, nous rencontrons la question : « Que faut-il entendre aujourd'hui par science ou, plus méthodologiquement par "scientificité" ? »

Nous ne sommes certes pas sans idées sur la question. A tout le moins, nos études secondaires nous ont enfoncé dans le crâne des réponses qu'il s'agit de soupeser. Or qui s'intéresse un tant soit peu à l'épistémologie sait que la scientificité a connu un tournant décisif dans les débuts de notre siècle, tournant dont nous sommes les petits enfants.

Ce tournant s'incarne dans quelques noms propres, et surtout celui d'Einstein. Et ce dernier est bien en effet un point pivot car si tout le monde sait qu'il a à proprement parler ouvert l'ère de la physique relativiste, de la mécanique quantique, de la cosmologie relativiste, etc, on sait beaucoup moins bien qu'épistémologiquement, il a été jusqu'à sa mort un tenant, un défenseur de l'épistémé classique.

Pour faire toucher du doigt l'os de ce débat évidemment complexe, j'utiliserai d'un moment assez bien connu de cette histoire, à savoir le refus d'Einstein de suivre les considérations épistémologiques que les physiciens quantiques, ses amis et élèves, étaient alors en train d'élaborer.

Ramenons la chose à sa pointe : tout le monde, et Einstein le premier, convenait qu'on ne pouvait savoir en même temps la position et la vitesse d'un électron sur son orbite. Tout ce que l'on pouvait faire, c'était une estimation statistique de ces deux paramètres. La question qui surgit alors est la suivante : faut-il considérer que c'est là une pure et simple limite à notre connaissance, mais qu'en fait l'électron, comme n'importe quel corps, possède bien à un moment donné une position et une vitesse déterminées, qui ne nous échappent que parce que nous ne sommes pas en mesure de les apprécier telles quelles dans chaque cas particulier ?

La difficulté devient consistante à partir du moment où l'on remarque que ces limites ne sont en rien contingentes, qu'elles ne sont pas le fait d'une technologie expérimentale trop grossière, mais au

contraire qu'il s'agit là de limites insurpassables à l'observation. Dès lors, à quoi peut bien servir d'affirmer qu'il existe quelque chose (i.e. un électron à tel endroit de sa trajectoire, avec telle vitesse) quand on sait qu'on ne saura jamais le pointer avec cette précision. Pourquoi affirmer qu'existe ce qu'on sait par ailleurs être inobservable ?

Dès que la question a pu s'élaborer dans ces termes, deux « familles spirituelles » se sont dégagées et se sont affrontées dans le cadre de la « scientificité », laquelle en a connu quelque sursaut.

D'un côté, Einstein, donc, a toujours soutenu le point de vue de la dynamique classique (disons le point de vue « newtonien ») qui affirme que les corps existent indépendamment de l'observation qu'on peut en faire, et qu'au moins une des finalités de la science était de *décrire* pourquoi les corps se conduisent comme ça et pas autrement, leurs « observations » n'étant là que pour vérifier ponctuellement que la description, valable à tout instant, est correcte, entre autres, à l'instant de l'observation.

De l'autre, un certain nombre de physiciens ont élaboré ce qu'on appelle « l'interprétation de Copenhague » (autour de Niels Bohr) ; ils affirment qu'il est vain de postuler l'existence de quelque chose dont on sait à l'avance qu'on ne pourra pas l'observer. Et que donc seules comptent les équations qui nous permettent de prédire les résultats d'une expérience. Or il faut rajouter à cela que la mécanique quantique a un pouvoir de prédiction expérimental jamais connu à ce jour pour une théorie physique. On en est encore aujourd'hui à chercher une expérience qui contredirait la théorie quantique. C'est de ce courant-là qu'est issue la définition de la science comme « ensemble de recettes qui réussissent ». Il n'est plus question, pour ces scientifiques-là, de dire « de quoi » leurs équations parlent ; pour eux, c'est devenu une question « métaphysique », c'est-à-dire un péché capital pour un scientifique de cette famille-là. Sur une question qui leur paraît, à juste titre d'ailleurs, aussi « ontologique », ils ne sont même pas « idéalistes » (convaincus qu'il n'y a rien « derrière » les représentations) ; ils sont, ils se veulent, essentiellement sceptiques. Sur ce qui serait au-delà des phénomènes, ils s'arment de la question : « Peut-être rien ? » pour répondre d'autant plus facilement : « Rien peut-être. »

Côté « classique », donc, il y a ceux qui pensent qu'il existe une « réalité » et que la tâche du physicien est de décrire cette réalité d'une façon qui doit être à la fois la plus simple possible, et qui convienne à l'expérimentation. Côté « moderne », il y a ceux qui pensent pouvoir (et même devoir) se passer de toute affirmation sur l'« existence » d'une telle « réalité », et s'appliquent exclusivement à produire un « ensemble de recettes expérimentales qui réussissent ».

Et lorsqu'Einstein, en réponse à la façon qu'avaient les tenants de l'interprétation de Copenhague d'introduire le hasard dans leurs calculs, leur dit : « *Dieu est subtil, mais Il ne joue pas aux dés* », son ami Max Born, qui était de l'autre bord, se dépêcha de lui répondre, humoristiquement : « *Cher Albert, cesse de dire à Dieu ce qu'Il doit faire.* »

Le rappel de cette polémique est une façon de faire entendre que se trouvait introduit chez les physiciens un clivage sans précédent aussi net, et qui est loin d'être résorbé à l'heure actuelle.

Mais si j'ai parlé de « familles spirituelles », c'est que ce clivage n'a pas été l'apanage des seuls physiciens. Plus de vingt ans auparavant, il avait déjà joué sur une scène plus méconnue, celle de la logique et des mathématiques.

De la même manière que le transfert est pour nous le lieu de lisibilité de certains conflits, nous avons la chance historique que ce clivage soit passé entre deux noms propres : Frege et Hilbert, et qu'à cette occasion l'opposition se soit renforcée au point de devenir, là aussi, lisible. La question saillante pour chacun d'eux était, à peu de choses près, la suivante :

« Qu'est-ce qui permet d'affirmer la vérité d'un système formel axiomatisé ? »

Réponse de Frege : il faut et il suffit d'avoir un objet (ou un domaine d'objets) qui obéit aux lois du système en question.

Réponse de Hilbert : il n'y a nul besoin d'objets ex-sistants hors du système formel étudié : il faut et il suffit que l'ensemble des énoncés du système en question soit non contradictoire.

Voilà. Il m'est permis d'espérer que ces brefs rappels auront suffi pour apprécier à la fois l'opposition et l'enjeu qui séparent et articulent ces deux « familles spirituelles ».

La première (côté Einstein) est la plus facile à qualifier (peut-être parce que la plus homogène) : ce sont des « réalistes », qui postulent l'existence d'une réalité ; mais il faut bien voir que cette conviction est grosse de nombreuses conséquences. Ils se trouvent en effet contraints de penser selon les catégories de la causalité, du déterminisme mécanique, etc. Autre point commun de cette famille ; ils sont dans la quasi impossibilité de penser le temps comme phénomène irréversible.

De l'autre : des gens plus difficiles à ramasser sous un seul qualificatif : sinon qu'en estimant n'avoir aucune « réalité » à décrire, ils ne sont pas beaucoup tentés par la science comme « explication » des phénomènes naturels. L'explication « causaliste » leur paraît trop lourdement chargée de métaphysique et, en général, ils ont plutôt

tendance à répudier la notion même de « cause ». « Ça marche ». « *It works* » — ou pas, et voilà toute l'affaire.

Si j'ai ainsi cherché à valoriser ce terme plutôt vague de « famille spirituelle », c'est que cette opposition, que j'ai d'abord cherchée à illustrer à partir de certains points névralgiques de la scientificité moderne, me paraît à l'œuvre dans toute entreprise qui élabore une praxis. Et donc au premier chef en ce qui nous concerne : la psychanalyse.

Malheureusement pour la clarté de mon exposé, il n'est pas vrai que Lacan répond à Freud comme Hilbert répondait à Frege ou Born à Einstein. Même caricaturalement. Mais avant de jouer avec des noms propres, il me faut rendre sensible le fait que la question qui unit et sépare ces deux familles est à l'œuvre dans la psychanalyse.

Quelle que soit éventuellement la violence de l'opposition en question, ces gens-là sont d'accord sur un certain niveau de description des phénomènes. Einstein et Born acceptaient l'un et l'autre qu'on ne saura jamais à la fois la vitesse et la position de l'électron ; Frege et Hilbert étaient, semble-t-il d'accord sur ce que doit être un système formel. La dispute est donc toujours une dispute d'interprétation (cf. l'« interprétation » de Copenhague). Nous pouvons de la même façon admettre que si Freud a réuni audacieusement un certain nombre de phénomènes que Lacan a proposé d'appeler « manifestations de l'inconscient », la question qui se pose, à partir d'une telle réunion de ces « manifestations », c'est de savoir si on va affirmer que l'Inconscient existe, ou qu'à l'inverse il n'est qu'une hypothèse heuristique propre à fonder une praxis plus ou moins descriptive et expérimentale.

La question n'est pas à noyer dans « l'inconscient-d'avant-Freud », le non-conscient dont Freud dit bien qu'il était là avant lui ; mais à prendre strictement cet *Ubw*, cette une bévue qu'il affirme avoir été son affaire, la question est : « Qu'en était-il avant Freud ? » En somme, Freud en est-il le « découvreur » ou « l'inventeur » ?

Une telle question n'est pas là pour avoir tout de suite des réponses, mais pour introduire un suspens quant aux conséquences qu'il y a à pencher à cet endroit d'un côté ou de l'autre.

Reprenant Freud, Lacan n'a pu longtemps faire l'impasse de ce carrefour obligé. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est que pendant longtemps il a opté pour les deux à la fois. Nombreuses sont les citations où l'*Ics* freudien est pure hypothèse, et où sont stigmatisés les « croyants » de l'inconscient. Mais à l'opposé, un texte comme « La chose freudienne » laisse entendre qu'il y a, sinon antécédence, du moins extraterritorialité de ladite « chose » au discours qui lui donne

voix. Ou encore lorsque Lacan rappelle que ce qui le soucie, ce n'est pas la « pensée freudienne », mais l'*objet* de la psychanalyse.

Mais son souci à cet endroit déborde de beaucoup la découverte freudienne, pour se porter au devant de toute découverte digne de ce nom, je veux dire qui porte à conséquences. L'exemple auquel il lui est souvent arrivé de revenir était celui des nombres transfinis de Cantor : « Qu'en était-il d'eux, *avant* ? »

A cette question, chacune des familles a sa réponse. Côté réaliste, on dira qu'ils étaient je ne sais où, dans l'entendement divin, ou ailleurs, dans un ordre de réalité plus ou moins pythagoricien, attendant depuis toujours le chevalier qui allait les délivrer de leur sommeil maléfique. Côté positiviste, ou, plus mathématiquement parlant, côté constructiviste, on dira qu'avant Cantor, ils n'existaient pas, ou plus crûment que la question de leur existence avant Cantor est à laisser aux songes-creux de la métaphysique.

Or sur ce point, la réponse de Lacan, cohérente, me semble-t-il, avec une position d'analyste en butte aux manifestations de l'inconscient, n'est pas si directe. Ce n'est pas non plus une réponse de normand. C'est à ce point que surgit la notion de sujet-supposé-savoir. Elle est certes toute imbriquée dans la conception du transfert que Lacan s'emploie alors à décrire ; mais qu'elle déborde nettement le cadre de la cure, nous en avons l'indice net avec la mise en jeu, sous sa plume, de Cantor et de ses nombres.

Quand un savoir surgit, peut-on faire l'économie de lui supposer un sujet ? La position de Lacan est de dire que non (contrairement aux « modernes »). Mais en contrepartie, il a toujours le souci de maintenir ce sujet dans un très peu de réalité : rien de plus qu'une supposition. Non pas un sujet suppositoire pour donner un fondement au savoir : seulement une supposition.

Or le travail actuel de René Thom, tel que nous pouvons en prendre connaissance, ne peut pas ne pas rencontrer lui aussi cette question. Et il me semble qu'il l'a rencontrée d'une manière qui, elle non plus, n'autorise pas la réponse immédiate de l'une ou l'autre de ces familles.

Si la singularité porte déjà en elle ce qui apparaîtra comme forme dans son déploiement, se trouve alors mise en œuvre une espèce de téléologie, de finalité interne qui est sûrement ce qui heurte le plus les habitudes des scientifiques d'aujourd'hui. Si en plus on y rajoute cette donnée brute que dans un espace à nombre de dimensions fini, le nombre des singularités est lui-même fini, nous pouvons avoir l'impression d'être d'ores et déjà dans l'arche de Noë, véritable réservoir de singularités.

Et pour s'en tenir au seul plan du savoir, Thom avance ceci : « Je

serais tenté de penser que derrière la constitution de chacune des grandes disciplines, *il y a* la manifestation d'une prégnance *sans un but explicitement conçu.* »

Et d'user à ce moment-là, pour expliciter son concept de prégnance, de la métaphore astrophysique du « trou noir ».

Autrement dit, « derrière » l'infini chatoiment des phénomènes, « derrière » la constitution des différents champs de savoirs, *il y a* (affirmation d'existence) un « trou noir », soit quelque chose qui échappe à l'ordre des phénomènes, même s'il en ordonne un certain nombre autour de lui, dans son « champ ».

C'est le concept même de singularité, cette singularité qui contiendrait en elle-même la forme qui apparaîtra dans le déploiement, qui conduit Thom à affirmer la prégnance, c'est-à-dire la domination, de quelque chose qui n'est pas en soi objet de savoir. Le savoir ne serait que la tentative de boucher ce trou « prégnant », enceint, gros de tous les phénomènes qui se déploient *relativement* à lui.

Est-ce une parenté secrète, ou un rapprochement abusif, que de faire ainsi dépendre le savoir, tantôt d'un sujet dont il est précisé qu'il ne se réalisera jamais, tantôt d'un « trou noir » que rien jamais ne saurait combler. Ici nos deux familles, qui ont bercé nos scolarités, me semblent être renvoyées dos à dos au profit d'une pensée structuraliste, qui ne veut pas renoncer pour autant à la notion de cause et de causalité.

Laurent Mottron

Recouvrements et incompatibilités entre René Thom et Jacques Lacan

La tâche des élèves

Si René Thom n'est évidemment pas psychanalyste, il remet pourtant en chantier la quasi totalité du triple emprunt lacanien à la modernité : mathématique, linguistique et ethnologique. Mathématique : la théorie des catastrophes élémentaires fait fonction de « topologie concurrente » pour la théorie des nœuds. Linguistique : son application à la langue entame la coupure épistémologique saussurienne en supprimant l'évidence de la clôture de la langue et de l'arbitraire du signe. Ethnologique : les aperçus qu'il donne de la naissance du langage mettent en doute l'opposition lévi-straussienne nature/culture comme opposition en tout-ou-rien. De plus, pour des raisons d'objet (commun abord philosophique du langage, de l'animalité de l'homme, de l'épistémologie générale et de l'éthique du savant), de style (commun refus de l'explicite, stature exceptionnelle, goût de la provocation intellectuelle), d'histoire des idées (commune insertion dans le mouvement structuraliste, qu'ils détournent et subvertissent chacun à leur façon), et d'ambition (commune vocation interdisciplinaire et hégémonique de leurs théories), Lacan et Thom sont hautement comparables — nous dirons : confrontables.

Pourtant, toutes ces ressemblances conduisent paradoxalement à la situation contemporaine d'une étanchéité presque absolue entre les deux pensées. Beaucoup des raisons imaginables pour cet état de fait demanderaient, pour qu'on les précise, une étude du rapport de chacune de ces pensées avec la nouveauté, l'emprunt, et la citation, ce qui est en dehors de notre propos. Nous voudrions ici essentiellement

choisir deux domaines où Lacan et Thom ont un objet grossièrement identique, et comparer leurs décisions :

- 1) l'animalité de l'homme : prégnance thomienne et imaginaire lacanien,
- 2) la théorie de la représentation : transitivité de l'indice thomienne, et logique du signifiant lacanien.

Cette confrontation nous semble indispensable pour éviter qu'un enthousiasme hâtif pour le structuralisme, ou un ralliement trop précoce autour des bannières de la discontinuité, du primat ontologique de la différence, ou de la déconstruction du sujet, affadissent la féconde divergence entre les deux théories¹. Cette incompatibilité impose à la psychanalyse un *choix travaillé* ; elle place ceux qui s'y refusent dans la douteuse position de suivre aveuglément, *post mortem*, les choix négatifs du Maître.

Cette préoccupation a plusieurs antécédents. Jean Petitot d'abord², qui incarne la tentative de coudre les deux pensées ; ajoutons quelques travaux isolés³ partant de ceux de Petitot. Nous-mêmes y avons contribué⁴. Une entrevue Lacan-Thom a même été ménagée dans le cadre de l'Ecole Freudienne⁵. Curieusement virulente, elle y montre un Lacan silencieux semblant permettre à une garde prétorienne de linguistes (A. Cullioli, J.P. Desclès, J.C. Milner) un lynchage de Thom. Quelque valeur qu'on accorde à ce silence, il oblige les élèves de Thom et de Lacan à inventer leur cohabitation sous un même crâne. Montrons-en la difficulté, dans la limite de notre connaissance des textes.

1. Comme y invite, craignons nous, J.M. Benoist, 1975. *La révolution structurale*, Grasset, Paris, p. 330.

2. J. Petitot, 1979, « Sur ce qui revient à la psychose », in *Folle Vérité*, J. Kristeva (éd.) Paris, Seuil, p. 223-268.

(Id.), 1982, *Pour un Schématisme de la Structure*, thèse pour le Doctorat d'Etat ès Lettres, Paris, p. 878-913.

3. M. Porte, 1981. « Ecrit/Oral », in *Les cahiers de Fontenay*, 23, p. 105-121.

F. Tingry, 1983, « Recherches logiques et linguistiques pour la psychanalyse, Nom propre et topologie des surfaces ». Thèse pour le Doctorat de 3^e Cycle. Paris VII.

G. Verne, 1983, « L'identité catastrophique » (extrait) : « De la structure et de la fonction du signifiant », in *Cahiers de lecture freudienne*, 1.

4. L. Mottron, 1983, « Contraintes communes à l'acquisition, la théorisation et la pathologie de la deixis », thèse pour le Doctorat d'Etat ès Lettres, Paris V, p. 166-215 et 541-660.

L. Mottron, W. Wildgen, 1984, *Sprache als dynamisches System*. Brockmeyer, Bochum (à paraître).

5. R. Thom, « Entretien sur les catastrophes, le langage, et le métaphysique extrême », in *Ornicar?*, 16, p. 73-109.

PRÉGNANCE ET IMAGINAIRE

1) *Le croisement historique de deux déceptions contradictoires*

Si on suit l'évolution chez Lacan de l'instance imaginaire, on trouve sur quarante ans un parcours depuis une « déception » pour l'objet pulsionnel spatialisé jusqu'à une surévaluation progressive du formel. L'imaginaire est son premier objet d'étude⁶. Il regroupe initialement les faits d'identification narcissique, responsables de l'accès du sujet à l'image érotisée de son corps propre et de ses objets sexuels. Lui sont attachées des observations de nature identique chez l'animal : le stade du miroir est radicalement relié à des faits de gestalt lorenziens, responsables de maturation sexuelle par exemple, et à l'agressivité qui en découle chez l'animal. Le moi, imaginaire par essence, est issu de cette opération ; obstacle à l'émergence des déterminations signifiantes du sujet, sa nature n'est pas spécifiquement humaine.

L'imaginaire a aussi un enjeu polémique : Lacan construit sa théorie contre la psychologie et la psychanalyse de son époque réunies sous le terme d'ego-psychology, et accusées d'être asservies par l'imaginaire, de parler pour le défendre, et d'y noyer la découverte freudienne. L'imaginaire est alors encore susceptible d'une description en langage courant ; le contenu de son concept est encore modifiable par des exemples.

A la fin de sa théorisation, quand les ronds de ficelle l'occupent de façon majeure, l'imaginaire est devenu une lettre, I, ou un des ronds borroméens. Il est passé de déterminant de faits à élément d'une combinatoire. Non qu'il ait perdu d'être échangeable avec des propositions définitives, mais l'imaginaire comme domaine de l'investissement narcissique du moi et des objets des pulsions partielles est devenu l'ensemble des propriétés spatiales des objets libidinaux, puis des objets tout court, et enfin des noms qui les désignent, sans possibilité de modification par l'exemple. Le lettrage des faits d'où vient I s'est obtenu en deux temps : Le mot *imaginaire* a d'abord renvoyé à des historiettes factuelles, puis une lettre, I, dénota son propre traitement de ces historiettes.

6. J. Lacan, textes de 1936 (« Au-delà du principe de réalité »), 1946. (« La causalité psychique »), 1948. (« L'agressivité en psychanalyse ») in *Ecrits*, Seuil, Paris 1966.

Texte de 1954-1955 : *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, 1978, Seuil, Paris.

La même aventure, témoignage du même mouvement, a conduit à la création de l'objet *a* désimaginisation des objets partiels. L'apparence de l'objet partiel, point par lequel l'objet sexuel humain aurait pu se pointer au « déclencheur » lorenzien, est à la fois (contradictoirement ?) reconnu comme la propriété essentielle de l'imaginaire, et comme non pertinente puisque l'objet sexuel n'est pas fixé rigidement chez l'homme. « L'affinité du *a* à son enveloppe est un de ces joints majeurs à avoir été avancé par la psychanalyse. C'est pour nous le point de suspicion qu'elle introduit essentiellement⁷. »

Cette suspicion s'exerce sur l'imaginaire en général. Lacan en fait par endroit la ligne directrice de son œuvre, fixant le devoir qui l'anime : « La fin de notre enseignement (...) est de dissocier le *a* du A en réduisant le premier à ce qui est de l'imaginaire, et l'autre à ce qui est du symbolique. Que le symbolique soit le support de ce qui a été fait Dieu, c'est hors de doute. Que l'imaginaire se supporte du reflet du semblable au semblable, c'est ce qui est certain⁸. » Il restera toujours trace de la péjoration initiale de son contenu même quand, en tant que fonction, l'imaginaire sera réhabilité.

La divinisation du symbolique est corrélative d'une *suspicion* généralisée pour tous les faits d'espace perceptif, qu'il nomme aussi « l'espace intuitif ». Par le même mouvement de sanctification du « signifiant pur », la signification passe du côté de l'imaginaire, et rejoint tous les démons de l'enfer axiologique lacanien : empathie, compréhension, contour apparent des objets, intériorité définie sur trois dimensions, etc. La trajectoire lacanienne peut, sous ce rapport, se simplifier en une divinisation du symbolique, divinisation dont la prière consiste en un exercice patient de combinatoire, et dont l'Inquisition pourchasse l'imaginaire hors du royaume des formulations psychanalytiques. Que cette simplification soit un risque assumé par Lacan, un glissement par lui regretté, ou tout bonnement un contresens de notre part, est un débat distinct.

Si on suit parallèlement l'évolution chez Thom de la place du formel (au sens de pure mathématique) par rapport au langage courant d'une part, au monde d'autre part, on trouve ce que nous appellerons une « déception » du formel, et une biologisation progressive de la pensée. Ce trajet aboutit à un principe moniste, la grossesse, effet d'une forme. Au début de son entrée dans les sciences humaines, il vient de passer par les sommets de la topologie algébrique, ce qui suppose un maniement

7. J. Lacan, 1975. *Encore*, séminaire XX, Seuil, Paris, p. 85.

8. *Id.*, p. 77.

optimum du formalisme mathématique — sinon une croyance en la pertinence de son usage généralisé —. On saura après coup, par divers écrits autobiographiques, qu'il se positionne contre le formalisme ensembliste bourbakiste, et contre une « métaphysique de l'algèbre » qu'il repère dans un certain nombre de figures ou de disciplines comme la biologie moléculaire ou le structuralisme *stricto sensu*. L'espace courant se met chez lui à prendre une valeur croissante qui, pour autant que nous ayons saisi, n'est pas entièrement réductible à l'aboutissement de son calcul, à la limitation de la codimension des catastrophes élémentaires, — mais qui vient de l'expérience intuitive. Il est passé d'une pratique des espaces algébriques, de dimension non limitée, à l'affirmation itérative que le plongement de toute espèce d'espace dans un espace à quatre dimensions est responsable de la nature des formes qui y prévalent. L'espace ordinaire — mais aussi bien, ce que les objets perçus en montrent concrètement — est pour lui comme le remède de la maladie algébrique, qu'il vient d'exercer abondamment : « C'est parce que la mathématique débouche sur l'espace qu'elle échappe au décollage sémantique créé par l'itération des opérations algébriques⁹. » D'autre part, il affirme, comme maxime morale du mathématicien, que les mathématiques ne doivent pas faire violence à la réalité : quand elles sont totalement désincarnées, elles perdent leur intérêt. C'est le monde qui a raison. Au point de vue très partiel que nous isolons, de la déception à l'égard de la légitimité d'un outil à faire oublier tous les autres, ses écrits autobiographiques nous permettent de reconstituer deux étapes. Après cette limitation des pouvoirs de l'algèbre (qui n'est pas une déception à proprement parler, puisqu'elle conduit à la théorie des catastrophes), vient la déception sur la nature du pouvoir de ces catastrophes élémentaires. Au fur et à mesure qu'il applique sa théorie ou que d'autres le font, qu'il prend pour objet l'embryologie, la linguistique, et enfin les comportements éthologiques, il perd une grande croyance : que des formes mathématiquement classables puissent être douées intrinsèquement d'un certain effet, jusque dans le domaine biologique. Il finit par admettre que l'effet attaché à une forme (la *prégnance*) l'est pour des raisons historiques d'adaptation (Lamarckisme), pour lesquelles l'homme ne fait pas exception. Le langage courant est, *de facto*, le moyen d'expression de la seconde moitié de sa vie, en même temps que le sens, effet d'une forme, est biologisé, et qu'il réunit la créativité du langage courant et des mathématiques en une

9. R. Thom, 1980. *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, C. Bourgeois, p. 294.

même idée englobante d'« extension de prénance ». Après que les mathématiques pures aient laissé place à une mathématisation du donné, celle-ci s'efface derrière une description en langage courant du *primum movens* de ce donné. Son passage des archétypes sémantiques à une « grammaire universelle », écrite en langage courant, le montre. Il ne garde plus que le principe général des morphologies catastrophiques. Il semble que devant la résistance du monde à se laisser mathématiser, même géométriquement, il choisit de donner raison au monde et de le décrire en langage courant, pour ne pas perdre l'essentiel de l'intuition qui l'a conduit à tenter cette mathématisation.

Ce croisement exactement antinomique ne serait qu'une simple curiosité s'il ne s'était pas produit *autour du même objet pour Lacan et Thom*. Ils nous semblent s'accorder sur la nature de la réalité dont ils font un si différent usage. L'imaginaire lacanien a selon nous le même objet que la prénance thomienne : l'imaginaire est le nom de l'instance regroupant tous les effets de prénance, et, à l'envers, la prénance est l'énergie dont les déplacements et transformations forment les effets imaginaires. Leurs deux parcours constituent deux réponses à l'animalité de l'homme, qui en psychanalyse se pose en termes d'objet pulsionnel. Lacan spécifie l'homme par ce qui déborde de son imaginaire : il admet donc que l'imaginaire ne lui soit pas propre ; Thom cherche une description moniste des faits de langage et des faits instinctuels par une énergétique de la prénance qui puisse aussi bien remplacer le potentiel des catastrophes élémentaires (particulièrement dans leur schématisation des invariants sémantiques) que justifier le désir qu'une forme en général, langagière ou non, suscite.

Le premier, qui n'est pas mathématicien, déclare ouvertement sa divinisation des mathématiques et leur capacité de résister au temps et à l'espace. Son langage courant, celui de son enseignement, perdra progressivement par privatisation toute signification intuitive (ne dit-il pas parfois que les mathèmes sont compréhensibles au-delà de notre système planétaire ?). « La formalisation mathématique », écrit Lacan, « est notre but, notre idéal. Pourquoi ? parce que seule elle est mathème, c'est-à-dire capable de se transmettre intégralement. La formalisation mathématique, c'est de l'écrit, mais qui ne subsiste que si j'emploie à le présenter la langue dont j'use¹⁰. » Il confie la transmission du savoir au mathème.

Le second, mathématicien, passe en revanche au langage courant, et confie la transmission d'un effet de sens à une fonction non humaine, la

10. J. Lacan, *Encore*, *op. cit.*, p. 108.

prégnance. Ce changement s'accomplit pourtant pour les mêmes raisons que le changement inverse chez Lacan : « La part de langue naturelle que nécessite le discours mathématique paraît bien d'une portée universelle — aussi universelle que la mathématique elle-même¹¹. »

2) Deux conceptions opposées de la stabilité d'une forme

a) Lacan n'a pas donné de théorie de la stabilité des formes à proprement parler, puisque c'est un concept mathématique qui est entré dans les sciences humaines par Thom ; cependant, dans le domaine spécifique de la stabilité du langage, plusieurs insistances théoriques lacaniennes sont en rapport étroit avec la *stabilité structurelle* thomienne. Suffisamment pour que nous puissions tracer les grands traits qui les séparent.

L'invariance d'une relation au cours de sa transmission

Lacan a toujours affirmé que le symbolique était le facteur de stabilité résistant aux variations individuelles que sont la parole ou l'activité libidinale de chacun. Cela vient vraisemblablement de la conception saussurienne de la langue, réseau clos d'identités différentielles qui subsiste, inchangé, à ses réalisations. Le symbolique est à la fois ce à quoi l'accès constitue l'essentiel de la socialisation, et ce à quoi l'analyste doit de ne pas entraîner l'analysant aux caprices de son fantasme. La stabilité du symbolique a aussi été invoquée par Lacan dans la ligne de l'« épistémé » de M. Foucault et du « paradigme » de Kuhn pour expliquer l'impossibilité d'énoncer à une époque une idée qui ne soit pas contenue de quelque manière dans le réseau signifiant de cette époque.

A la stabilité du réseau d'inférences ethnologiques, logiques, juridiques et grammaticales entrecroisées, qui constituent le symbolique lacanien, répond la stabilité propre au signifiant qui le compose. Là aussi, l'emprunt saussurien est évident : le modèle de la stabilité du signifiant lacanien est l'indépendance du signifiant saussurien vis-à-vis de ses réalisations individuelles. Le célèbre « t » du cours de linguistique générale, qui reste un « t » même s'il est écrit en italique, est l'origine historique de la conviction lacanienne en la transmissibilité du mathème. Le signifiant est « structurellement stable » parce qu'il forme structure avec d'autres signifiants.

11. In R. Thom, 1977, « Rôle et limites de la mathématisation en sciences », in *La pensée*, 195, p. 38.

Stabilité d'une structure au cours de sa coupure ou de sa projection

Comme il manque à Saussure une théorie de la réalisation individuelle de la langue, il manque à Lacan une théorie du rapport entre la structure subjective et sa réalisation par un symptôme donné. Il la trouvera dans la *coupure* et la *mise-à-plat* d'un nœud. A partir d'une structure topologique, on peut faire des coupures qui valent pour le sujet à cette structure, ne modifient pas la figure initiale, et qui sont virtuellement contenues en elle ; il suffit de décrire un nœud pour que toutes les coupures qui puissent en être faites soient virtuellement décrites également. De même, ces figures, étant topologiques, sont indépendantes des variations métriques. Elles ont donc une double stabilité, à l'égard de la coupure ou de la projection et à l'égard de l'homéomorphisme. Cela, à condition de postuler, ce qui n'est que rarement explicité, que le rapport structure/coupure ou structure/projection est le même pour le descripteur et pour le sujet décrit.

Quel est le facteur d'instabilité qui peut venir contrecarrer cette stabilité du signifiant et du réseau qu'il constitue ? Celui des deux autres instances du ternaire lacanien.

* Le réel comme facteur d'instabilité est thématé chez Lacan sous le nom d'événementiel ou de *rencontre* (*Tyché*), et d'*inscription* ou d'identification au trait unaire (*einziger zug*). Deux solutions pour qu'un réseau symbolique s'augmente d'un signifiant. D'abord, que son activité spontanée, « l'automaton » produise les signifiants que ses règles engendrent. Ce mode regroupe les productions signifiantes par association phonique, dérivation lexicale, aussi bien que le développement d'une science ; le signifiant produit reste à l'intérieur du même paradigme. Ou bien, deuxième possibilité, le système reçoit un nouvel élément qui lui est hétérogène : c'est le cas de la castration, de la coupure épistémologique, de la trace mnésique traumatique.

* L'*imaginaire* surtout, variation à laquelle le symbolique résiste. La réalisation individuelle (*token*) d'une lettre, en tant qu'elle est spatiale, est une déstabilisation du « type » de la lettre. Il en va de même pour la compréhension du mot : aussi bien la réalisation individuelle d'un acte de référence (ce chien là-bas plutôt qu'un autre), qu'une compréhension particulière par un sujet d'un signifiant (ce chien auquel je pense plutôt que celui auquel tu penses), constituent des déstabilisations imaginaires du « type » du signifiant.

Nous retiendrons donc que pour Lacan, c'est la « valeur » (au sens saussurien) d'un signifiant, son identité différentielle, qui est le facteur de stabilité, et c'est la *structure* formée par l'association de ces valeurs qui est stable : toute mise en acte individuelle ou tout rapport de ce

réseau avec le réel est facteur d'instabilité. Le point capital est donc que la stabilité d'une forme lui est extrinsèque, puisqu'elle est différentielle. Si c'est l'existence d'une autre lettre qui limite les variations d'écriture du « t », qui pourra se tordre comme bon lui semble tant qu'il ne ressemble pas à une autre lettre, on peut aussi au niveau supérieur poser que l'alphabet ne sera pas modifié si on établit un nouveau contrat par lequel, par exemple, le « t » est remplacé par le β . En dernière instance, la stabilité lacanienne est d'espèce *conventionnaliste*. Le phénomène de perception catégorielle, qui est l'exemple observable d'une stabilisation par reconnaissance en tout-ou-rien des variations d'émission individuelle, n'aurait été pour Lacan qu'une conséquence d'un principe plus général, la nature contractuelle et asubjective du symbolique.

b) Pour *Thom*, la stabilité d'une forme langagière est un cas particulier dérivé de la notion mathématique de stabilité structurelle. Une forme stable est une forme qui ne change pas de type sous l'influence de perturbations minimales. Sans entrer dans les détails pour lesquels nous sommes incompétents, une famille de courbes de fonctions stables est issue du *déploiement* d'une fonction instable, obtenu par l'ajout au *germe* de cette fonction de paramètres en nombre et en qualité tels qu'ils rassemblent tous les types de fonctions obtenus par perturbation de la fonction initiale. Supposons (Figure 1) une fonction $y = x^3$ (forme 1), de déploiement universel $y = x^3 + ux$. Les fonctions du déploiement ont deux singularités, (un minimum et un maximum) pour u négatif, et n'en ont pas pour u positif. Les fonctions correspondant à une valeur de u soit positive, soit négative ne modifieront pas leur nombre de singularités pour une petite variation de u . Par contre, au voisinage de $u = 0$, une modification de u entraînera une modification de la forme de F , de son type. On appelle points réguliers les valeurs de u différentes de 0, correspondant aux formes stables de la courbe, et point catastrophique la valeur de u correspondant à la forme instable de F , $u = 0$. Aussi légèrement qu'on modifie la valeur catastrophique K , $u = 0$, on déstabilise la forme F en lui donnant une des deux formes possibles 2 ou 3.

Si un effet E_1 est attaché à la forme instable 1, dite forme-source, cet effet (prégnance) diffusera sur les formes-but 2 et 3, attachées chacune aux effets E_2 et E_3 . Ces formes-but seront stables : leur perturbation par modification de u n'aboutira pas à de nouvelles formes, tant qu'on ne franchit pas la valeur $u = 0$.

La forme de K — ici, un point — valeur catastrophique du paramètre pour laquelle on passe de la forme 2 à la forme 3, est fixe pour un germe donné. On voit donc que l'ensemble de catastrophe d'un

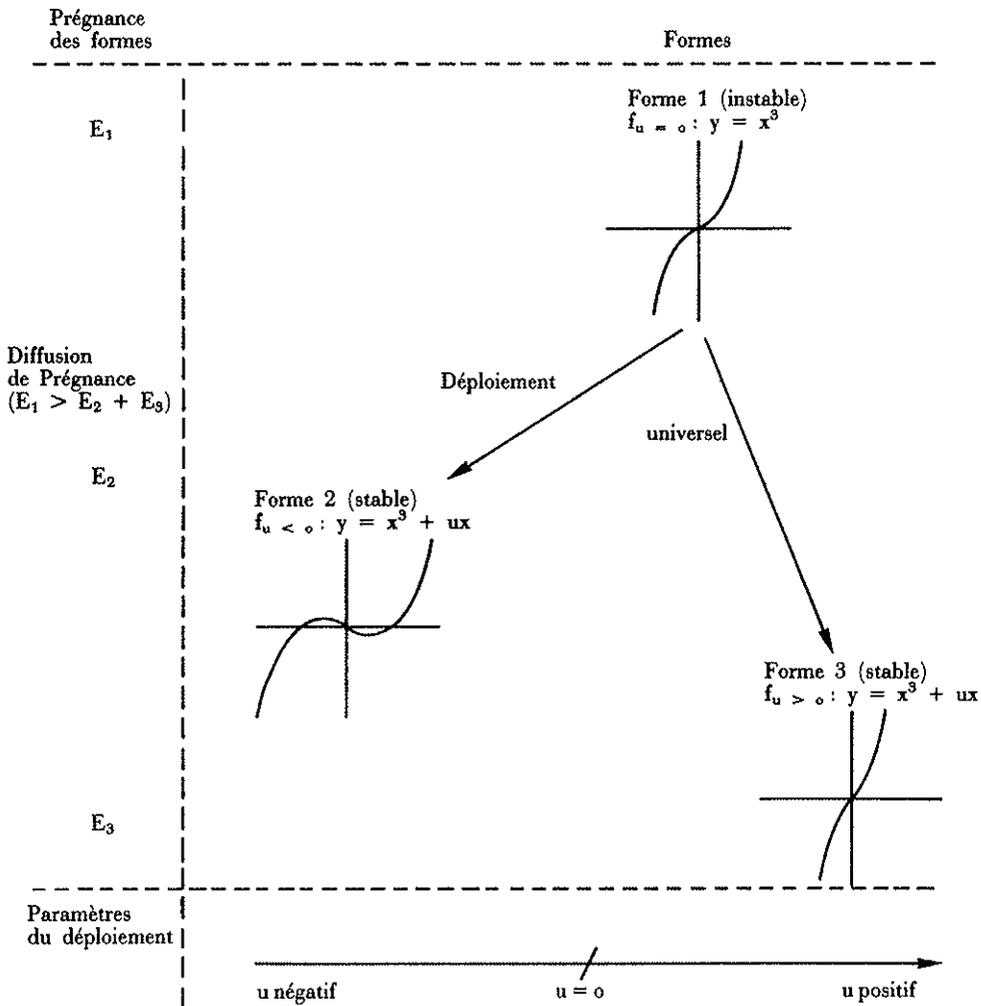


Figure 1

déploiement classant les stabilisés d'une forme instable est fixe en tant que forme. (Cet exemple aurait été plus suggestif, mais plus complexe avec une catastrophe de codimension supérieure, où K est une surface possédant une certaine « forme », et non un point.)

La notion thomienne de stabilité appliquée au langage vient directement de là : quand une forme se reproduit, que ce soit parce qu'elle se duplique en elle-même et son signifié, ou qu'une forme biologiquement signifiante se duplique en elle-même et son indice (expérience de Pavlov). Thom dit qu'il y aura eu diffusion de la

prégnance de la forme-source sur la forme-but, ou stabilisation de la forme-source par émission d'une prégnance-but. C'est ainsi que nous comprenons sa phrase « le caractère signifiant d'une forme vient en dernière instance de son instabilité ». L'instabilité d'une forme-source se sera déployée en forme-source et forme-but selon un ensemble de catastrophe prédéterminé. Par contre, l'effet de la forme-source sera de même nature que celui de la forme-but. La transmission d'un effet par contiguïté (émission de la forme-but) et similarité (celle-ci est une « image » de la forme-source), décrit pour lui la propagation d'une prégnance. La prégnance, appliquée au langage, devient l'effet d'une forme, qui se propage depuis l'objet jusqu'à ses appellations, aux prédictions sur ces appellations, etc. Un effet de l'objet et un effet de sens du nom de l'objet sont pour lui de même nature.

c) Là où Lacan parle de la stabilité d'un réseau de différences, qui peut même subsister à la modification de substance de tous ses éléments, Thom parle de stabilité d'une forme qui n'est pas modifiée quand on joue sur les paramètres de son déploiement. Mais la stabilité dont parle Thom est à la fois *mathématique et phénoménologique*, alors que pour Lacan la notion de stabilité du réseau, purement logique, paraît inconciliable avec la reconnaissance de forme et la communauté d'effet. Le premier ressort du symbolique et le second de l'imaginaire, division exempte de sens pour Thom.

Chez Thom, c'est l'événementiel qui produit la structure, sans qu'il y ait changement de domaine entre la cause et l'effet : une forme se dédouble en émettant un signe, lequel produit à son tour des effets. La transmission de la prégnance d'une chose à un mot est la manifestation du même principe d'instabilité que celui par lequel une prédication se rattache au sujet qu'elle prédique. Un « ensemble de catastrophe », — événementiel par excellence —, modélisant un archétype sémantique¹², est le passage forcé immuable pour la transmission d'une prégnance instable.

Il n'y a pas à proprement parler d'effet de réseau et de « valeur » saussurienne dans les écrits thomiens sur le langage. Cette élisio est d'autant plus remarquable que J. Petitot (*op. cit.*) a montré à plusieurs reprises comment la notion d'écart différentiel, qui est au principe du structuralisme, ne trouvait pas de meilleure modélisation que les deux catastrophes dites de « conflit simple » et de « bifurcation simple ». Il

12. W. Widgen, 1982. *Catastrophe theoretic semantic*. Benjamins. Amsterdam.

faut donc être d'autant plus vigilant pour ne pas faire leur auteur plus structuraliste qu'il ne l'est.

Chez Lacan, en revanche, l'événementiel est ce qui est rejeté de la structure. Nommons simplement ses concepts de point de capiton, de refoulement originaire, de trait unaire, de stade du miroir. Tous constituent des moments mythiques, non datés, dont Lacan dit à chaque fois qu'ils sont *logiquement indispensables* à sa théorisation (ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes), mais qu'ils ne sont pas localisables dans le temps et dans l'espace. Tous ces événements (respectivement, rencontre du signifiant avec le signifié d'un énoncé, rencontre de l'infans avec « le signifiant commun à tous les signifiants », rencontre du sujet avec l'image de son propre corps), tous sont extrinsèques à la structure, et rejetés en dehors d'elle par des formulations négatives : informalisables, intransmissibles, insymbolisables, impossibles. Il trouve argument dans le rejet saussurien de la parole pour se construire contre le visible et le comptable, emblèmes de l'autre psychanalyse.

Notre mise en parallèle des deux maîtres nous montre, après leurs *parcours inversés*, leurs *impensés symétriques*. Lacan est pris dans les impensés structuralistes qui disjoignent « logiquement » les domaines de l'événementiel, de la jonction entre le langage et sa trace organique, et de l'apparaître du corps. Au contraire, Thom, tout en ayant donné un outil qui fonde le structuralisme théorique, prend pourtant paradoxalement une position à la fois préstructuraliste et préwittgensteinienne, l'éliision de la dimension conventionnelle du langage — qu'on ne peut tout à fait qualifier d'impensé dans la mesure où il l'explicite. Son concept de ritualisation (repris de Lorenz ?), ne suffit pas à la masquer, dans la mesure où nous ne voyons pas son lien avec le reste de l'œuvre et où, à notre connaissance, il n'a fait l'objet d'aucun développement.

DEUX THÉORIES DE LA REPRÉSENTATION

Dans le cadre étroit de cet article, nous allons maintenant donner quatre oppositions et un accord entre Lacan et Thom sur la question de la représentation. Certaines ne seront proposées qu'à titre d'hypothèses de travail, la place nous manquant pour en établir la preuve par citations.

a) Aux exemples nominaux chez Lacan correspondent les exemples verbaux chez Thom : la théorie du premier vise d'abord le composant lexical de la langue alors que le second en vise le composant syntaxique.

Nous partons ici d'un procès d'intention fait aux auteurs : de l'hypothèse que les deux théories sont construites autour d'exemples-types révélant la partie de leur objet à laquelle elles sont le mieux adaptées, parce qu'elles ont été construites à partir d'elle.

Lacan part du signifiant saussurien (« arbor »), et son signifiant est essentiellement lexical. Ses exemples (Homme-Dame, la parabole des trois rouges, la parabole de la table) jouent essentiellement sur l'axe paradigmatique de la langue. Au plus y intégrera-t-il la négation, dans le cadre de la prédication et du jugement d'attribution. Il s'ensuit qu'il n'y a pas dans son œuvre allusion à des invariants de langage autres que le langage lui-même, la négation, et des procédés non uniquement langagiers (métaphore/métonymie). Il n'est fait allusion au verbe que sous la rubrique très générale de l'« articulation » d'un sens. La régularité syntaxique n'apparaît pas comme telle. Il construit une théorie avant tout psychanalytique du sujet parlant, ce qui borne sa description de la représentation du côté de la précision comme du côté de la généralité. Son leitmotiv de l'impossibilité d'écrire sur le sens autrement que négativement limite l'analyse de détail, et fixe un niveau de généralité canonique qui isole et privilégie l'aspect lexical de la langue. Il en surestime le désordre (l'Autre, sac de signifiants arbitraires) et en sous-estime l'ordre (la motivation des catégories syntaxiques). Il s'agit selon nous d'un processus d'extension d'un exemple à l'ensemble de la langue. Lacan transpose en effet un rapport mythique entre l'objet libidinal et le langage dans son ensemble d'une part, la place du sens dans l'interprétation d'autre part, à l'organisation des rapports entre signifiant, signifié et référent. Ce qui a été emprunté au signe saussurien revient déformé au signe après un passage dans un événementiel mythique et fondateur. Ceci nous semble conduire à des affirmations concernant le sens qui peuvent être comprises différemment selon qu'on considère le sens de ce qu'un énoncé signifie en situation, la place du sens dans une théorie du signe, et le sens, en dernière instance du désir du sujet en analyse. L'objet *a* étant pour Lacan le fondement du sens (la cause dernière de toute prédication), il tend à faire exemple pour le signifié générique du composant lexical de la langue en abolissant son référent et en annulant partiellement les différences entre les signifiés lexicaux. Le parasitage du signifié sans référent par l'objet *a* est pour nous responsable de l'éliision syntaxique

lacanienne. Le composant verbal de la phrase devient « ce qu'on ferait à l'objet a s'il redevenait un objet phénoménal ». Il se trouve à la place du poinçon dans la formule du fantasme. « \$ poinçon a ». Comme le poinçon, rapport conjonctif-disjonctif entre le sujet et l'objet, est placé sous le signe du manque, et que ce même poinçon est le modèle implicite de toute action sur un objet sexuel ou banal (\$ « désir de » a), il y a théorisation négative de la fonction verbale. La situation du sujet au moment de l'accès au langage est prise comme exemple pour le rapport général du sujet au langage. D'une part le langage est, dans sa simplification lacanienne, une dénotation de l'objet a qui le constitue en signifiant de ce signifié libidinal, et d'autre part, un principe non langagier veut que ce rapport soit pensé négativement.

Thom, dans sa simplification propre du langage, part d'exemples exactement opposés : tout usage d'un signe est pour lui l'émission d'un signe lors de ce qu'il nomme « bifurcation symbolique ». Son signifiant est essentiellement verbal, comme l'atteste sa liste des archétypes sémantiques. L'arborisation lexicale des « concepts satellites », ainsi que tout son travail sur le génitif, est compris comme une opération de division d'un concept. Un de ses premiers travaux, syntaxique, a porté sur l'ordre des termes au cours d'une prédication. L'énonciation est pour lui la règle, et l'énoncé n'est qu'une « exfoliation » de l'énonciation, — soit une forme régie par le même invariant morphologique d'émission ou de diffusion de prégnance que l'énonciation. L'exemple-type de l'objet prédiqué est pour lui le prédateur (cri à l'arrivée du prédateur), et l'exemple-type du signifiant est pour lui la proie (le sujet est en état de « prédation virtuelle » devant le mot). L'objet est prédiqué pour ce qu'il pourrait faire au sujet et le mot est émis pour ce que le sujet pourrait en faire. Par le même processus d'extension de l'exemple en métaphore rectrice, le rapport du sujet à l'ensemble du langage est un rapport verbal : c'est chez Thom la syntaxe qui a une portée métalinguistique.

b) Pour Lacan, ce qui peut être dit du langage peut l'être aussi des mathématiques ; pour Thom, les secondes ne sont qu'un cas-limite du premier.

Un des exemples les plus fréquemment utilisés par Lacan pour métaphoriser le rapport entre le langage courant et le monde est l'identification entre la droite et l'ensemble des nombres réels : il faut une infinité de mots pour épuiser la droite, comme il faut une infinité de langage pour décrire le réel, qui échappe toujours par quelque côté à sa description, comme à la course d'Achille. On rappellera également

l'appui qu'il prend sur le chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* traitant des nombres choisis au hasard, et son assimilation de ces nombres à la logique générale du signifiant. Sa métaphore directrice aboutit à rendre la logique du signifiant indépendante du sens et de l'espace courant en prenant modèle sur l'autonomie du développement d'un système formel (logique classique ou autre) par rapport à son sens et sa référence. C'est ainsi qu'il utilisera par exemple la nature contrintuitive de l'implication logique. Dans l'historiette de la chute d'eau et de l'usine, l'autonomie du système formel est métaphorisée par l'autonomie de l'usine à l'égard de la rivière. Langage courant et langage formel, algébrique ou logique, se retrouvent du même côté de la barrière de l'arbitraire du signe.

Thom au contraire décrit le langage avec des morphologies contraintes par la dimensionnalité de l'espace temps : ce sont des plongements de figures de dimension supérieure dans un espace à quatre dimensions. Sa mathématisation du langage est une géométrisation. De plus, la réversibilité absolue qui caractérise le renvoi mathématique est une exception, un cas-limite d'intemporalité conventionnelle (si $a = b$, on peut substituer a à b dans une relation sans que le temps utilisé pour le faire soit significatif : seules sont prises en compte les relations comportant a et celles comportant b , les temps intermédiaires sont annulés). Elle ne reflète pas l'usage normal du signe qui, dit-il, se caractérise par l'asymétrie systématique (temporelle ou de prégnance) entre deux signes dont l'un renvoie, de quelque manière que ce soit, à l'autre. L'algèbre coupée du monde est pour lui un monstre qui ne peut pas s'isoler de son plongement dans l'espace-temps sans perdre sa légitimité. Il parlera ainsi de « l'illégitimité du concept d'infini dénombrable », et affirmera : « l'irréversibilité est dans la grammaire »¹³. Réversibilité absolue et itération infinie, les deux « maladies » des systèmes formels, ne concernent pas le langage courant. Tout processus formel est pour lui « immergé dans le continu »¹⁴. Immerger la réversibilité algébrique dans le continu consiste précisément à la rendre irréversible, puisque temporalisée. L'analogie de l'irréversibilité dans le langage courant est l'entropie de prégnance, et sa téléologisation biologique du langage. Sur le modèle du jeu animal, le jeu et l'activité langagière gratuite se trouvent enclavés dans des actes finalisés, qui ne remettent pas en question la rigidité des « déclencheurs ».

13. R. Thom, *Paraboles et Catastrophes*, Flammarion, Paris, 1983, p. 37.

14. *Id.*, p. 147.

*
**

Cette opposition entre les deux métaphores directrices trouvant sa source dans deux mathématiques opposées, elle rejette sur elles l'argumentation qui les oppose; comme il s'agit en plus d'une *métaphore* mathématique, la validité propre de cet emprunt symétrique (de Lacan aux mathématiques ensemblistes et de Thom à la mathématique du continu) pour traiter du langage courant complique encore le débat, et le rend proprement indécidable à ce niveau.

c) L'irréversibilité de la représentation : raison de la dette symbolique pour Lacan, condition de la signification pour Thom.

Lacan, nous n'y reviendrons pas en détail, a construit son œuvre autour de la dette symbolique, ce « manque à jouir » dû à l'investissement libidinal du signifiant qui vient prendre la place de l'objet pulsionnel et le rejette au rang d'objet *a*. Ce manque de jouissance a pour lui portée structurante, c'est la condition *a priori* pour qu'il y ait représentation du sujet par un signifiant pour un autre signifiant. Cette *représentation* se fait sous le signe du manque. Ainsi, dans l'interview déjà citée, J.A. Miller s'efforce de faire dire à R. Thom que la langue est un bon outil, alors que, pour Lacan, l'accent est mis sur la possibilité d'ambiguïté. L'arbitraire du signe est corollaire de sa nature non imaginaire, et de la perte — de jouissance d'abord, d'information ensuite —, lorsqu'on passe de la chose au mot.

Thom énonce un théorème de même portée, *le théorème de l'irréversibilité de la diffusion de prégnance*. Quand l'effet d'une forme source diffuse sur la forme-but contiguë, l'effet de la forme-but sera toujours moindre que celui de la forme-source (dans notre schéma : $E_1 > E_2 + E_3$).

Mais c'est pour remarquer aussitôt que les prégnances-sources, quant à elles, ne s'épuisent pas : un chat ne se lasse jamais de la capture des souris, elle revient intacte après la digestion. Étendu au langage, son raisonnement est identique. Le mot a un effet moindre que la chose, une prégnance moindre (on peut saliver en parlant d'un repas, on ne s'en nourrit pas). La diffusion de prégnance de la chose au mot est irréversible par entropie de prégnance. Mais en revanche, le langage est toujours l'objet d'un infatigable intérêt, l'homme ne se lasse pas de parler. Si bien que la même constatation de l'irréversibilité de la perte en jouissance ou en prégnance chez l'homme parlant, mènera Lacan à plaider la disparition de son instinct (tout en parlant d'investissement

pulsionnel) alors que Thom parlerait du déplacement de l'instinct sur le langage.

d) Même si les deux auteurs donnent chacun trois composants au signe, leur théorisation aboutit en fait à une binarisation du fonctionnement symbolique.

Lacan donne trois composants à la signification pour un sujet : S_1 , le signifiant qu'on considère sur l'instant, ou le signifiant-maître, ou encore le signifiant pur : S_2 , au moins un autre signifiant, ou l'ensemble des signifiants (le savoir) ; a , l'objet perdu, qu'il soit libidinal ou référentiel. Mais le rejet hors-discours de la deixis comme de l'objet a , et l'insistance sur la barre, conduisent à privilégier le rapport S_1/S_2 : la représentation du sujet par un signifiant et pour un autre, *devenu un modèle du fonctionnement symbolique*, se réduit à une relation binaire de signifiant à signifiant. Si on compare cette théorisation à la trichotomie de Peirce¹⁵, l'objet a est sa propre icône, la trace, ou trait unaire, en est l'indice, et un deuxième signifiant S_2 en est le symbole. Mais une fois le saut dans le symbolique effectué, il est irréversible, et seuls restent accessibles S_1 et S_2 — au même sens où la priméité peircienne est hors-réalisation et hors-loi. D'où la binarisation. Quand Lacan parle de relation tierce, c'est pour désigner comment le signifiant sépare le sujet de ses objets spéculaires, et non pour figurer le fonctionnement propre du signe.

Pour Thom, l'engendrement du signifiant par l'objet, et l'engendrement d'un deuxième signifiant par le premier est ce qu'il nomme la loi de transitivité de l'indice. Mais il n'y a pas de différence de nature entre l'indice proprement dit et l'indice de l'indice, comme il y en a chez Peirce entre la secondéité et la tercéité. La relation d'engendrement étant la même, signifiant et signifié sont au même rang, s'opposent tous deux à l'objet possesseur de la forme prégnante. Ce qui pourrait venir en place du *symbole* peircien, (la règle à laquelle obéit un renvoi), est ici *la morphologie catastrophique* : en effet, les renvois, en tant que diffusion de prégnance, se font pour Thom selon une des catastrophes élémentaires, et seulement selon elle. La règle à laquelle obéit le renvoi, équivalent de la tercéité de Peirce, est en dernière instance géométrique.

15. C.S. Peirce, 1978 (éd. française), *Ecrits sur le Signe*, Seuil, Paris.

e) *Pour les deux auteurs, ce sont des considérations extralinguistiques qui décident de leurs conceptions linguistiques.*

Le pathos lacanien de la perte de l'objet, et par là même de l'animalité, comme corollaire de l'accès à la culture, place le signifiant puis le langage en agent du procès œdipien : en suit un certain calibrage des métaphores rectrices de la théorie du langage. La signification est décrite en *appliquant sur le fonctionnement particulier du signe un modèle initialement prévu pour le langage, objet d'un investissement libidinal. Cette transposition est étayée par des emprunts éthologiques* et par, cela va sans dire, la théorie freudienne de la pulsion et de ses représentants.

Pour Thom, le langage est rentré dans une théorie générale de la dimensionnalité, de l'effet des formes, et de la stabilité structurelle. La représentation cesse d'être un domaine isolable par ses propriétés formelles, elle rejoint le domaine des formes : le signe ne se place plus au faite des objets d'étude.

Tous les deux s'accordent pour ne pas attendre de la linguistique qu'elle fournisse ses propres fondements, et mettent en doute jusqu'à l'existence d'une linguistique fondamentale. Le fondamental, en linguistique, c'est ce qui n'est pas linguistique.

UNE ÉTHOLOGIE DU SAVANT

L'épistémologie dont nous venons de donner un petit aperçu n'est pas une science — mais peut-être n'est-ce pas non plus de l'épistémologie : description en langage courant, procès d'intention hasardeux, reconstruction personnelle de chaînons manquants dans les parcours du savant, subjectivation forcenée — illégitime ? — ramenant les grandes incurvations de l'œuvre à l'érotisation du savant pour son objet, nous nous sommes rendus coupables de vices traditionnellement attachés à l'éthologie. Du moins de ceux que la psychanalyse lui reproche. L'animalité de l'homme était au croisement des deux trajectoires, et nous ne voulions pas rentrer la confrontation de Thom et de Lacan à l'intérieur du discours psychanalytique, préférant nous livrer au jeu d'une *éthologie du savant*. Nous devons pour cela dégager des invariants-au-savant par une description non conceptuelle de leurs parcours, éthologique donc. Remarquons d'ailleurs que dans l'œuvre des deux auteurs, l'éthologie a aussi la fonction ingrate de collecter des faits que chacun reprend, en les époussetant de la théorisation qui les entoure : effets de gestalt et attitude de parade pour Lacan, expérience de Pavlov et *Prägung* pour Thom.

Nous avons ébauché une symétrisation des deux œuvres. Son intention précise était de montrer que leurs abords respectifs chronologiques de l'opposition forme/formel et langage courant/langage formel se déplaçait le long d'une paire d'objets réels qui leur était commune. Ce déplacement est mû par un dévoilement de l'objet et peut donc servir de la comparaison comme un *invariant* auquel les deux savants et peut-être tous les savants du monde ont à se confronter. Simplement, pour ceux qui n'abordent pas la théorie du sujet ou de représentation, ou qui ne travaillent pas assez longtemps, ce n'est pas dans leur théorie que vient à se nommer l'objet de leur désir. Notre hypothèse réside dans l'inéluctable d'une contamination de l'objet de science par des propriétés anecdotiques de l'objet de désir, ce qui n'est pas tout à fait identique au concept de sublimation.

Que Thom étende un outil mathématique, par définition résistant à une contemplation spéculaire du savant dans son objet, jusqu'à un classement des analogies par le même outil, qu'en chemin il passe du langage formel au langage courant, de l'espace topologique à l'espace ordinaire et des mathématiques à l'animalité de l'homme, nous apparaît comme l'autodévoilement du désir du savant dans son œuvre. L'analogie, mode de progression du désir, a subverti la différence, mode de fonctionnement du formel, et fait avouer au signe sa fonction de leurre du corps. Le désir finit chez Thom par être nommé quand se théorise l'analogie entre le signe mathématique et l'objet d'un désir animal, la prégnance. *La nomination finale de l'objet scientifique thomien est l'aboutissement du chemin fait dans l'esprit du savant par l'objet du désir de l'animal humain pour se débarrasser de ses enveloppes langagières.*

Que Lacan étende l'idée d'une fonction curative du langage, guérissant l'aliénation du sujet dans son objet libidinal spéculaire, à une sanctification du symbolique doublée d'une inquisition de l'imaginaire, ne nous apparaît explicable qu'à la lumière d'un parcours inverse. Il passe en même temps du langage courant à un langage quasi entièrement néologisé : le formel étant par définition ce qui échappe à la narcissisation (c'est même lui, dans le contenu de sa théorie, qui nous l'apprit), la sanctification du formel comme remède au spéculaire peut apparaître comme un gigantesque masque de l'érotisation du vocabulaire par néologisation et privatisation de la syntaxe. Le parcours du savant à l'intérieur de sa théorie vient confirmer celle-ci, à *un masque près*. Le contenu liminaire des premières propositions sur le miroir, d'où naîtra la coupure imaginaire/symbolique, constitue un plan de lecture pour l'œuvre entière. Elles annoncent comment le savant tentera de se guérir de la spécularité par le formel, et comment le formel se trouvera

contaminé par ce spéculaire. Quand un mot devient mon mot, ce n'est plus tout à fait un mot.

A nommer impensé ce que nous décrivons tient l'impolitesse de parler des savants sans leur demander leur avis, ou sans écouter les justifications dont il nous font part aux heures sui-référentielles. Ainsi trouverait-on sans peine¹⁶ témoignage écrit d'un Lacan niant l'une après l'autre les interprétations que nous avançons ; pourfendant le structuralisme : inversant, condensation et déplacement aidant, la filiation que nous soulignons : réduisant la topologie à la fonction de déplacer au dire la toujours éronnée certitude du dit. Ainsi trouverait-on chez Thom¹⁷ réitération de l'espoir formel, simplement remis à plus tard. On arriverait ainsi à montrer comment les deux maîtres jugent leur œuvre exprimée insuffisante en regard du *mouvement* qu'ils veulent transmettre, comment ils résistent à sa systématisation par la doxa des élèves. Mais pour nous, théorie et remords sur la théorie ne sont pas le seul discours possible sur la théorie. L'espace courant, le formel, la forme du corps et des objets de désir humain en général, sont pour le savant libidinalisés et pris dans un jeu auquel, en tant qu'objets d'une conceptualisation, ils sont pourtant indifférents : il y a plusieurs savants. La théorie qu'un savant produit sur ces objets finit, lorsqu'elle rencontre l'animalité de l'homme, par être la nomination de son propre désir et comme telle peut être l'objet d'un masquage ou d'un leurre. Notre projet, en termes freudiens cette fois-ci, fut de dégager comment le travail de sublimation est contré pour le savant par le développement propre de son objet, qui lui impose de nommer, par quelque chemin que ce soit, la nature non humaine de son désir. Le croisement des deux savants, qui partent chacun d'où l'autre arrive, nous paraît introduire la notion nouvelle d'un *impensé animal, ni de nature paradigmatique au sens de Kuhn, ni dû au refoulement, mais dû à un effet d'oblitération du fond — ce qui peut être nommé — par la forme — ce qui l'est effectivement*. L'objet du désir du savant choisit dans un nombre restreint d'invariants (mots, corps, ou chose, langage courant, langage formel) un objet qui d'abord oblitère tous les autres, puis est contaminé par l'objet de désir animal. Si on accepte pour définition de l'effet de structure attaché à un objet son identité extrinsèque, nous pouvons considérer que le narcissisme, désir de l'homme pour lui-même en tant que forme, supprime les effets de structures des objets qu'il investit en

16. J. Lacan, « L'étourdi », in *Scilicet*, n° 4, 1973, p. 5-52.

17. R. Thom, « Réponse à M. Vogler », *Fundamenta Scientiae*, vol. 2, n° 2, p. 221-232, 1981.

les considérant comme des corps, et en masquant le fond sur lequel ces objets se détachent. Nous imaginerions bien cela comme une « force de rappel » agissant sur le choix scientifique initial, quel qu'il soit, et modifiant son évolution comme la forme de concepts qu'il produit par le biais de ses métaphores rectrices. Et il faut au moins deux savants qui s'ignorent pour dégager ces invariants de l'animal-savant.

Chronique du séminaire
de J. Lacan (3) :
l'unique séance
des noms-du-père

On sait que le séminaire sur les Noms-du-Père, qui ne s'est jamais tenu — et d'autant plus célèbre pour cela — à une séance près le 20 novembre 1963, en a acquis une sorte de statut bizarre et bancal, élevé, d'un côté, au rang de mythe radical de l'enseignement de J. Lacan, tandis que d'un autre côté, une dactylographie décevante circule, ne gardant de la puissance du mythe originel que la vertu d'être tout à fait illisible.

Un travail de recherche documentaire récent mené vers 1981-1983, par une équipe qui se garde de *publier* quoi que ce soit, a permis de mettre à jour plusieurs *versions manuscrites indépendantes* de cette leçon. Il peut à partir de là être envisagé un travail *d'établissement* (et non de publication s'entend) de ladite leçon auquel le groupe s'est attelé, non sans résultats.

Nous souhaitons faire le bilan de cette chasse aux documents.

*
**

1. Il est remarquable que la quasi-totalité des versions dont nous allons faire état trouve sa source auprès du groupe de la Clinique de Laborde, dont on soulignera l'importance dans l'établissement du Séminaire. Il faut se souvenir que M. Oury avait déjà proposé à Lacan une version manuscrite du Séminaire 7, avant d'être autorisé, l'année

suiivante à enregistrer et diffuser le séminaire sous forme dactylographiée. (*Version LAB*)¹.

Pour les Noms-du-Père, la première version à signaler est une dactylographie de mauvaise qualité établie autrefois à Laborde, *Version LAB*.

2. *Notes GUIL*. Une agréable visite à la Clinique de Laborde a permis à M. Oury de nous donner une copie d'une version manuscrite de séance de Mme N. Guillet. Elle est très utile.

3. *Notes OU*. M. Oury a lui-même produit une version manuscrite de séance que nous avons utilisée. Notons par parenthèse que grâce à lui encore, nous disposons de notes manuscrites importantes de travaux peu connus : les Journées Provinciales qui se tenaient dans les années 55-65 environ et dont il ne reste semble-t-il guère d'autres traces écrites. Il faudra bien un jour exploiter ces documents.

4. Mme Dolto a livré un document précieux, ses propres notes manuscrites, extrêmement fidèles : *Notes Dolto*.

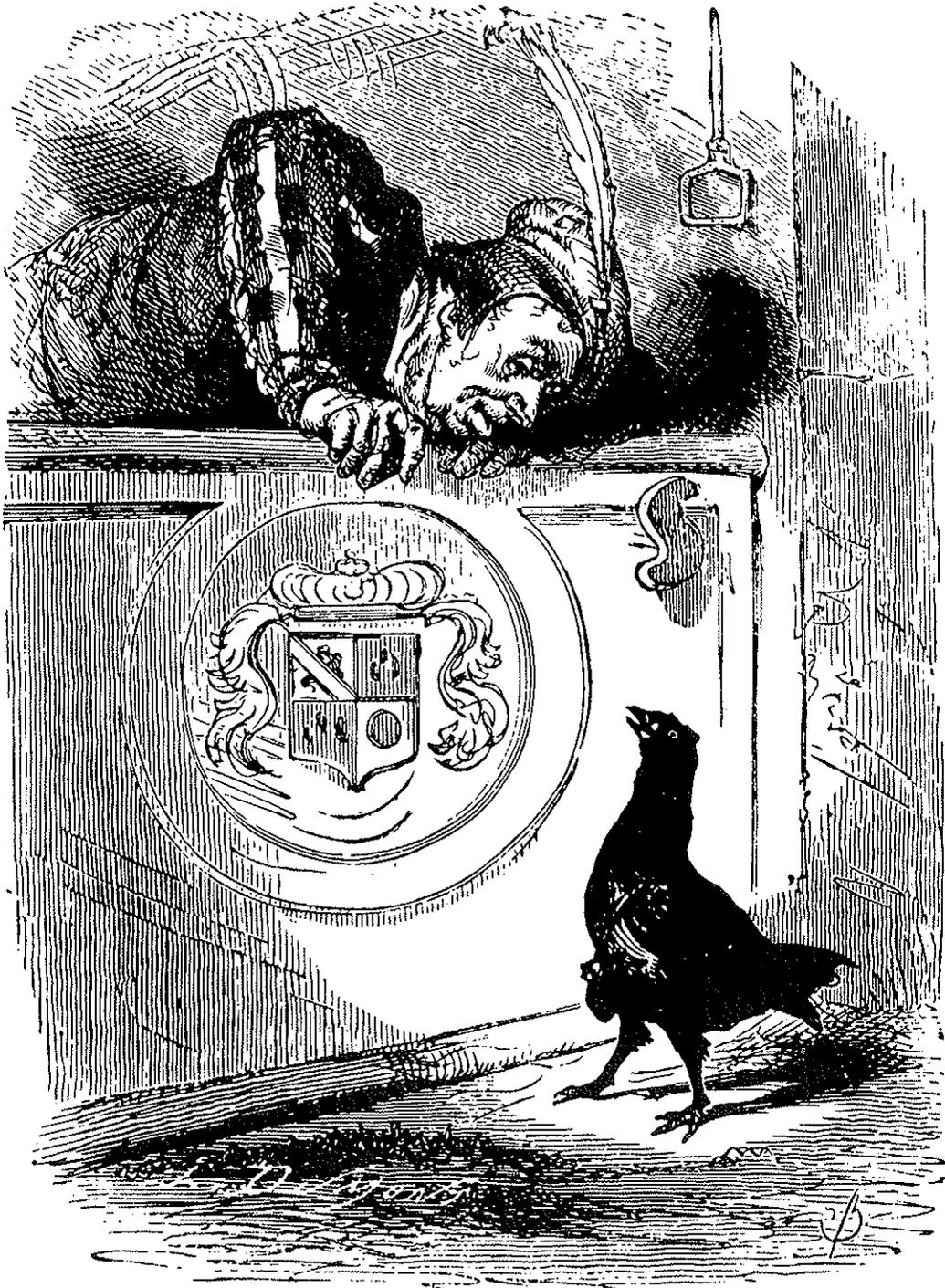
Le regroupement de ces diverses versions a permis d'établir une *Version critique* (*Version CRIT 1*) aussi précise qu'il est possible dans l'état actuel des sources documentaires.

C'est là le début d'un véritable travail d'établissement — et non « d'arrangement » — du Séminaire de Lacan, dont on regrette seulement qu'il ne puisse être rendu public. Souhaitons qu'il serve d'exemple à d'autres techniciens du Séminaire, hélas trop peu nombreux.

Juin 1985.

1. Renseignements de Mme G. Michaud.

Récréations topologiques



Le lien borroméen

C'est en effet un lien très particulier dont le borroméen est le paradigme.

Un lien de coupure certes, comme tout nœud, mais aussi un lien qui peut se résumer par la formule suivante : « c'est de ce qu'ils (les anneaux) ne soient pas noués qu'ils se nouent »¹.

C'est par l'épreuve de son dénouement qu'il convient d'aborder le nœud borroméen. Le terme même de nœud est paradoxal. S'agit-il d'un nœud ou d'une chaîne ? Est-ce-qu'il se dénoue, si c'est un nœud ? Est-ce-qu'il se rompt, si c'est une chaîne ? En fait c'est un nœud qui ne se dénoue pas mais qui se rompt.

La première fois que Lacan parle du nœud borroméen, en février 1972, c'est pour le mettre à l'épreuve de ce qu'il appelle alors son dénouement : « Ce n'est que ce qui résulte de ce nœud tel que j'ai essayé de le dénouer pour vous ou plutôt à prendre l'épreuve de son dénouement, de vous dire, de vous montrer que ça ne tient jamais à deux tout seul, que c'est là le fondement, la racine de ce qu'il en est de l'objet a². » Ce n'est qu'en 73-4, dans son séminaire *Les non dupes errent* que Lacan va opposer *dénouement* à *rupture* ou *coupure*, pour faire valoir que le nœud borroméen ne se dénoue pas mais qu'il se rompt : « ces trois dimensions je vous les représente de quoi ? De ronds de ficelle. Qu'est-ce que c'est comme dimension qu'un rond de ficelle ? Je vous fais remarquer que ce n'est même pas un nœud. Un nœud ça se dénoue. Si vous le dénouez vous êtes foutus parce que vous ne pouvez plus qu'en faire un autre et que vous n'arriverez jamais à distinguer un

1. J. Lacan, *RSI*, 13 mai 1975, inédit.

2. J. Lacan, ... *Ou pire*, 9 fév. 72, inédit.

nœud d'un autre nœud. Parce qu'ils ne sont pas tous pareils ces nœuds. C'est bien pourquoi le rond de ficelle est nécessaire. Non pas que ce soit un nœud mais il est nécessaire pour la théorie des nœuds. Car en effet pour qu'un nœud on puisse le distinguer d'un autre il faut en aucun cas le dénouer ou alors quand vous ferez un autre nœud vous aurez le sentiment que c'est le même. C'est pour ça qu'il n'y a que deux trucs : ou bien la corde qui fait nœud l'étendre à l'infini et alors là vous ne pouvez pas le dénouer, ou bien joindre ses deux bouts ce qui est exactement la même chose. Et c'est ce que justifie le rond de ficelle. Le rond de ficelle c'est quelque chose qui vous permet la théorie d'un nœud. C'est ce qui exige pour se rompre de devoir être coupé. La culpabilité. C'est ce qui se distingue — mais totalement — c'est que c'est une topologie. Un rond de ficelle c'est un tore. Et c'est seulement ce qui permet d'élaborer le nœud »³.

En février 75 Lacan confirme que la rupture du rond de ficelle « est affine à quelque chose qui est bien l'essentiel du nœud »⁴. Ce qui le conduit à étudier le rôle de la droite infinie mise à la place d'un des ronds de ficelle.

A première vue et même pour beaucoup de mathématiciens, le nœud borroméen est une chaîne puisqu'il y a plusieurs éléments et qu'un nœud se définit à partir de l'unicité de sa consistance. Seulement c'est une chaîne spéciale, car c'est une chaîne non-enchaînée : aucune des consistances ne tient deux à deux, c'est une chaîne qui n'utilise pas le trou pour faire chaîne. Mais est-ce pour autant un nœud ?

Qu'est-ce qu'un nœud ? Il existe plusieurs façons de dire sinon ce qu'est un nœud, du moins de différencier plusieurs nœuds entre eux. Dire ce qu'est un nœud suppose résolu le problème que justement aborde et résoud à sa façon le nœud borroméen : celui de l'unicité de la consistance.

En ce qui concerne les façons de caractériser un nœud, de le nommer, une fois admis a priori que la courbe est une, l'une des plus habituelles est de calculer ce qu'on appelle son groupe fondamental. C'est le groupe⁵ du complémentaire du nœud, c'est-à-dire de l'espace ambiant.

3. J. Lacan, *Les non dupes errent*, 11 déc. 73, inédit.

4. J. Lacan, *RSI*, 18 fév. 75, inédit.

5. Voici la définition d'un groupe : Un ensemble E muni d'une loi de composition interne possède une structure de groupe si :

1. La loi est associative $[a.(b.c) = (a.b).c]$

2. La loi possède un élément neutre : e

3. Tout élément a de E possède un symétrique dans E .

Si la loi est commutative le groupe est dit abélien ($a.b = b.a$). On appelle loi de

Car un nouage est une propriété qui est intrinsèque non pas à la courbe mais au plongement de la courbe. Pour un nœud il faut un espace à trois dimensions. Le groupe fondamental d'un nœud est un invariant topologique. Il résulte du calcul des classes d'homotopie des chemins fermés (lacets) orientés qui à partir d'un point base fixe de l'espace, entourent de différentes façons et un nombre quelconque de fois les différents segments du nœud ou de la chaîne. Les classes d'homotopie en l'occurrence ce sont les ensembles de chemins équivalents par déformations homotopiques c'est-à-dire pas forcément continues : on autorise en effet qu'un lacet puisse s'autotraverser (ce qu'on n'autorise pas pour le nœud qu'on veut nommer, sinon justement il se dénouerait et il n'y aurait plus de nœud) mais pas qu'il traverse le nœud. Voici un exemple ⁶ :

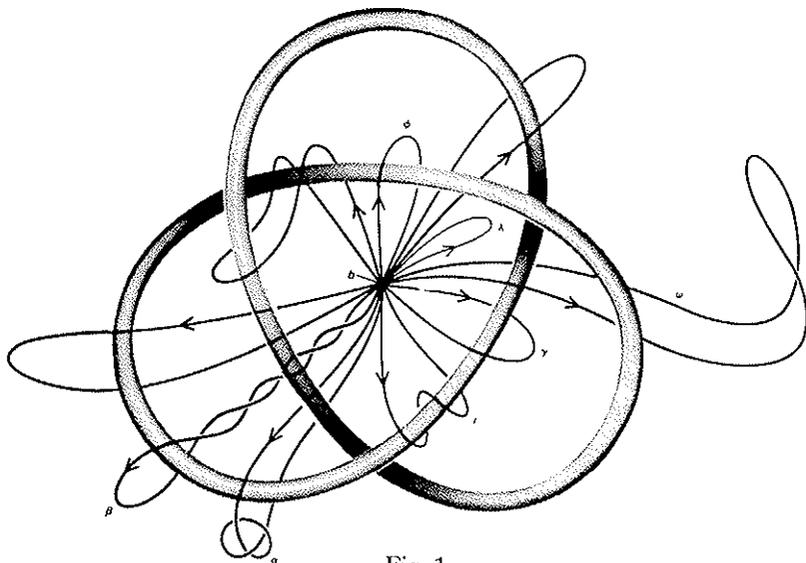


Fig. 1

Le nouage n'est pas la propriété d'une courbe, mais de la façon dont une courbe est plongée dans l'espace 3. Ainsi, une façon de distinguer un type de nœud particulier,

composition interne dans un ensemble E une application de E^2 dans E qui à tout couple (a, b) d'éléments de E fait correspondre un élément unique c de E : $(a, b) \rightarrow c = a^*b$.

On peut consulter A.H. Wallace, *Introduction à la topologie algébrique*, Gauthier-Villars, Paris, 1973, en particulier le chap. 4 sur le groupe fondamental ; E. Belaga, « La théorie des nœuds ». *Pour la Science*, juillet 78, n° 9 ; M. Grun-Rehomme, « Aperçu sur la théorie mathématique des nœuds », *Ornicar* 20/21, été 80 ; J.C. Terrasson, « Le groupe du borroméen généralisé », *Littoral*, n° 5, p. 71.

6. L. Neuwirth, *The theory of knots*, Scientific American, juin 79. Traduit en français dans *Cahiers de lectures freudiennes*, n° 6, mai 85.

c'est de caractériser les manières de se déplacer à travers l'espace $\mathbb{3}$, sans rentrer dans le nœud plongé. On montre par exemple quelques lacets fermés à travers l'espace autour du nœud trèfle depuis un point de base b fixé (et arbitraire). (En théorie des nœuds, la région de l'espace $\mathbb{3}$ autour d'un nœud plongé, qui s'appelle le complémentaire du nœud, est toujours supposée vide.) Les lacets depuis b ne représentent pas tous des routes topologiques différentes à travers l'espace complémentaire ; ainsi deux lacets sont dits équivalents s'il y a un moyen de déformer l'un en l'autre. Dans une telle déformation, appelée homotopie, un lacet peut être étiré, contracté et même se traverser lui-même, mais ses extrémités ne peuvent être déplacées, et il ne peut être tiré ou poussé à travers un segment du nœud.

Les lacets, α , β , ω sont tous homotopes : le « nœud » du chemin α peut disparaître en faisant se traverser le lacet par lui-même, et le lacet β peut être détordu.

Les chemins γ , ϕ , τ ne sont pas homotopes l'un à l'autre (pas plus qu'aux lacets précédents). Les lacets γ et ω s'enroulent autour du même segment du nœud dans des directions différentes, le lacet τ va dans la même direction autour du même segment du nœud que ω mais s'y enroule une fois de plus et le lacet ϕ entoure un segment différent. Le lacet γ peut être ramené au point-base b , ce qui le rend homotope au lacet constant e qui ne quitte jamais b . L'introduction de la relation d'équivalence par homotopie transforme l'ensemble des chemins à travers le complémentaire du nœud en une collection de classes de lacets homotopes. La classe des lacets homotopes à un lacet particulier α est notée $[\alpha]$.

Une autre façon d'identifier mathématiquement un nœud ou une chaîne est le commutateur⁷ : pour deux anneaux A et B on note le sens de passage d'un troisième anneau C (par a , b , a^{-1} , b^{-1} selon qu'il entre par au-dessus ou par en-dessous de A et B) dans A et B . C'est ce qu'on appelle calculer le commutateur du complément de l'union de A et B ($A \cup B$) soit, encore une fois, de l'espace où ils sont plongés. Ainsi pour deux anneaux enlacés, en posant :

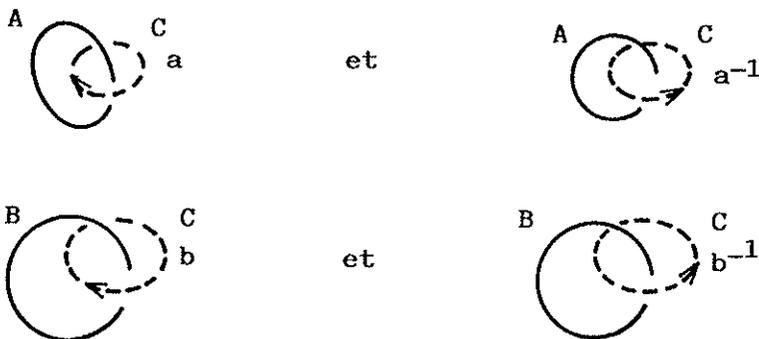


Fig. 2

7. Cf. D. Rolfsen, *Knots and Links*, Publish or Perish, Inc. Berkeley, 1976, p. 66.

on aura :

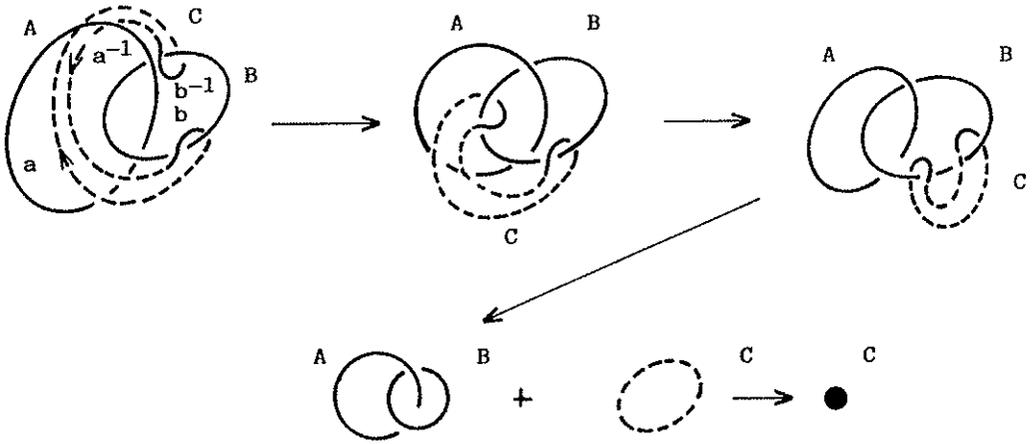


Fig. 3

Le commutateur C est neutre c'est-à-dire réductible à un point ; il ne tient pas à A et B, il se dénoue de lui-même. Par contre pour deux anneaux disjoints :

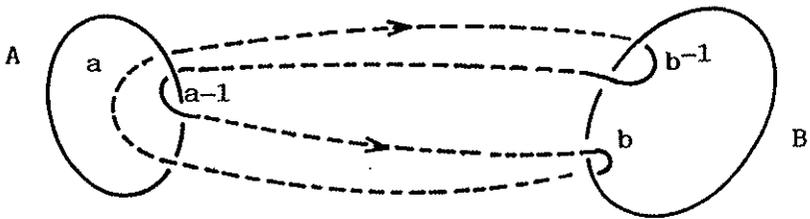


Fig. 4

le commutateur n'est pas neutre. Il ne peut pas se dénouer des deux autres et n'est donc pas réductible à un point (pour la géométrie). On remarque même que si on donne au commutateur la consistance du nœud qu'il qualifie, ce qui après tout est la moindre des choses, les trois anneaux font ensemble un nœud borroméen. Il n'est d'ailleurs pas besoin d'être lacanien pour le reconnaître puisque c'est le moyen que le mathématicien Penney a inventé pour construire les chaînes borro-

méennes à un nombre quelconque d'anneaux⁸. Il faut cependant être lacanien pour en tirer certaines conséquences qui touchent le langage.

Pas tous les nœuds sont caractérisés par leur groupe fondamental ou leur commutateur. Il faut parfois ajouter d'autres techniques. Enfin il est des cas⁹ où malgré tout on n'a pas les moyens de distinguer mathématiquement deux nœuds. Il serait plus juste de dire « algébriquement » car cela tient à l'irréductibilité de la dimension imaginaire liée à la différenciation gauche-droite.

Cependant au niveau du langage de l'identification mathématique par les lacets du groupe fondamental et du commutateur, on peut remarquer déjà deux choses.

Dans les deux cas le moyen qui sert à identifier le nœud est un métadiscours sur ce nœud : il n'obéit pas aux contraintes de l'objet qu'il sert à identifier ; il adopte donc un point de vue, (le point fixe dans le cas du groupe fondamental peut être considéré comme la métaphore d'un *point de vue*) : c'est-à-dire qu'est méconnue systématiquement la relation entre le point de vue et le vu : cette relation échappe en tant que telle à ce qui est vu du point de vue ; or on peut considérer qu'après tout cette relation fait partie aussi de l'objet qu'on aborde ; en outre ce point de vue là laisse d'autant plus échapper quelque chose de l'objet qu'il s'expose à moins de contraintes que lui : prendre comme point de départ un point base fixe c'est se placer dans une perspective géométrique — où de surcroît le point a 0 dimension, ce qui a été à plusieurs reprises critiqué par Lacan¹⁰ — foncièrement différente de la topologie sans laisser sa chance à la topologie d'opérer un retour sur le point de vue géométrique. D'autre part il est permis aux lacets de s'autotraverser ce qui n'est pas permis aux nœuds.

Le calcul du commutateur est plus intéressant : nous avons vu qu'il suffisait de donner consistance au commutateur pour obtenir le nouage borroméen : autrement dit il existe là un moyen pour parler du nœud sans cloisonner son dire par un métadiscours. Fait remarquable cette possibilité c'est le nœud borroméen qui l'offre.

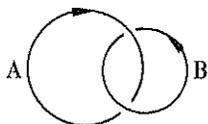
La deuxième chose à remarquer est la suivante : l'identification du nœud est l'identification du groupe complémentaire du nœud ; cette

8. David E. Penney, « Generalized brunman links », Duke University, *Duke math. Journ.*, vol. 36, 1969.

9. Par exemple les chaînes dites du fantasme et du sinthome dans la terminologie de Lacan. Cf. *Littoral* 5, « Abords topologiques », juin 82, p. 50.

10. J. Lacan, *Encore*, p. 110, 119 ; *Les non dupes errent*, 13 nov. 73, 12 fév. 74. *L'identification*, 23 mai 62.

identification repose en dernière instance sur la notion de chaîne, de rapport complémentaire tel qu'il s'exprime dans le nœud le plus simple, l'anneau ou nœud trivial¹¹ :



Pour A, B est le
groupe complémentaire
ou le commutateur

Fig. 5

Alors revenons à notre question : pourquoi Lacan parle-t-il de nœud borroméen au lieu de chaîne ?

C'est parce qu'aucun élément du nœud borroméen n'entretient avec l'autre un rapport de chaîne, un rapport complémentaire, aucun élément ne tient à un autre en passant par son trou. Chacun des éléments du nœud borroméen est lui-même un nœud trivial :



Fig. 6

Mais la propriété nodale de ce nœud trivial ne s'identifie plus, ne se réfère plus à son complémentaire car il existe, il n'est pas réductible à un point, même sans ce complémentaire ; sa propriété nodale tient à autre chose du fait qu'il existe un autre nouage, un nouage où aucun nœud simple n'a de rapport de chaîne avec son voisin. Le nouage n'est pas fondé par la notion de rapport complémentaire. Il est fondé par un autre type de « rapport », un rapport sans rapport, un rapport qui fait le nœud. Au lieu que ce soit le rapport (de chaîne) qui serve à définir le nœud, ici c'est le fait du nœud (trivial) sans chaîne, sans rapport, qui est premier.

Il s'agit donc d'une autre théorie du nœud (trivial) et c'est un nœud parce que trois anneaux est le minimum pour qu'ils tiennent ensemble, pour qu'il y ait ce rapport sans rapport, pour qu'il y ait nœud, qu'il y ait

11. P. Soury, « Séances mathématiques », *Littoral* 6, p. 103 pour les formules d'entrelacement avec le commutateur.

lien de nœud qui se constitue pour deux d'entre eux. L'unicité qui définit le nœud n'est plus là fondée sur la continuité ; c'est au contraire le fait pur, irréductible du nœud, sans a priori de chaîne, qui pose l'unicité.

Le nœud borroméen est un nœud de nœud, c'est un nœud au second degré comme l'a bien compris Lacan : « qu'est-ce que c'est que ce dénouement du nœud qui est impossible ? C'est le retour à une forme dite triviale et qui est celle du rond de ficelle justement, de sorte que c'est un nœud, c'est un nœud au second degré ; c'est un nœud qui tient, comme vous l'avez déjà maintes fois entendu de ma voix, c'est un nœud qui tient à ce qu'il y ait trois ronds »¹².

Le nœud ne peut pas se dénouer puisque dénouer c'est revenir



. Or c'est déjà ainsi pour chaque élément pris ensemble

avec les autres ; les faire revenir chacun non pris ensemble avec les autres serait les faire plonger dans la théorie où le nœud est défini par le rapport complémentaire. C'est en ce sens que le nœud borroméen est une autre théorie du nœud qui se résume dans cette formulation : « c'est de ce qu'ils ne soient pas noués qu'ils se nouent ».

Ils ne sont pas noués au sens du rapport complémentaire qui définit habituellement le nœud. Ici le nœud se définit du sans rapport, il existe de ce fait comme nœud irréductible à aucun rapport ; c'est pourquoi c'est un nœud pur. C'est pourquoi le nœud borroméen — qui déjà comme l'a montré Soury est un opérateur apte à caractériser d'autres nœud¹³ — dit en plus quelque chose sur l'essence du nœud, sur la nodalité comme telle. Il nomme la nodalité.

12. J. Lacan, *RSI*, 21 janvier 75, inédit.

13. Cf. « Les séances mathématiques » de P. Soury, en particulier *Littoral* 5, p. 64, 86 et *Littoral* 6, p. 66, 108, 121.

Littoral

a déjà publié...

N° 1 juin 1981 : Blasons de la phobie. La visite (C. Misrahi, P. Thèves), Du déplacement au symptôme phobique (E. Porge), Le lieu-dit (G. Le Gaufey), Difficultés des théories de l'angoisse chez Freud (N. Kress-Rosen), Le pas-de-barre phobique (J. Allouch), La vérité parle, le savoir écrit (P. Julien), A propos de deux portraits de St. Jérôme lisant (J. Hébrard), Une présentation de la coupure : le nœud borroméen généralisé (M. Viltard). *Traduction* : La lettre 52 de S. Freud à W. Fliess. (épuisé)

N° 2 octobre 1981 : La main du rêve. Peindre les sons et parler aux yeux (S. Hart), Jeux d'écriture dans la civilisation pharaonique (P. Vernus), Le trait de la lettre dans les figures du rêve (M. Viltard), Les procédés de figuration du rêve (M. Safouan), Un concept de Freud : *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit* (D. Arnoux), Quand... « la plupart des rêves vont plus vite que l'analyse » (F. Biégelman-Barroux), La vérité parle, le savoir écrit [II] (P. Julien), Le regard suspendu (D. Chauvelot), L'invention de la lettre (D.G. Laporte), Freud avec Börne (J. Fourton). *Traductions* : Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation des rêves (S. Freud), Note sur l'histoire de la technique psychanalytique (S. Freud), L'art de devenir un écrivain original en trois jours (L. Börne).

N° 3/4 février 1982 : L'assertitude paranoïaque. Le « règne de la parole » de Brisset et l'étymologie spéculative (F. Nef), Sur la théorie médiévale de la *suppositio* (A. de Libera), Abord de l'hallucination (E. Porge), Spinoza en épigraphe de Lacan (R. Misrahi), Du discord paranoïaque (J. Allouch), La folie à deux, Du schéma R au plan projectif (J. Lafont), Ce que le paranoïaque ne réussit pas (G. Le Gaufey), Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse (P. Alerini), Jean-Jacques ou Jean-Baptiste (B. Saint Girons), « Des trésors aveuglants d'authenticité » (C. Amirault).

N° 5 juin 1982 : Abords topologiques. Une écriture de contours (J.C. Terrasson), Note sur la trinité (P. Julien), De l'écriture nodale (E. Porge), Séances mathématiques (P. Soury), Lire autrement que quiconque (M. Viltard), Du discord paranoïaque II (J. Allouch), L'écriture de l'araignée divinatrice (C.H. Pradelle), Comment j'ai lu certains de mes livres (F. Wilder), La structure comme lieu de forçage symbolique (J. Bourdieu), Un nom propre pour la psychanalyse (J. Poulain-Colombier), G. Ifrah : « Histoire universelle des chiffres » (L. Bazin), P.L. Assoun : « Introduction à l'épistémologie freudienne » (G. Le Gaufey).

N° 6 octobre 1982 : **Intension et extension de la psychanalyse.** Kant avec Sade (T. Marchaisse), Du discord paranoïaque III (J. Allouch), Remarques sur *Das Ding* dans l'« Esquisse » (J.P. Dreyfuss), Séances mathématiques II (P. Soury), J.M. Olivier : «Lautréamont le texte du vampire» (R. Brossard), Didi Huberman : «L'invention de l'hystérie».

N° 7/8 juin 1983 : **L'instance de la lettre.** La « conjecture de Lacan » sur l'origine de l'écriture (J. Allouch). Écriture du rêve et écriture hiéroglyphique (P. Vernus). Le nom propre et la lettre (P. Julien). ... d'une syntaxe sociale (S. Stoianoff-Nenoff). Effet de surprise et ponctuation (J. Poulain-Colombier). Freud et la ville éternelle (S. Sésé-Léger). Le nom brille (M. Guibal). ... auteur non identifié (A. Fontaine). Les écritures volantes (B. Saint Girons). Divination et persécution à Bangoua (C.H. Pradelles). Écriture et divination chez Vico (A. Pons). Littéralement et dans tous les sens (B. Cassin). Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme (E. Porge). La vis de la lettre (F. Wilder). Un trou de mémoire (G. Le Gaufey). Le sujet de l'écriture ou le partenaire silencieux (A.M. Christin). Bien écrire (M. Viltard). La lettre interdite (J. Bourdieu).

N° 9 juin 1983 : **La discursivité.** Qu'est-ce qu'un auteur (M. Foucault). Les trois petits points du « retour à... » (J. Allouch). Le discours mystique. Histoire et méthode (A. de Libéra F. Nef). La feinte mystique (G. Le Gaufey). Y a-t-il un discours de la mystique ? (P. Julien). Exorbitantes sœurs Papin (Dossier). Spinoza contre les herméneutes (A. Comte-Sponville). Les silences de la lettre (A. Fontaine).

N° 10 octobre 1983 : **La sensure.** La censure du rêve (S. Freud). L'E.S. (Erik Porge). Un nom dans la kabbale (C.H. Drouot). Du Matamore au Cid : schéma d'une crise de l'autorité (C. Poletto). La cible du transfert (G. Le Gaufey). Visite à dossier (J.Y. Pouilloux). Poursuite et statue (M. Loeb). La moitié de Poulet (J. Macé). Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie (A.M. Ringenbach).

N° 11/12 février 1984 : **Du père.** Religion et paternité (J. Moingt). Y a-t-il un irréductible du sinthome (M.M. Chatel). Père, ne vois-tu donc pas que tu brûles ? (G. Le Gaufey). Du père incorporé au sinthome (J.J. Moscovitz). Double filiation et identités (M.L. Pradelles de Latour). Pas l'Un sans l'Autre, ou : la jouissance qu'il ne fallait pas (I. Diamantis). A propos d'adoption (J. Attal). L'amour de Fromm (M.F. Sosa). Une femme a dû le taire (J. Allouch). Ainsi, *issit* le père (J. Baril). La parenté trobriandaise reconsidérée (C.H. Pradelles de Latour). D'où nous vient la théorie psychanalytique ? Du père ? (C. Dorner). L'amour du père chez Freud (P. Julien). D'un qui dit non (B. Casanova). Un cas de mélancolie (J.P. Dreyfuss). Version du père et publication (C. Toutin). L'autre et le lieu (A.M. Christin). Transcrire sa père-version : Bruno Schulz (P. Hassoun). Comme est dit du père (E. Porge). Imaginaire de la procréation et insémination artificielle (D. David). Les mécomptes du Père Noël ou le complexe d'Enoch (J.J. Rassial). Remarques concernant le langage dans les perversions (D. Cromphout). «Jean-Jacques, aime ton pays» (B. Saint Girons). L'artiste peintre et la question du père (J. Fourton). Père dans le réel — père symbolique — père réel (A. Didier-Weil). Mémoires (C. Simatos).

N° 13 juin 1984 : traduction de Freud, transcription de Lacan. Sur le sens antinomique des mots primitifs (S. Freud). A propos du *Gegensinn* (E. Legroux). Marie Bonaparte, une femme entre trois langues (M. Viltard). A travers les langues (C. Toutin). Au-dessus des fragments d'un langage plus grand (M. Cresta). L'édition des *Ecrits* en espagnol (M. Pasternac). Sur la transcription (D. Arnoux). La place du lecteur (D. Cerf-Bruneval). Transcription et ponctuation (D. Hebrard). Lacan censuré (J. Allouch). Quelques problèmes de l'établissement des séminaires de J. Lacan (G. Taillandier). Fabrique du cas I. Fabrique du cas II. Récréations topologiques (D. Arnoux).

N° 14 novembre 1984 : Freud Lacan : quelle articulation? Freud déplacé (J. Allouch). Lacan, Freud : une rencontre manquée (P. Julien). L'étrange altérité de l'expérience (D. Lévy). Représentation freudienne et signifiant lacanien (G. Le Gaufey). M. Duras ou le ravissement du réel (J.L. Sous). De l'amitié (A. Mizubayashi). Premiers pas (J.Y. Pouilloux). Amas sans complexe (F. Davoine). Le plan projectif (S. Barr). La dissymétrie, le spéculaire et l'objet a (A.M. Ringenbach).

N° 15/16 mars 1985 : L'hainamoration de transfert. Hainamoration et réalité psychique (P. Julien). Le modèle scientifique : Empédocle chez Freud (J. Bollack). *So what ?* (J. Allouch). L'amour entre savoir et ignorance (D. Arnoux). Deuil et passion : un art de perdre (D. Cromphout). Stratégie de la rencontre (I. Diamantis). Lacan et son camp (C. Simatos). L'objet perdu ne manque pas (M.F. Sosa). Sur la « liquidation » du transfert (M. Viltard). L'amour Tristan... amour pointilleux des langues (M. Cresta). Les deux haines (A. Didier-Weill). La pulsion et l'écart (P. Hassoun). Le dés(a)ir (G. Le Gaufey). Dé-supposer le savoir (J. Poulain-Colombier). Dire la haine ? (M.C. Boons). Le transfert, quand il fait signe à l'éthique (B. Casanova). A propos d'Hélène (B. Cassin). Comment ça s'écrit (H. Debray). La certitude anticipée du perdurable (E. Porge). Allogène (J.L. Sous). « Mésalliance » et amour de transfert (C. Toutin).

N° 17 septembre 1985 : Action du public dans la psychanalyse. Les publics de Freud (M. Viltard). L'apparence et l'apparition (A. Didier-Weill). La présentation de malades (E. Porge). Après la dernière séance (J. Poulain-Colombier). L'institution de la psychanalyse en sa publicité (P. Julien). Sur le temps logique et ses incidences techniques (J. Félician). Encombré du beau (C. Simatos). La grande surprise de Psyché (A. Porge). Dialoguer avec Lacan (J. Allouch). Du plan projectif au cross-cap (J.P. Georjin).

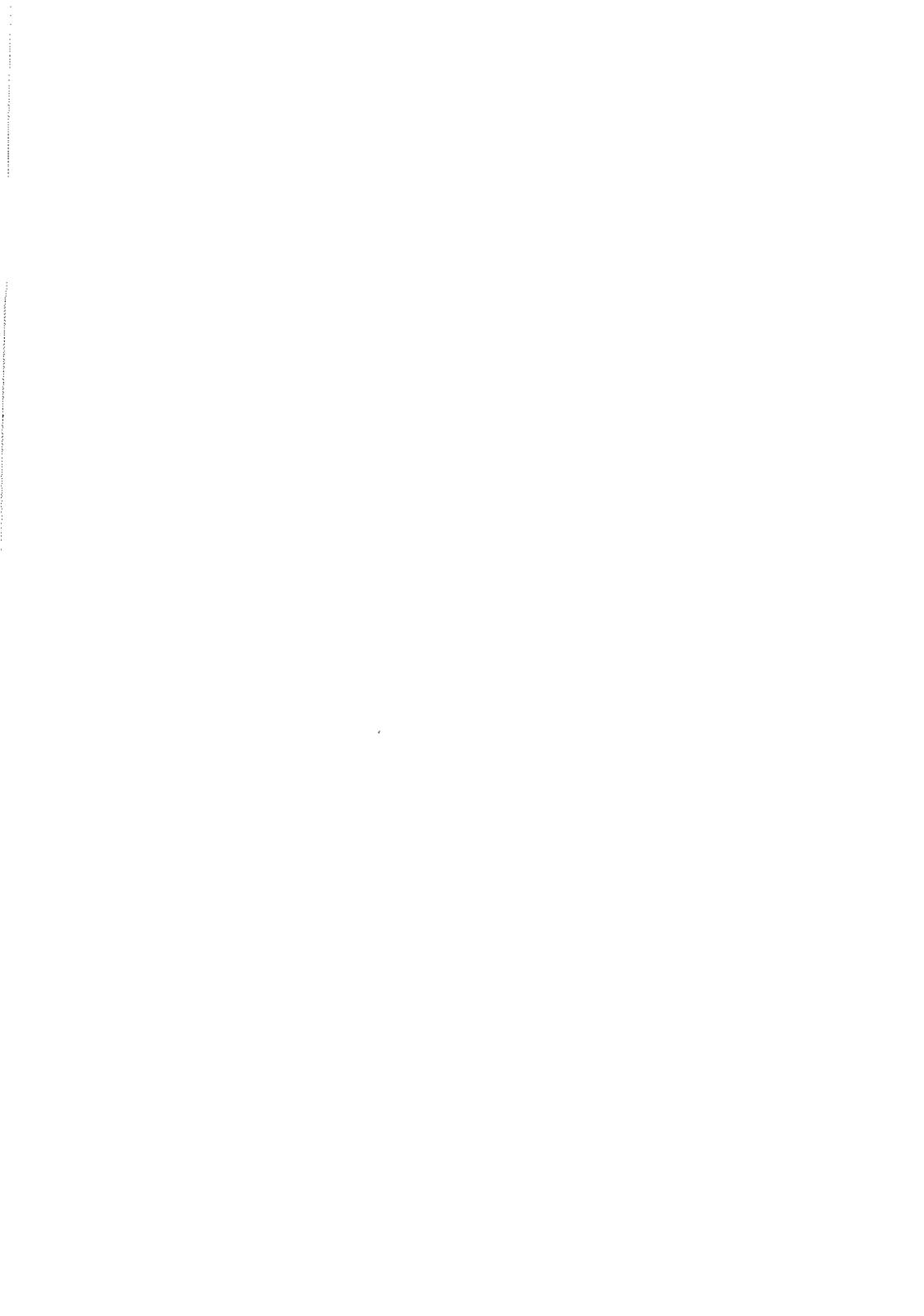
Vous trouverez

Littoral

A Angers : Richer, 6, rue Chaperonnière. — *A Aix-en-Provence* : Vents du Sud, 7, rue Maréchal-Foch. — *A Bordeaux* : La machine à lire, 13, rue de la Devise; Mimésis, 5 bis, rue de Grassi. — *A Clermont-Ferrand* : Les Volcans, 80, boulevard de Gergovia. — *A Grenoble* : Arthaud, 23, Grande-Rue. — *A Lille* : Le furet du Nord, 15, place Général-de-Gaulle. — *A Lyon* : Librairie des Nouveautés, 26, place Bellecour. — *A Montpellier* : Sauramps, Verrière du Triangle. — *A Nancy* : Librairie des Arts, 18, Trottoirs Héré; Agence de presse, 38, rue St-Dizier. — *A Nantes* : Vent d'Ouest, 5, place du Bon-Pasteur. — *A Nice* : La Sorbonne, 23, rue de l'Hôtel-des-Postes. — *A Paris* : Le livre à venir, 10, rue Tournefort (5^e); L'arbre voyageur, 55, rue Mouffetard (5^e); Librairie générale et universitaire, 5, rue Malebranche (5^e); St-Michel Sorbonne, 20, rue de la Sorbonne (5^e); Presses Universitaires, 49, boulevard St-Michel (5^e); Lipsy, 25, rue des Ecoles (5^e); Lire Elire, 16, rue de Santeuil (5^e); Autrement dit, 73, boulevard St-Michel (5^e); Bonnier Lespiaut, 41, rue de Vaugirard (5^e); Le divan, 37, rue Bonaparte (6^e); La Hune, 170, boulevard Saint-Germain (6^e); Du regard, 41, rue du Cherche-Midi (6^e). — *A Rouen* : Sedac Armitière, 5, rue des Basnage; Van Moe, 20, rue Thiers. — *A Strasbourg* : FNAC, place Kléber; Facultés Bucharlat, 2, rue de Rome. — *A Toulouse* : Ombres blanches, 48, rue Gambetta; Privat, 14, rue des Arts. — *Au Havre* : La Galerne, Espace Oscar Niemeyer.

EN VOUS ABONNANT A LITTORAL

- vous recevrez chaque numéro à prix avantageux,
- vous serez informé par courrier des Colloques et Journées organisés par LITTORAL, ainsi que des parutions de la collection LITTORAL,



Littoral

L'enfant et le psychanalyste

Le transfert à la cantonnade
Historique des concepts et techniques
Avec un enfant un analysant passe
La tare et le symbole
Transfert et fin d'analyse avec l'enfant
La vie n'est pas un songe
Une névrose obsessionnelle infantile

Intension et extension de la psychanalyse

La croix et le mot
Anagrammes
Le trou du savoir
René Thom et Jacques Lacan

Récréations topologiques

Le lien borroméen

Entre savoir et jouissance, du littoral au trait littéral, il y a un pas — un pas de sens. Faire semblant ici échoue ; et la feinte se prolonge dans le réel : la pas-science de la psychanalyse vire au délire ou s'instaure en religion. Les pages de LITTORAL sont ouvertes à ce qui se brise au tracé de ce trait.